PETITE
BIBLIOTHEQUE
DES
THÉATRES.

AVIS.

C'EST actuellement chez les sieurs Belin, Libraire, rue Saint-Jacques, et Brunet, Libraire, Place du Théatre Italien, que l'on souscrit pour la *Petite Bibliotheque des Théatres.*

Les personnes qui auront quelque chose de particulier à communiquer aux Rédacteurs de cette Collection Dramatique, sont priées de l'adresser, port franc, au Directeur et l'un des Rédacteurs, rue de la Sourdierre, n°. 14.

PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

Contenant un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique et Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.

EX LIBRIS PETITES ANNALES

A PARIS,

Chez { Belin, Libraire, rue Saint Jacques, près Saint-Yves.
Brunet, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXIX.

Avec Approbation, et Privilége du Roi.

TABLE

De ce qui est contenu dans ce Volume.

THÉATRE FRANÇOIS, TRAGÉDIES,

Tome vingtieme.

Gaston et Bayard.
Gabrielle de Vergy.

GASTON ET BAYARD,

TRAGÉDIE,

PAR DE BELLOY.

Manibus dabo lilia plenis....
His saltem accumulem donis, et fungar inani
Munere.

VIRGILE.

A PARIS.

M. DCC. LXXXIX.

PQ
1211
.P4
1783
v.1/20

PRÉFACE.

LA nation aime qu'on lui retrace ses grands Hommes, et j'ai éprouvé que la douce satisfaction dont elle est pénétrée en voyant leurs portraits la rend moins difficile sur les talens du Peintre. L'accueil, sans exemple, dont elle a honoré *Le Siége de Calais* m'a imposé la loi de consacrer mes travaux à un genre adopté avec une prédilection si marquée ; mais je puis dire qu'on m'a fait un devoir du premier de mes plaisirs. Quel seroit mon bonheur si l'amour de la Patrie, cette passion sublime, qui a donné tant de Héros à la France, pouvoit élever assez mon ame pour leur donner un Poëte digne de les célébrer !

Objet moral de cette Tragédie.

Après avoir tracé, dans les actions et les sentimens d'Eustache de Saint-Pierre, les devoirs généraux du Citoyen, j'offre ici à nos ames Mili-

taires leurs modeles particuliers, dans deux Héros que j'essaie de faire revivre sur la scene, et qu'il seroit bien glorieux de faire revivre dans nos camps.

Gaston de Foix, Duc de Nemours, neveu de Louis XII, étoit né Général, comme Homere étoit né Poëte. Il fut un Guerrier consommé dès qu'il entra dans la carriere. Il moissonna plus de lauriers en deux campagnes que de très-grands Généraux n'en ont cueilli pendant le cours d'une longue vie. Sa jeunesse, ses vertus, ses talens et ses graces en avoient fait l'idole de la nation. On le surnomma l'*Achille François*, parce qu'il étoit, comme le Héros Grec, *le plus beau et le plus brave Guerrier de l'Armée.* Quel modele arrachant qu'un jeune Prince, dans sa vingt-deuxieme année, possédant toutes les qualités des vieux Capitaines, et à qui on n'a jamais pu rien reprocher dans toute sa vie que l'excès de courage qui la lui a fait perdre!

Bayard, surnommé *l'Hercule de la France*, combattoit sous le jeune Gaston; et, quoique fameux par de longs services, il ne dédaignoit

pas d'obéir à un Général dont il comptoit les talens plutôt que les années. Bayard qui, né pour commander, n'eut jamais de commandement qu'à Ferrare et à Mézieres, est un exemple capable d'imposer à tant de Guerriers du second rang, à qui l'obéissance paroît un fardeau honteux. Puissent la franchise, le désintéressement, la bravoure incroyable, l'ame simple et sublime du Chevalier *sans peur et sans reproche* faire aimer nos anciennes mœurs, et en ramener quelques traces!

Réflexions sur les déserteurs.

Afin que tous les Ordres du Militaire trouvent dans cette Tragédie des objets intéressans pour eux, j'y fais paroître un simple Soldat, qui n'est pas, cependant, un personnage épisodique; car il forme le nœud et le dénouement de la Piece. Je souhaite que nos braves Grenadiers reconnoissent en lui leur ame héroïque. Il a des remords qui ne sont pas faits pour eux, mais que j'ai vus, dans le pays étranger, au fond du cœur de tous nos Soldats expatriés. Je n'en ai pas rencontré un seul qui ne pleurât son erreur et sa

folie. Tous s'étoient imaginé que la fortune les attendoit hors de leur Pays ; tous y avoient trouvé le malheur. Essuyer en Allemagne les duretés avilissantes d'un service incompatible avec la noblesse du Génie François ; languir en Hollande dans la misere qu'une politique adroite y fait souffrir à nos déserteurs, afin de les contraindre à s'engager pour Batavia : voilà quelle est la perspective de nos Soldats qui renoncent à leur Patrie. La légéreté françoise devroit bien être corrigée par le châtiment qu'elle reçoit chez les nations étrangeres ; qui, loin de profiter d'une inconstance à laquelle elles doivent tant de Soldats, semblent être les premieres à venger la France de l'infidélité de ses enfans. Il y a peu de jours où l'on n'entende parler dans les Villes Prussiennes de quelque Soldat François que le désespoir a reduit à se servir de ses armes pour se donner la mort.

Je n'ai point placé mon déserteur dans cette affreuse situation : je ne lui ai donné que le sentiment qui les desole tous, ce souvenir persecuteur, ce regret continuel du lieu de sa naissance ; supplice que l'on ne connoît qu'au mo-

ment où on l'endure. C'est lorsqu'on ne voit plus sa Patrie qu'on sent toute la force de ces nœuds intérieurs qui nous attachent à elle, malgré nous, comme on ne sent tout le prix de la santé que dans l'instant où on l'a perdue.

Sujet historique.

Quant au plan que j'ai suivi pour la conduite de mon sujet, je rappelerai d'abord ce que Racine a dit en parlant de *Mithridate : Il n'y a gueres d'actions éclatantes dans la vie de ce Prince, qui n'aient trouvé place dans ma Tragédie ;* et je dirai la même chose de Bayard. J'ai fondu, en quelque sorte, toute l'histoire de ce Héros dans l'événement de la conspiration de Bresse, qui est la seule époque de sa vie, capable de soutenir un intérêt dramatique.

Les exploits de Gaston ayant tous été rassemblés dans un court espace de tems, j'ai eu moins de peine a les reunir dans ma Tragédie. Je me suis beaucoup servi d'un morceau d'histoire excellent, ouvrage de la jeunesse de M. Gaillard. Ce morceau detache sur Gaston de Foix est très-

court, mais plein de feu, d'énergie et de tableaux frappans. L'Auteur semble, par la rapidité de son style, exprimer celle des exploits de son Héros.

On me demandera peut-être pourquoi j'ai pris deux Héros à la fois ? Je répondrai d'abord : lisez la Piece, et voyez s'ils se nuisent l'un à l'autre, si l'intérêt est trop partagé, s'il est affoibli ; et alors vous me condamnerez. Je demanderai ensuite, à mon tour, s'il n'y a pas deux Héros dans beaucoup de Tragédies ? Si dans celle de *Cinna*, par exemple, Auguste n'est pas autant le Héros de la Piece que Cinna ? Si Corneille ayant intitulé sa Piece tantôt *Cinna*, tantôt *Auguste*, auroit mal fait de l'intituler, tout d'un coup, *Auguste et Cinna ?* D'ailleurs, mon titre est suffisamment justifié depuis que nous nous sommes accoutumés à imiter les Anciens, en cessant de nous assujettir à donner toujours à une Piece le nom d'un seul personnage. *Atrée et Thyeste*, *Rhadamiste et Zénobie*, *Octave et le jeune Pompée*, *les Freres ennemis*, *les Scythes*, &c. Voilà assez d'autorités.

Le fonds de l'intrigue de ma Tragédie est la conjuration de Bresse, qui eut pour Chef le Comte Avogare, et dont l'objet étoit de perdre entiérement l'armée françoise. Bresse, l'une des plus grandes villes d'Italie, étoit sur les derrieres de cette armée. Avogare fit soulever les habitans, et introduisit dans la ville l'armée Vénitienne, qui, par ce moyen, enfermoit, de toutes parts, les François, attaqués en tête par les Romains et les Espagnols. J'ai cru devoir supposer au Comte Avogare un motif de vengeance plus fort et plus vraisemblable à nos yeux que celui qui le porta réellement à cette cruelle trahison. Un Italien que les François protégeoient avoit insulté le fils d'Avogare. J'ai feint que ce fils avoit été tué par les François mêmes, et que sa mort anéantissoit sa Maison. On sait combien les Seigneurs Italiens sont jaloux de leur nom. On sait, d'ailleurs, que, dans ce siecle, ils userent entr'eux, et plus encore envers la nation françoise, d'un raffinement de perfidie et de cruauté qui nous fait croire, aujourd'hui même, que la vengeance est plus ingénieuse et plus implacable en Italie que dans tous les autres climats

de l'Europe. La candeur françoise étoit toujours trompée, et dédaignoit souvent de punir. La force, qui se croit sûre de vaincre, pardonne la ruse à la foiblesse.

J'ai donné au Comte Avogare un complice que j'ai intéressé à l'action, à-peu-près comme Omar dans *Mahomet*, et non pas un de ces froids confidens, inconnus aux Grecs, et dont Paris commence à se lasser. Les deux traîtres contrastent avec les deux Héros. On verra, d'ailleurs, dans le cinquieme acte, que le second conspirateur m'étoit absolument nécessaire. Je me suis permis de prêter à ces deux fourbes plusieurs traits de noirceur et de scélératesse, que j'ai empruntés de quelques autres conspirations, et singuliérement l'horrible projet de la conspiration des poudres : projet dont le succès devoit paroître d'autant plus infaillible en 1512 que c'étoit le moment de l'invention de la mine, et que les François ignoroient encore ce secret infernal. J'avoue que ces deux assassins sont des lâches ; mais Néron est-il brave quand il empoisonne son frere ? et Mahomet quand il fait égorger un vieillard par un enfant ? Ce n'est pas dans le

pays du Stylet que j'ai dû changer des assassins en Héros.

Nouveautés dans le sujet.

Quoique les sujets de conspirations soient un peu usés au Théatre, j'espere qu'on trouvera celui-ci traité d'une maniere assez nouvelle. Les deux scenes du Comte Avogare avec sa fille sont les seules dont le fond puisse avoir quelque ressemblance avec des scenes connues; mais je les crois absolument neuves par les détails, sur-tout celle du quatrieme acte, dans laquelle, si je ne me trompe, les passions sont plus véhémentes que dans tout le reste de la Piece. D'un autre côté, comme l'objet des conjurés étoit de détruire une armée entiere, leur plan exigeoit des moyens tout différens de ceux qu'on a vus jusqu'à présent sur notre Théatre; et il favorisoit les détails militaires que le sujet m'offroit, d'ailleurs.

L'exposition même de ma Tragédie devoit être d'une forme nouvelle; car, pour placer le Spectateur dans le cours de l'action que j'allois lui développer, il étoit indispensable

de mettre sous ses yeux un tableau politique de l'Europe et un court exposé du sujet de la guerre que la France soutenoit en Italie. Mais, pour que ce détail ne fût pas froid, j'ai voulu en faire une partie de l'action même. La scene où le Duc d'Urbin entreprend de gagner Bayard offre, dans les propositions du Duc, et dans les réponses du Chevalier, l'explication des intérêts des Princes et la peinture de leurs caracteres. Cet artifice n'a pas déplu.

Mon cinquieme acte est entiérement dans le goût des Grecs. Le vieillard que j'y fais paroître, pour la premiere fois, mais qui a agi pendant toute la Piece, ressemble beaucoup au Berger de l'*Œdipe* de Sophocle. De même, le Spectacle que j'ai osé hasarder en représentant, durant un acte entier, Bayard étendu sur une espece de lit est imité de la *Phedre* d'Euripide. Je n'aurois pas eu la hardiesse de concevoir seulement ce projet dans le tems où notre Théatre étoit couvert de Spectateurs; mais aujourd'hui nous sommes libres de donner à la représentation toute la verité de la Tragédie antique et de la nature. Mon audace a été heureuse; et il n'est

n'est pas permis à un Auteur d'être timide quand il est secondé par les sublimes talens de M. Le Kain.

Genre de cette Tragédie.

Le genre de cette Tragédie est le genre héroïque, si divinement traité par Corneille, et dont on trouve chez les Anciens plus d'exemples qu'on ne le croit communément. Il est vrai que chez les Anciens l'admiration est toujours si fortement excitée qu'elle va jusqu'aux larmes : elle est, d'ailleurs, toujours accompagnée et suivie des grands mouvemens de la terreur. On a reproché à Corneille de s'être trop souvent contenté d'inspirer à l'ame une admiration tranquille ; mais cela ne lui est jamais arrivé dans ses bonnes Pieces. Il y a toujours porté ce sentiment jusqu'à l'enthousiasme ; et il a su, mieux encore que les Anciens, arracher ces larmes sublimes, les plus délicieuses que l'homme puisse répandre. Je n'excuserai pas si facilement ce grand Poëte d'avoir mêlé à l'admiration une terreur trop foible, de n'avoir point placé ses Héros, Nicomede, par exemple, et Sertorius, dans un péril assez immi-

nent, assez présent aux yeux du Spectateur pour produire cet intérêt vif que la Tragédie exige. Mais Corneille nous dédommage par tant de beautés merveilleuses, dont les Grecs auroient été jaloux qu'il *a bien acquis le droit d'avoir quelque foiblesse.*

Pour moi, qui suis loin d'avoir ses droits et ses ressources, j'ai senti combien il m'étoit nécessaire d'employer le grand ressort de la terreur pour soutenir l'intérêt, et je l'ai portée aussi loin qu'il m'a été possible, dans mes trois derniers actes. La scene où les deux traîtres attendent l'événement du duel pour fondre sur le vainqueur et l'assassiner; celle où Euphémie voit son pere prêt à immoler son amant, et ensuite l'amant prêt à immoler le pere : enfin, la scene du cinquieme acte où l'on attend le signal de la mort de Gaston pour égorger, aux yeux du Spectateur, Bayard, déja blessé et sans défense, me paroissent des momens de terreur, tels que les Athéniens les desiroient, et tels que les François les desirent aujourd'hui.

J'ajouterai encore qu'il me semble que la terreur est le seul sentiment théatral qui se sou-

tienne à côté de l'admiration. La pitié est trop douce et trop foible : elle ne pénetre dans l'ame que par degrés et avec quelques préparations. Or ces préparations sont nécessairement froides à côté d'un sentiment aussi chaud que l'admiration qui pleure ; au lieu que la terreur peut frapper subitement un coup imprévu, qui ne manque jamais son effet quand il est violent. Voilà pourquoi mon sujet pouvant se prêter également à la pitié ou à la terreur j'ai préféré la derniere après les scenes d'héroïsme.

Détails militaires.

A l'égard des détails militaires, j'avois à peindre un siége, un assaut, une bataille, l'invention de la mine, sur-tout, la savante marche que Gaston fit de Bologne à Bresse, et qui passe encore pour un prodige. Voilà, sans doute, un champ vaste et brillant pour la Poésie. Je sais que beaucoup de gens condamnent dans une Tragédie toutes les richesses de détail. Je sais qu'ils appellent épique tout ce qui n'est que poétique, et même tout ce qui n'est qu'un ornement oratoire indispensable pour

exprimer noblement une chose dont le nom propre seroit désagréable. Mais quand on lit *Alzire*, *Œdipe*, *Mithridate*, *Les Horaces*, *Pompée*, &c.; quand on voit que Sophocle a mieux décrit, dans son *Electre*, la course des Chars aux Jeux Delphiques, que Pindare, lui-même, ne l'a peinte dans ses Odes; quand on trouve dans *Les Argiennes* et *Les Phéniciennes* d'Euripide des descriptions de campemens, de batailles et de siéges égales aux descriptions d'Homere, quand on observe que la Tragédie des *Sept Chefs devant Thebes* est le plus fidele monument par lequel nous connoissions la maniere dont les anciens Grecs assiégeoient des places, on ose imiter le délire de tous ces grands Auteurs, *cum talibus viris insanire*, et on laisse la prétendue sagesse à ceux qui n'ont pas la force d'être insensés.

Réflexions sur le style tragique.

Gabrielle de Vergy a prouvé, par la différence du plan et du style, que je tâche de traiter et d'écrire mes Pieces selon la différence des sujets. Une Tragédie dont l'intrigue est purement amou-

reuse veut un autre ton qu'une Tragédie du genre héroïque. Le style de *Zaïre* eût été trop foible pour *Brutus*, et celui d'*Athalie* trop fort pour *Andromaque*. Mais vous trouverez dans cette *Andromaque* même, dans *Bajazet*, dans *Mérope*, beaucoup de ces morceaux que l'on veut nommer épiques, et auxquels nos nouveaux Docteurs ne font grace que par un excès de générosité.

Si les descriptions qu'exige le sujet de *Gaston et Bayard* ne nuisent pas aux scenes de passion et de sentiment; si même on peut remarquer une différence de couleur dans ceux de mes tableaux qui paroîtroient devoir se ressembler; si, par exemple, le récit du combat de Bayard exprime, par sa rapidité, la fougue impétueuse d'un Soldat; si le récit de la victoire de Gaston peint, avec plus de gravité, la conduite plus tranquille d'un Général; si, enfin, j'ai évité la monotonie fatigante qu'on veut introduire dans notre versification dramatique, les Lecteurs judicieux ne m'en feront pas un crime.

Je dis la monotonie, car pour peu que les dogmes modernes continuent à prévaloir

sur les anciens exemples notre style tragique n'aura bientôt qu'une seule couleur. Il perdra sur-tout l'harmonie, qui ne peut se soutenir sans la variété. Un Auteur Tragique qui sachant Racine par cœur en reliroit tous les jours quelques pages, l'étudieroit, le méditeroit, decomposeroit ses vers, chercheroit à pénétrer, à approfondir tous les secrets de ce grand Poëte, seroit étonné, confondu de voir à chaque pas combien nous nous appauvrissons, combien nous avons retranché à la liberté hardie des expressions du Virgile François, à la prodigieuse diversité de ses tours, à la multitude de ses heureuses figures qu'on prend aujourd hui pour des incorrections, et qui sont les principales sources de l'énergie, de la grace et de la richesse de la langue. L'ignorance, sous le nom de finesse et de délicatesse, répand chaque jour les chicanes les plus absurdes. Il faudroit ramener aux premiers élémens la plupart de nos faiseurs de Critiques; il faudroit avoir sans cesse à la main les *Tropes* de du Marsais, pour apprendre à ces Docteurs ce que c'est qu'une Synecdoque, une Métonymie :

« Grands mots, que Pradon croit des termes de Chy-
» mie : »

Il faudroit pour réfuter ces pédans paroître pédant soi-même. Ne vaut-il pas mieux avoir raison et se taire ?

Avantages des sujets François.

Finissons par un objet plus intéressant. Parlons des avantages que présentent au Public et aux Auteurs les sujets tirés de notre Histoire. On a voulu me dégoûter de ce genre, en me disant qu'il ne pouvoit être agréable qu'à la France. J'ai demandé d'abord si les sujets Athéniens n'avoient plu qu'à Athenes. Mais ensuite ma propre expérience m'a convaincu que notre Histoire, tenant à celle des nations voisines, les intéressoit plus que toutes les Fables de la Grece. Les étrangers ont daigné m'applaudir d'avoir puisé dans cette nouvelle source, si féconde en leçons et en exemples propres à toute l'Europe moderne ; et, en effet, il n'y a gueres d'Etats aujourd'hui à qui des hommes tels qu'Eustache de Saint-Pierre et Bayard ne fussent plus nécessaires que des Orestes et des Philoctetes.

J'avois, dans la Préface du *Siége de Calais*, invité, avec instance, ceux qui cultivent le grand Art Dramatique à se saisir du riche fond de notre Histoire, trop négligé jusqu'à ce jour. Cependant, depuis cinq années, personne n'a mis sur la scene un sujet vraiement François; et j'en conclus que les discours qui m'avoient été tenus pour me détourner de cette route ont été répétés à mes confreres, et les ont persuadés. Je crois ne pouvoir mieux les détromper, et, en même tems les encourager à suivre mes exhortations qu'en mettant sous leurs yeux la Lettre qu'un Prince étranger a daigné m'écrire dans le tems du *Siége de Calais*. Puisque je la publie si loin de sa date, je ne puis plus être soupçonné d'avoir pour objet la vanité de jouir des éloges outrés que cette Lettre me prodigue. Ceux qui me connoissent seront bien sûrs que c'est malgré ces éloges que je la fais imprimer, et parce qu'elle peut exciter des génies plus heureux à obtenir des louanges plus justes, surtout, enfin, parce qu'elle rend à la nation Françoise un hommage qui atteste la haute opinion que l'Europe a encore de nous, en dépit de nos detracteurs.

« Il n'y a point de Patrie, Monsieur, qui » m'ait touché en votre faveur. J'ai jugé votre » *Siége de Calais* en étranger, et en homme peu » accoutumé à admirer, depuis quelque tems, » parce qu'on ne fait presque plus rien d'admi- » rable. MM..... ont été témoins de l'effet » qu'a produit sur moi l'effort d'une belle ame » et de talens bien supérieurs. *Il s'est fait sentir* » *dans les pays même où l'on ne sent rien.* Vous » êtes le Poëte de votre nation et de l'honneur. » Je veux qu'on lise de vos beaux vers avant » d'aller au combat. *Si j'avois l'honneur d'y me-* » *ner des François*, je vous demanderois des » Hymnes. Vous souvenez-vous de cette corde » qu'on touchoit en pareille occasion chez les » Grecs, et de ce que produisoient le mode Ly- » dien et le mode Phrygien ? La Poésie n'a-t- » elle pas autant de pouvoir sur l'ame que la Mu- » sique ? *Continuez, Monsieur, à faire valoir les* » *beaux traits de votre nation magnanime ; les* » *autres s'en ressentiront.* Je suis las de faire des » Héros à coups de bâton. Vous me parlez de » Bayard ; donnez-nous au plus vîte ce bon Che- » valier. Je serai le vôtre dans tous les tems. »

Il me paroit difficile, après cette Lettre et après les traductions du *Siége de Calais*, de faire croire encore que les Tragédies tirées de l'Histoire de France sont indifférentes aux étrangers. (1) Ainsi, j'ose me flatter que nos jeunes Poëtes rendront désormais plus de justice aux Héros de leur Patrie. Quant à la nation, en général, ces seuls mots, *si j'avois l'honneur de mener des François au combat* sont un témoignage précieux et éclatant de ce que nous sommes encore aux yeux des autres Peuples. On cherche, depuis quelque tems, à tromper la nation sur cet article; on s'efforce de la dégrader, de la discréditer à ses propres yeux. Non, je ne puis re-

(1) Je puis donner une nouvelle preuve du goût que les étrangers ont pour ce genre Un grand Roi, (Frédéric II, Roi de Prusse,) célebre par ses vertus et par son amour pour les Lettres, n'a point dédaigné, lorsqu'il n'étoit encore qu'héritier du trône, de représenter, avec sa Famille et ses Courtisans, la Tragédie de *Gaston et Bayard*. Il n'a point cru s'abaisser en remplissant, lui-même, le rôle de Bayard.

Ainsi la Gloire encore occupe ses loisirs;
Il sait être Héros, jusques dans ses plaisirs.

(Note de l'Auteur.)

tenir mon indignation lorsque je vois qu'en nous annonçant une décadence universelle on va nous y conduire, puisqu'on nous enleve l'estime de nous-mêmes, le dernier aliment des vertus. Ne soyons pas les dupes d'un petit nombre d'ames avilies, qui ont intérêt, qui ont besoin de persuader que leur corruption est générale ; ce sont des lâches que la honte de leur état rend calomniateurs, et qui veulent

« Grossir, pour se sauver, le nombre des coupables. »
Racine.

NOTE
DES RÉDACTEURS.

LE sujet de la Tragédie de *Gaston et Bayard* est assez détaillé dans la Préface de De Belloy pour que nous nous croyions dispensés de le rappeler encore ici.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR GASTON ET BAYARD.

« L'AUTEUR du *Siége de Calais* en présentant à la nation les portraits du Chevalier Bayard et de Gaston de Foix a su servir, de nouveau, la Patrie et appliquer le genre le plus intéressant à l'objet le plus utile, dit le *Journal des Savans*, second volume de Juin 1770 (quelques mois après que la premiere édition de cette Tragédie eût été publiée, et, à-peu-près, un an avant sa premiere représentation). Les Grecs traitoient des sujets nationaux, et le Théatre étoit chez eux un instrument de la politique. C'est en cela qu'il les falloit imiter, et ce n'étoit pas assez de traiter, d'après eux, les mêmes sujets, intéressans pour eux, indifférens pour nous, du moins, quant à l'objet politique. Se borner à ces sujets c'étoit faire ce qu'avoient fait les Savans du sci-

zieme siecle, qui, pour imiter les anciens empruntoient leur langue et négligeoient la langue nationale, sans songer que les anciens avoient justement donné la preference à la langue de leur pays. M De Belloy a consacré ses grands talens à nourrir parmi nous l'esprit patriotique. C'est le Poëte national par excellence; c'est le Tyrthée des François. »

« Le moment de la vie de Gaston et de celle de Bayard que choisit M. De Belloy est celui de la conspiration de Bresse. Le Comte Avogare étoit le Chef de cette conspiration, dont l'objet étoit de perdre l'armée Françoise; mais presque toute l'histoire de Bayard et les rapides exploits de Gaston se trouvent fondus dans cet Ouvrage. C'est ce que Racine se glorifie d'avoir fait dans *Mithridate*. C'est ce qu'il a fait dans toutes ses Pieces, et, en général, ce talent de nourrir un sujet de tout ce que ses retours peuvent fournir d'intéressant a toujours distingué tous les grands Auteurs Dramatiques.... »

M. Gaillard, que nous croyons être l'Auteur de cet article du *Journal des Savans*, dans les observations dont il a fait suivre la Tragédie de

Gaston et Bayard, pour l'édition qu'il a donnée, en 1779, des Œuvres Dramatiques et Historiques de De Belloy, son ami et son confrere à l'Académie Françoise, dit encore que « cette Tragédie est composée dans le même esprit que celle du *Siége de Calais*, et que ce seul mot en fait l'éloge »

« L'Auteur, porté, par inclination, ajoute M. Gaillard, engagé, par ses succès, et préparé, par une étude approfondie de l'Histoire, à célébrer au Théatre la gloire de la France, à lui retracer ses grands hommes et ses grandes actions, pour l'inviter à les reproduire, enfin, à lui inspirer cette estime de soi-même qui préserve du mépris des autres, cet amour de la gloire qui fait entreprendre les grandes choses, cet esprit patriotique qui sait les faire exécuter ne pouvoit proposer de meilleurs modeles que Gaston de Foix, Duc de Nemours, neveu de Louis XII, et le Chevalier Bayard. Comme Poëte national ses devoirs sont remplis par ce seul choix; mais, comme Poëte Dramatique, on pourroit demander, d'abord, ce qu'il peut trouver de tragique dans le cours triomphant des prospérités de

Gaston, et dans cette suite d'exploits héroïques et d'actions vertueuses qui composent la vie du Chevalier Bayard ? »

« La réponse à cette question, ou objection, seroit que la Tragédie de *Gaston et Bayard* est dans le genre héroïque, dans le genre de Corneille, qu'on ne gagneroit rien, sans doute, à proscrire ; que la terreur et la pitié ne sont pas les seuls ressorts tragiques ; que l'admiration passionnée, l'admiration qui fait verser des larmes, qui rend la vertu plus chere et plus sacrée est un digne objet de la Tragédie ; que cette admiration, qui va jusqu'à l'attendrissement, renferme toujours une sorte de pitié noble qu'excite naturellement l'idée d'un grand sacrifice, que quand Pauline, par exemple, (dans la Tragédie de *Polyeucte*, de P. Corneille) met son mari sous la garde de son amant, et s'interdit ainsi à elle-même toute espérance, on la plaint autant qu'on l'aime et qu'on l'admire ; que, d'ailleurs, M. De Belloy dans *Gaston et Bayard* n'a point négligé la terreur et la pitié, proprement dites ; que ses deux Héros, entourés de traîtres et d'assassins, sont toujours en danger ;

que ce danger est très-pressant, puisque Bayard est réellement assassiné par un traître, et si dangereusement blessé qu'on désespere quelque tems de sa vie ; que Gaston est prêt à périr par le jeu d'une mine, et qu'Euphémie placée entre son pere et son amant, tremblante pour tous les deux, toujours menacée de les voir périr, l'un par l'autre, toujours trompée par un pere perfide et dénaturé, doit exciter la pitié.... »

« Cette Piece, en général, ne nous paroît nullement inférieure au *Siége de Calais*, dont elle remplit également l'objet patriotique. La scene du Duc d'Urbin avec Bayard, au premier acte ; la scene du défi, au second, sur-tout » celle de la réparation, au troisieme, sont de ces beautés qui font vivre éternellement les Ouvrages. La scene du coup de Théatre, au cinquieme acte ; celle où Altémore vient poignarder Bayard, et où se fait l'explosion du Palais d'Avogare, au cinquieme acte, inspirent beaucoup de terreur. »

« Les caracteres des principaux personnages sont bien dessinés et bien nuancés. Gaston est un Héros brillant et aimable ; Bayard un Sol-

dat sublime, un Guerrier vertueux; le Duc d'Urbin est dans une proportion avec ces deux personnages. Les deux traîtres (Avogare et Altémore) contrastent avec les deux Héros; Euphémie est intéressante par ses malheurs et par ses vertus; le vieillard Bressan intéresse aussi par son repentir et par son courage. »

« Le style de cette Piece a les défauts ordinaires du style de M. De Belloy; mais elle offre des sentimens si nobles, des situations si fortes et tant de beaux vers qu'ils doivent faire oublier quelques négligences, ou plutôt quelques recherches de style.. »

« M. De Belloy a pris l'idée de la scene du duel (la cinquieme du troisieme acte) dans le Roman de *La Nouvelle Héloïse* Il étoit digne d'imiter ainsi M. Rousseau; c'est un grand talent qui rend hommage à un rare génie. La conduite de Bayard est exactement celle de Mylord Edouard. Il n'y a pas et il ne doit point y avoir entre Bayard et le Duc de Nemours la même disproportion qu'entre Mylord Edouard et Saint-Preux. Euphémie fait aupres de Bayard la même démarche que Julie fait auprès de

Mylord Édouard ; mais elle n'a pas et ne doit pas avoir le même succès, précisément parce que Bayard est amoureux d'Euphémie, et que Mylord Edouard ne l'est pas de Julie. Bayard ne voit dans la démarche d'Euphémie que l'intérêt qu'elle prend à un rival. Sa jalousie s'en irrite : il voit comment Euphémie sait aimer ; il en sent mieux tour ce qu'il perd, et ce sentiment de regret et de douleur ne pourroit qu'ébranler ses résolutions vertueuses si elles étoient moins fermes.... »

C'est ainsi que De Belloy a depuis imité, dans la premiere scene du second acte de *Gabrielle de Vergy*, un trait du même Roman de *La Nouvelle Héloïse*, intitule *L'Inoculation de l'Amour.*

Comme la Tragédie du *Siége de Calais* avoit vallu à De Belloy le titre flatteur de Citoyen adoptif de cette Ville, la Tragédie de *Gaston et Bayard* lui attira de la part de la Municipalité de la même Ville une Lettre de félicitation sur son nouveau succès patriotique, et une autre Lettre, non moins flatteuse, sur le même sujet, de la part de la Municipalité de la ville de Mézieres-sur-Meuse, laquelle Ville se glorifie d'avoir été

le Théatre d'un des plus beaux exploits de Bayard, sous le regne de François premier.

Billiard de Courgenay avoit donné, au Théatre François, en 1607, une Tragédie sous le titre de *Guaston de Foix*, dont le sujet est la mort de ce jeune Prince à la bataille de Ravenne, mais qui n'a rien de commun, d'ailleurs, avec celui de la Piece de De Belloy.

GASTON ET BAYARD,

TRAGÉDIE,

PAR DE BELLOY;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 24 Avril 1771.

Manibus dabo lilia plenis....
His saltem accumulem donis, et fungar inani
Munere.

VIRGILE.

PERSONNAGES.

GASTON DE FOIX, Duc de Nemours, Vice-Roi de Milan.

ROVERE, DUC D'URBIN, neveu du Pape Jules II.

LE DUC D'ALTÉMORE, Napolitain.

LE COMTE AVOGARE, Seigneur Bressan.

EUPHÉMIE, fille du Comte Avogare.

LE CHEVALIER BAYARD.

D'ALEGRE.

UN VIEILLARD.

Suite de Chevaliers et de Soldats François et Italiens.

La Scene est dans la Citadelle de Bresse.

GASTON ET BAYARD, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le Théatre représente une galerie de l'Arsenal de la Citadelle de Bresse. On y voit des Drapeaux, des Arquebuses, des Canons démontés, des piles de Boulets et tout l'appareil de la guerre.)

SCENE PREMIERE.

AVOGARE, BAYARD, *suite de François.*

(Bayard donne, en entrant, son bouclier et sa lance à son Ecuyer.)

AVOGARE, *à Bayard.*

DU camp Vénitien les foudres impuissans
Vont en vain seconder les efforts des Bressans.
Nous bravons désormais une ville rebelle :
Vous êtes avec nous ; les dangers sont pour elle.

Votre seule présence affermit ce rempart.
On ne prend plus un Fort où commande Bayard.
Voyez sur tous ces fronts la confiance empreinte;
L'alégresse en mon ame a remplacé la crainte.
Moi, qui suis né Bressan, mais dont le cœur François
A votre Prince, à vous, s'est donné, pour jamais,
De mes concitoyens et de mes premiers maîtres
J'ai craint le coup fatal qui menace les traîtres.
Vous venez en ce jour sauver ma fille et moi.
Un Héros a donc su, pour nous prouver sa foi,
Avec un escadron percer toute une armée?
En dois-je être surpris après sa renommée?
Bayard a-t-il jamais compté ses ennemis?
Bayard a-t-il jamais négligé ses amis?

BAYARD.

Tous les objets sacrés de mon culte suprême,
Dieu, la France, l'honneur, l'amitié, l'amour même,
De Milan vers ces lieux ont fait voler Bayard;
Mais sans votre constance il arrivoit trop tard...
(*A tous les François.*)
François, recevez tous mon légitime hommage!...
J'ai peine à concevoir que l'excès du courage
Ait, douze jours entiers, contre trois camps unis,
Défendu des remparts si foiblement munis.
Heureux, dans le moment qu'une atteinte cruelle,
Enchaînant de Durfort la vaillance et le zele,
Ravit à vos besoins et sa tête et son bras,
Que je puisse m'offrir pour pere à ses Soldats!...
J'ai visité ce Fort. On cache aux cœurs timides
Un péril, qu'on avoue aux ames intrépides.

Si Gaston, dans cinq jours, ne vient nous secourir,
Au même lit d'honneur nous pouvons tous mourir.
Ce Prince est triomphant : Bologne est délivrée ;
Mais par un long chemin Bresse en est séparée.
N'espérons qu'en nous-même, et sachons tout braver.
Mépriser notre vie est l'art de la sauver.
Un des Chefs assiégeans, que sa vertu renomme,
Urbin, neveu chéri du Pontife de Rome,
Exige un entretien, dont je me sens confus...
Il vient m'offrir la honte, et doute d'un refus !
Prêtons à la valeur l'appui de la prudence.
Près du Palais des Ducs, la Place est sans défense.
De la mollesse altiere abbattez les lambris,
Et changez en remparts leurs utiles débris.
Que, derriere vos murs, de profondes tranchées
Reçoivent du Gardzo les ondes épanchées.
Mes mains vous aideront à ces nobles travaux,
Qui vont multiplier, prolonger les assauts.
Différons notre perte, et vengeons-la d'avance.
De nos derniers soupirs rendons compte à la France.
Tout guerrier qui retient de nombreux ennemis,
Mourant un jour plus tard, peut sauver son pays.
(*Il fait signe à sa suite de se retirer, et elle s'en va.*)

SCENE II.

BAYARD, AVOGARE.

BAYARD.

AVOGARE, quel sort menace notre armée !
Au cœur de l'Italie on la tient enfermée !
Pour couper la retraite à nos François trahis,
De Bresse, en un moment, les remparts envahis,
De Venise et de Rome ont reçu les cohortes.
Quelle infidele main leur a livré vos portes ?

AVOGARE.

On l'ignore, Seigneur.

BAYARD.

Mais le brave Durfort
Croit qu'un traître inconnu l'a suivi dans ce Fort.
Jugez des sentimens dont mon ame est atteinte !...
Pour Euphémie et vous je connoîtrai la crainte !
Sans le revers fatal qui nous presse en ce jour,
J'allois hâter l'hymen promis à mon amour,
Ces nœuds où mon devoir, où mon penchant me livre ;
Ces nœuds, par qui l'État m'ordonne de revivre.
Depuis que votre fille a captivé mon cœur,
Le sien est la conquête où prétend ma valeur.
De tous nos Chevaliers telle est la loi chérie !
Quand Charles, ce grand Roi, foudre de l'Italie,

Qui de Suze au Sardo vainquit en se montrant,
De l'honneur à mes vœux daignoit ouvrir le champ :
« De la Beauté, dit-il, va mériter l'hommage.
» L'amour, dans un grand cœur, sait doubler le
» courage ! »
J'ai suivi ses leçons, j'ai servi la Beauté.
Mais nul objet en moi n'avoit encor porté
Cette ardeur inquiete, active, impatiente,
Ce désordre qui plaît, ce plaisir qui tourmente,
Ces transports qu'on ne sent dans son cœur étonné
Qu'en rencontrant le cœur qui nous fut destiné.
Quoi ! dans ces jours plus doux où mûrit la jeunesse
Euphémie à mes sens inspira cette ivresse !...
Ah ! je mourrois heureux, armé pour son secours ;
Elle me rend plus chers les périls où je cours !
Mourir pour ce qu'on aime, en servant la Patrie,
C'est la plus digne fin de la plus belle vie !

AVOGARE.

Bayard, dans nos malheurs j'entrevois quelque espoir ;
Et quand le Duc d'Urbin s'empresse pour vous voir
Ce n'est pas annoncer un projet ordinaire.
On connoît à quel point Rome vous considere.
Quels que soient ses desseins, je vous l'ai dit, Seigneur,
C'est à vous, pour jamais, que s'est voué mon cœur.
Avogare vous aime, avant d'aimer la France.
Ma fortune, ma vie est en votre puissance ;
Soyez maître : ordonnez de ma fille et de moi...
(*Voyant paroître d'Alegre.*)
Mais que nous veut d'Alegre ?

SCENE III.

D'ALEGRE, BAYARD, AVOGARE.

D'ALEGRE, *à Bayard.*

AMI, sur votre foi,
Urbin vient d'arriver ; le voici qui s'approche.

BAYARD, *à Avogare qui se retire.*

Vous nous laissez ?

AVOGARE.

Je fuis sa plainte et son reproche.
(*Il sort, avec d'Alegre.*)

SCENE IV.

LE DUC D'URBIN, BAYARD.

URBIN.

CHEVALIER, qu'il m'est doux d'offrir à vos vertus
Des honneurs assez grands pour être inattendus !...
(*Ils s'asseyent.*)
Le Pontife Romain, l'auguste République
Devant qui s'est brisé l'orgueil Asiatique,
Le Roi qui tient l'Espagne et Naples sous ses loix,
Enfin l'heureux César dont l'Empire a fait choix,

Jule, Maximilien, Ferdinand et Venise,
De ma voix, près de vous, empruntent l'entremise.
Après ces noms fameux, sans en être éclipsé,
Le grand nom de Bayard a droit d'être placé.
Un guerrier qui soutient ou renverse les trônes
Dans ses humbles foyers traite avec les couronnes,
Et ma fierté se plaît à voir les Souverains
Rechercher mon égal, qui seul fait leurs destins.
Quand la gloire unissoit et Louis et Rovere,
Les armes et mon cœur vous avoient fait mon frere.
J'ai plaint votre Pays trop ingrat envers vous !
De payer vos talens d'autres Rois sont jaloux.
Vous pressentez déja quel intérêt m'appelle,
Ce n'est pas de traiter pour cette Citadelle,
Où, vous-même, apportant des secours superflus,
Ne pouvez qu'augmenter le nombre des vaincus.
De nos confédérés la sage politique
Levant enfin son voile, à tous les yeux s'explique.
L'Europe l'applaudit. Ils veulent, pour jamais,
De l'Italie entiere exiler les François,
Les contenir enfin dans les justes limites
Qu'à leurs États nombreux les Alpes ont prescrites.
De quatre Souverains les guerriers vont s'unir :
Et pour leur Chef suprême on voudroit vous choisir.
Le Duc d'Urbin s'honore, aux champs de la victoire,
D'être un premier Soldat utile à votre gloire.
Jule à vous acquérir montre le plus d'ardeur.
Il sait ce qu'il vous doit, et que votre grand cœur
Daigna sauver ses jours que vous vendoit un traître.

BAYARD.

Eh ! bien, pour s'acquitter Jule m'invite à l'être ?

URBIN.

Vous ne le serez point ; et l'on peut, sans effroi,
Pour servir Rome et Jule abandonner un Roi.
Trop d'exemples, d'ailleurs, ont appris à la France
Qu'un grand homme appartient à qui le récompense.
Bien plus : le Souverain que nous servons, par choix,
Sent qu'il nous doit un prix de nos moindres exploits.
Celui qui tient sur nous ses droits de la naissance
Croit souvent se manquer par la reconnoissance.

BAYARD.

Un Pontife m'exhorte à violer ma foi !
Des Chrétiens mieux que lui je connois donc la loi ?
Dieu dit à tout Sujet, quand il lui donne l'être :
« Sers, pour me bien servir, ta Patrie et son maître.
» Sur la terre à ton Roi j'ai remis mon pouvoir.
» Vivre et mourir pour lui c'est ton premier devoir. »
En rappelant nos cœurs à cette loi suprême
Un Pontife devient l'organe de Dieu même ;
Mais, Seigneur, quand sa voix combat l'ordre du Ciel,
C'est l'homme alors qui parle, et l'homme criminel.
En vain d'un rang sacré Jule exalte l'empire,
Lui qui, soufflant par-tout la fureur qui l'inspire,
Du pied des saints Autels embrase l'univers ;
Lui, dont le front, blanchi par quatre-vingts hivers,
Étale, dans un camp, le mélange bizarre
De l'airain des guerriers au lin de la Tiare ;

Qui, dans Mirande, enfin, vint, lui-même, assiéger,
Dépouiller l'orphelin, qu'il devoit protéger.
Ne croyez pas, pourtant, que mon erreur sinistre
Rejette sur l'Autel l'opprobre du Ministre.
Dépend-il, en effet, des vices d'un mortel
De dégrader le nom, les droits de l'Éternel?
Sont-ils moins saints pour nous quand Jule les profane?
Le crime avilit-il la loi qui le condamne?
Je sépare deux noms qu'on veut associer;
Je révere un Pontife et combats un guerrier.
Quant à Maximilien, que pourrois-je en attendre?
Il ne séduiroit pas un cœur fait pour se vendre.
Ferdinand s'applaudit alors qu'il trompe un Roi:
Est-ce avec un Soldat qu'il garderoit sa foi?
Pour Venise, il est vrai, j'estime son courage:
Surprise par la foudre, elle a bravé l'orage.
Au Sénat des Romains jaloux de ressembler,
Son Sénat vit sa perte et sut n'en point trembler.
Entre ses ennemis, sa politique habile
Sema, par l'intérêt, une discorde utile.
De ce Jule, autrefois son ardent oppresseur,
Venise maintenant se fait un défenseur,
Et sait contre Louis armer, pour sa querelle,
Tous les Rois qui d'abord armoient Louis contre elle.
Mais l'Europe verra le Monarque François
Trahi par ses égaux, et non par ses Sujets.
Vous connoissez ce Roi si digne de son trône?
Qu'il a de droits sur nous, sans ceux de sa couronne!
L'amour, jusqu'au transport, naît à son doux aspect;

Jamais jusqu'à la crainte on ne sent le respect ;
Cœur intrépide et tendre, ame simple et sublime,
Bienfaiteur de la terre et guerrier magnanime,
Il défend les États qu'il tient de ses ayeux;
Mais il est né trop grand pour être ambitieux.
Jule a pu soupçonner ce généreux système ;
On doute des vertus qu'on n'auroit pas soi-même.
On croit que Louis veut tout ce qu'il peut vouloir,
Qu'un Roi regle toujours ses droits sur son pouvoir.
Un Monarque, un François refuser la victoire!
Je pardonne aux mortels d'être lents à le croire.
Vous, qui sous d'autres Rois voulez me voir servir,
Vous choisiriez le mien, si vous pouviez choisir.

URBIN.

J'admire votre maître et ses vertus augustes!
Ses froideurs envers vous n'en sont pas moins injustes.
Pour tant d'autres guerriers s'ouvrant, de toute part
Sa main semble toujours s'écarter de Bayard.
Eh ! quel est, dites-moi, le prix de vos services ?

BAYARD.

Eux-mêmes. Je sais voir, en dédaignant leurs vices,
Des guerriers courtisans disputer les faveurs,
Mendier les trésors, même avant les honneurs ;
Et, toujours mécontens des graces qu'ils reçoivent,
Vendre à leur souverain des talens qu'ils lui doivent.
Si Louis donne enfin à l'importunité
Ce que la vertu simple avoit mieux mérité,
Pour garder à l'État ses appuis nécessaires ;
Des cœurs intéressés les Rois sont tributaires :

Il faut qu'en les plaignant leurs plus dignes sujets
Laissent au plus avide emporter les bienfaits ;
Et j'aime mieux, Seigneur, qu'on dise, avec justice:
« Louis doit à Bayard le prix d'un long service, »
Que si la France et vous, en secret, murmuriez
De voir des biens publics mes exploits trop payés...
(*Avec chaleur.*)
Mais, que dis-je ? à mon choix Louis me récompense !
Dès qu'il voit un laurier il l'offre à ma vaillance ;
Dès que pour la Patrie il craint quelque hasard
Le poste du péril est celui de Bayard :
Il me met le premier sous l'aile de la gloire ;
Il veut tenir de moi sa premiere victoire.
Son jeune successeur, ce généreux Valois,
Qui soupire, en secret, au bruit de nos exploits,
Dans les armes déja m'a choisi pour son pere ;
Il veut qu'arbitre un jour de sa vertu guerriere
Un Sujet donne aux Rois le sceau de la valeur.
Où sont les dignités qui valent cet honneur ?

URBIN.

Pourquoi donc, aujourd'hui que la France en alarmes
Voit tant de Rois ligués l'accabler de leurs armes,
Louis vous ravit-il ces moissons de lauriers ?
Pourquoi nommer Gaston le Chef de vos guerriers ?
A combattre sous lui pouvez-vous vous contraindre ?
N'en rougissez-vous pas ?

BAYARD.

Je n'ai point à me plaindre ;
Frere du Roi d'Espagne et neveu de mon Roi,
Nemours n'est-il pas né pour commander sur moi ?

URBIN.

Mais sa jeunesse extrême...

BAYARD, *l'interrompant.*

Eh ! que fait sa jeunesse
Lorsque de l'âge mûr je lui vois la sagesse ?
Profond dans ses desseins, qu'il trace avec froideur,
C'est pour les accomplir qu'il garde son ardeur.
Il sait défendre un camp et forcer des murailles.
Comme un jeune Soldat desirant les batailles,
Comme un vieux Général il sait les éviter.
Je me plais à le suivre, et même à l'imiter.
J'admire sa prudence et j'aime son courage :
Avec ces deux vertus un guerrier n'a point d'âge.

URBIN, *se levant.*

Bayard peut commander, et Bayard veut servir!
Tout le fruit de mon zele est donc un repentir ?

BAYARD, *qui s'est levé en même-tems qu'Urbin.*

Non; je vais de mon sort vous faire ici l'arbitre.

URBIN, *surpris.*

Moi ?

BAYARD.

Nous nous estimons, Seigneur, à plus d'un titre.
Parlez vrai. Si ma foi cédoit à vos discours,
Serois-je en votre cœur ce que j'y fus toujours?

URBIN, *après un moment de réflexion.*

Je t'imite, Bayard; et je te parle en homme,
Non plus en Courtisan du Monarque de Rome.
J'allois, si par mes soins il t'avoit corrompu,
Applaudir son bonheur et pleurer ta vertu.

BAYARD, *l'embrassant.*

Va, le frere chéri que m'ont donné les armes
Ne versera sur moi que d'honorables larmes!

URBIN, *affectueusement.*

Tu veux que j'en répande, et tu m'en vois frémir!
Est-ce en jeune insensé qu'ici tu dois périr?
En comptant sur Nemours, ta sagesse est trompée.
D'épais et longs frimats la terre détrempée,
Tant de marais profonds, de fleuves débordés,
Par nos fiers Albanois défendus et gardés,
Opposent à sa marche une sûre barriere....
Eh! comment pensez-vous que son armée entiere,
Ce pesant appareil de cent foudres d'airain,
Ces Soldats combattus par le froid et la faim,
Poursuivis, tourmentés d'éternelles alarmes,
Foibles, et succombant sous le poids de leurs armes,
Vont, par de tels chemins, jusqu'à vous accourir?
Le libre voyageur a peine à les franchir.
Daignez vous rendre à moi!

BAYARD.

Comment! Bayard se rendre?

URBIN.

Les débris de ce Fort ne peuvent se défendre;
Vois le bronze, tombant de son appui brisé,
Attendre encore en vain le salpêtre épuisé.
Vois ces remparts ouverts, ces portes ébranlées,
Ces fossés tout remplis de vos tours écroulées.

BAYARD, *qui, pendant les derniers vers, a témoigné quelque impatience, et s'est avancé vers une porte de la Galerie, appelant.*

Amis, approchez-vous !

SCENE V.

TROUPE DE SOLDATS, BAYARD, LE DUC D'URBIN.

URBIN, *à Bayard.*

EH ! pourquoi ces Soldats ?

BAYARD, *s'appuyant sur l'un des Soldats.*

Voici d'autres remparts, dont vous ne parlez pas !
Voyez ces vieux guerriers, fiers de leurs cicatrices,
De vingt assauts bravés redoutables indices !
Ils ne veulent sortir de ces fossés sanglans
Que sur un pont formé d'ennemis expirans !

SCENE VI.

ALTÉMORE, D'ALEGRE, BAYARD, LE DUC D'URBIN, TROUPE DE SOLDATS.

BAYARD, *à Altémore.*

MAIS l'ami de Gaston, l'intrépide Altémore...

ALTÉMORE, *l'interrompant.*

Gaston, lui-même, arrive.

BAYARD, *à part.*

Ah! Ciel!... J'en doute encore.

URBIN, *avec le plus grand étonnement, à Altémore.*

Le Prince?...

BAYARD, *à Altémore.*

Et son armée?

ALTÉMORE.

Est au pied de ces tours.

BAYARD, *à Urbin, après l'avoir regardé avec une surprise mêlée d'admiration, que le Duc exprime également par ses gestes.*

Que notre étonnement doit honorer Nemours!
Guerriers, depuis vingt ans, admirés sur la terre,
Allons apprendre encor les secrets de la guerre!
Aurions-nous projetté ce qu'il fait aujourd'hui?...
Eh! bien, doit-on rougir de commander sous lui?...
Vers votre camp, Seigneur, votre retraite est libre.
Annoncez ce prodige à vos Héros du Tibre.

Sur ses bords, quelque jour, nous pourrons nous revoir.
Je me rends vers mon Chef, et cours le recevoir.

(*Il sort avec les Soldats.*)

SCENE VII.

AVOGARE, *entrant furtivement, après que Bayard est sorti;* LE DUC D'URBIN, ALTÉMORE.

ALTÉMORE, *au Duc, après avoir regardé si Bayard et les Soldats sont éloignés.*

NEMOURS veut des Bressans attaquer les murailles,
Seigneur. Ne tentez point le destin des batailles.
Que, par un feint traité, dans la ville introduit,
Ce Prince avec les siens expire cette nuit.
Vous verrez mon projet dans les mains de Pescaire.
Seul des foudres nouveaux il connoît le mystere.
Ferdinand l'a chargé de servir mes desseins;
Et Chef des Espagnols réunis aux Romains...

URBIN, *l'interrompant.*

Arrêtez. Sans l'aveu de Rome et de Venise,
(*En regardant Avogare.*)
Ferdinand peut payer deux traîtres, qu'il méprise.
Je ne veux point entrer dans vos lâches complots,
Et je vais en Héros combattre des Héros.

Vos infâmes secours flétriroient ma victoire.
Je triomphe sans honte, ou succombe avec gloire.
Adieu.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

ALTÉMORE, AVOGARE.

ALTÉMORE.

NE craignez rien de sa fausse vertu,
Seigneur. Il n'est pas maître, et son camp m'est vendu.
Du retour de Gaston l'extrême diligence
Changeant tous nos projets sert mieux notre espérance.
Les François, empressés d'accourir vers ces murs,
Viennent se réunir dans des piéges plus sûrs.
J'aime à voir par leurs soins notre attente remplie!
Nous allons, d'un seul coup, délivrer l'Italie!

AVOGARE, *à part*

Quel jour serein vient luire à mes yeux affligés!
Mon épouse et mon fils, vous serez donc vengés?
Vous fûtes des François les premieres victimes!
Pour préparer mes coups, hélas! trop légitimes,
Depuis deux ans entiers, ma tranquille fureur
Par cent détours obscurs se traîne avec lenteur;
Qu'elle se leve enfin dans ce jour de vengeance,
Et d'un fer imprévu frappe avec assurance!

Mes tyrans à ma foi semblent s'abandonner:
Leur crédule candeur ne sait rien soupçonner.
Affectant sur mon fils une douleur commune,
J'accusai de sa mort la guerre et la fortune.
Je sus flatter Nemours qu'à force de bienfaits
Il consoloit ce cœur ulcéré pour jamais.
Bayard croit à sa main ma fille réservée.
Ils sont loin de penser que, par moi soulevée,
Bresse ait reçu de moi des armes, des Soldats,
Par ces longs souterrains, qu'ils ne connoissent pas!
Et, cette nuit encor, ma garde conjurée
De ce Fort aux Bressans alloit ouvrir l'entrée.

ALTÉMORE.

Seigneur, de mes complots, pour vous seul entrepris,
Votre fille d'abord fut la cause et le prix.
Vous m'offriez sa main; je vous voyois en pere.
J'osois tout pour venger votre fils et sa mere.
Né dans Naple, et banni par son usurpateur,
Je le vois dans ces lieux me rendre sa faveur.
Ferdinand, pour priver Nemours de la couronne
Que Naples lui destine et que Louis lui donne,
Vient de m'encourager, par des bienfaits nouveaux,
A tromper l'amitié de ce jeune Héros.
Il me rend, en secret, le Duché d'Altémore;
Du nom de Vice-Roi sa main me flatte encore...
Mais par un soin plus cher je me sens enflammé:
Nemours est mon rival, et mon rival aimé!

AVOGARE.

Va, je le soupçonnois lorsque ma loi sévere
A ta naissante ardeur prescrivit le mystere.

De ta contrainte, ami, vois les heureux effets.
Euphémie et Gaston te livrent leurs secrets.
Ils ignorent ma haine et notre intelligence.
Mais pourquoi leur amour dans l'ombre du silence ?...

ALTÉMORE, *l'interrompant vivement.*

Nemours à son amante avoit donné sa foi
De ne rien déclarer, sans l'aveu de son Roi.
Il vient de l'obtenir, et mes justes alarmes...

AVOGARE, *l'interrompant, à son tour.*

Pour combattre leurs feux j'ai de puissantes armes !
Quand Bayard apprendra qu'on cherche à lui ravir
Celle qu'en digne amant il croyoit obtenir ;
Lui, dont le bras vengeur disputant Euphémie,
Du fer Sotomayore a terminé la vie...

ALTÉMORE, *à part, très-vivement.*

Ciel ! je vais, l'un par l'autre, immoler mes rivaux !...
France, en les divisant on perd tous tes Héros.
Par leurs jaloux débats nous donnant la victoire,
L'amour pour les aigrir est plus fort que la gloire.
De la même Beauté quand leurs cœurs sont épris,
Il ne faut qu'un regard pour perdre deux amis !

AVOGARE.

Ah ! si l'amour entre eux n'arme point la vengeance,
Il va des grands objets distraire leur prudence,
Et détourner leurs soins, par un désordre heureux,
Loin des piéges mortels rassemblés autour d'eux.
Viens, et tâchons, sur-tout, de leur rendre la Ville....

ALTÉMORE, *l'interrompant.*

Oui; leur perte y devient plus sûre et plus facile.
Là, le gouffre enflammé sous leurs pas va s'ouvrir...
Ce n'est qu'en y tombant qu'on le peut découvrir.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AVOGARE, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE.

Mon pere !...

AVOGARE, *l'interrompant, en fureur.*

Non ; ma haine en est plus affermie !

EUPHÉMIE.

Croyez que vos secrets gardés par Euphémie...

AVOGARE, *l'interrompant.*

Va, tu m'en répondras, puisqu'ils sont dans ta main !..
Je vois que tu sais tout, et je nîrois en vain.
Quel perfide à tes yeux dévoila ce mystere?

EUPHÉMIE.

Un mortel vertueux, dont le nom se doit taire.

AVOGARE.

Je saurai le connoître ; il mourra par mes coups !...
(*Plus tranquillement.*)
Mais Gaston s'est flatté de se voir ton époux ;
Il croit que tu réponds au feu qui le dévore.

EUPHÉMIE.

Eh ! peut-il se tromper quand il croit qu'on l'adore?

Mon ame s'ouvre à vous, pour mieux vous attendrir.
Avant de voir Nemours j'appris à le chérir.
Au récit de sa gloire, en tous lieux répandue,
D'un trouble intéressant je me sentois émue.
Au bruit de ses périls on me voyoit pâlir.
Ses exploits, en secret, sembloient m'enorgueillir.
Mon cœur vers ces climats appeloit sa vaillance.
J'osois lui souhaiter, dans mon impatience,
Des triomphes nouveaux, de nouvelles vertus;
Et mes vœux, chaque jour, se voyoient prévenus.
Les lauriers d'Aignadel venoient d'orner sa tête
Lorsque, par un assaut, Bresse fut sa conquête.
Vous vîtes sa valeur, sa grace, ses bienfaits
Enchanter tous les cœurs surpris et satisfaits!
Comme il daigna pleurer sur le sort de mon frere,
Victime, en cet assaut, d'un zele téméraire!
Mais avec quel respect ses dons consolateurs
Versoient autour de nous l'oubli de nos malheurs!
Vous en fûtes touché. Bayard, en son absence,
Ignorant son amour, brigua notre alliance.
Je n'eus point de raison pour rejetter sa foi
Tant que Nemours m'aima sans l'aveu de son Roi.
Hélas! à s'enflammer la passion plus lente
Dans une ame sévere en est plus violente!

(*A part.*)

Bayard ne cede point... Ciel! vais-je être aujourd'hui
Un flambeau de discorde entre Nemours et lui?...

(*A Avogare.*)

Mais un plus grand danger m'alarme pour mon pere:

On

On a de vos complots pénétré le mystere ;
Et qui sait si Louis, après vos noirs détours,
Voudra permettre encor la clémence à Nemours ?
Ah ! pour vous faire un droit à leur bonté suprême,
Abjurez vos fureurs... Avouons-les, nous-même.
Il n'est point de pardon que ne puisse obtenir
L'amour mêlant ses pleurs à ceux du repentir.

AVOGARE.

Qui ? moi ; sacrifier à ton indigne flamme
Le plaisir de venger et mon fils et ma femme ?
N'as-tu pas vu ton frere, en ce même Palais,
Expirer à tes pieds sous les coups des François ?
Là, mes bras ont pressé les restes effroyables
De son corps déchiré par leurs lances coupables.
Sa main serra ma main pour la derniere fois :
Les accens étouffés de sa plaintive voix
Ne purent que nommer la vengeance et son pere.
Je la jurai sur lui, sur sa mourante mere.
Sa mere en s'immolant près d'un fils malheureux
Invitoit ma douleur à les suivre tous deux.
Ta barbare tendresse arrêta ma furie.
Va, c'est pour me venger que j'ai souffert la vie.
Va, tu sais que mon cœur pour haïr les François
N'avoit pas attendu tous les maux qu'ils m'ont faits.
Pour fruit de leurs dédains recueillant notre haine,
Tout les abhorre ici. Leur nation hautaine
Nous croit nés pour servir sous vingt tyrans divers,
Et trop heureux encor de préférer ses fers.
En vengeant ma maison, j'affranchis ma Patrie.
Le Ciel pour les François n'a point fait l'Italie.

De quel droit venoient-ils, du fond de leurs États,
Porter dans mes foyers le deuil et le trépas ?
Du moins, que, leurs malheurs consolant ma misere,
Ce jour soit le dernier pour leur armée entiere ;
Que dans toute la France on voie, avec effroi,
Des peres désolés qui pleurent, comme moi !

EUPHÉMIE.

Dans quel égarement la fureur vous engage !
Des ayeux de Louis Milan fut l'héritage ;
La naissance nous place au rang de ses sujets,
Et nous fait partager ce grand nom de François.
A votre Souverain cessez d'être infidele ;
Gloire, intérêt, devoir, vers lui tout vous rappelle.
Ah ! remplacez le fils que vous avez perdu
Par un fils plus illustre et plus grand en vertu ;
Qui, portant avec moi votre sang sur le trône,
Fait rejaillir sur vous l'eclat de sa couronne.
Nemours met à vos pieds un sceptre glorieux,
Où n'osoit s'élever votre œil ambitieux ;
Et vous, prêt à frapper son cœur qui vous révere,
Vous aimez mieux vous voir son bourreau que son pere !

AVOGARE.

Crois-tu que ma raison embrasse imprudemment
Ce fantôme de gloire offert à ton amant ?
Que dans Naples jamais il garde la couronne
D'un Peuple qui la brise aussi-tôt qu'il la donne ?
Nemours est-il plus grand, plus puissant, plus heureux
Que Charle et que Louis, qu'on en priva tous deux ?

S'il se voit, à son tour, chassé de l'Italie,
Il faudra donc le suivre; et, loin de ma Patrie,
Traîner de mes vieux ans le reste infortuné,
D'un Prince sans États courtisan dédaigné?
Je suis libre en ces lieux sous la loi de Venise;
Et, Chef d'une Province à mon pouvoir soumise,
Les titres, les honneurs sur ma tête amassés,
Sur celle de mon fils étoient encor placés...
(*Avec transport.*)
Mon fils étoit ma gloire et ma seule espérance;
Son nom déja fameux doubloit mon existence!
Dans sa tombe, avec lui, tout est fini pour moi.
C'est un sang étranger qui doit naître de toi.
Sur la terre, à jamais, mon nom meurt et s'efface;
Les fils de ton époux ne sont rien dans ma race.

EUPHÉMIE.

Voilà comme mon sexe est ici chez les Grands!
Ils nous comptent à peine au rang de leurs enfans.
Un fils, flattant leur nom d'une grandeur future,
Est aimé par l'orgueil, plus que par la nature!
Mon pere, quoi! jamais l'excès de mon amour
N'amenera votre ame au plus foible retour?
Ah! j'ai droit de me plaindre, et je demande grace...
(*Elle se jette à ses pieds.*)
Est-ce un bonheur pour vous de combler ma disgrace?
Votre cœur isolé n'a rien autour de soi:
Que le besoin d'aimer le tourne enfin vers moi!
Souvent à se venger mettant sa seule étude,
De ce noir sentiment on fait une habitude.
Laissez-vous entraîner par un plus doux penchant!

La nature à vos pieds jette un cri si touchant !
Hélas ! ne changez point pour la tendre Euphémie
En un supplice affreux le bienfait de la vie !
A l'Auteur de mes jours, en sauvant sa vertu,
Je rendrai, s'il le veut, plus que je n'ai reçu !

AVOGARE, *la relevant.*

Leve-toi .. Ta priere et me lasse et m'offense.
Je n'ai, dans l'univers, de bien que ma vengeance...
(*Avec fureur.*)
Je donnerois pour elle et mon sang et le tien !
Ton cœur dénaturé n'appartient plus au mien.
Esclave du tyran qui perdit ta famille,
Amante d'un François, non, tu n'es plus ma fille !

EUPHÉMIE.

Seigneur...

AVOGARE, *l'interrompant, en appercevant Alémore.*

Mais quelqu'un vient... C'est l'ami de Nemours...
Perfide ! livre-lui mes secrets et mes jours ;
Mais tremble !

EUPHÉMIE, *à part.*

Malheureuse !

(*Tandis qu'elle reste dans l'accablement, Avogare sort, en faisant à Alémore un signe d'intelligence.*)

SCENE II.

ALTÉMORE, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE, *vivement.*

AH ! vous aimez mon pere.
Il a de votre exil soulagé la misere.
Il va se perdre... Hélas! soyez son protecteur.
C'est moi qui de Nemours fis votre bienfaiteur.
Entre vos deux amis votre devoir vous place.

ALTÉMORE, *avec une feinte surprise.*

Quel discours !

EUPHÉMIE.

Prévenez leur commune disgrace...
(*Voyant paroître Gaston, Bayard et d'autres Chefs de l'armée Françoise*)
Je vois Gaston, Bayard, de leurs Chefs entourés..
Seigneur, éloignons-nous.

SCENE III.

GASTON, BAYARD, D'ALEGRE, CHEVALIERS FRANÇOIS, EUPHÉMIE, ALTÉMORE.

GASTON, *tenant à la main un plan roulé, à Euphémie, qui veut sortir.*

MADAME, demeurez.
Vous voyez vos Soldats. Cette pompe guerriere
Aux filles des Héros n'est jamais étrangere.
Un seul de vos regards, enflammant vos vengeurs,
Peut, au-dessus d'eux-même, élever leurs grands cœurs.
Quand c'est pour la Beauté qu'ils courent à la gloire
Les François font voler le char de la victoire...
(*Voyant qu'elle est troublée jusqu'aux larmes.*)
Mais que vois-je? vos yeux semblent mouillés de pleurs!

EUPHÉMIE.

Prince, ce jour de gloire est un jour de douleurs!
Mon pere... ses dangers... les vôtres... ma Patrie...
Tout jette la terreur dans mon ame attendrie!

BAYARD.

La terreur? quand Nemours, traversant tant d'États,
Vengeur de deux Cités, vainqueur dans trois combats,

Dompte, en si peu de jours, par un talent suprême,
Et tout l'art des humains et la nature même !
Grace à leur nouveau Chef, qui finit leur malheur,
La gloire des François égale leur valeur.
Ils craignoient pour Milan : Jule tremble pour Rome ;
(*En montrant Gaston.*)
Et c'est la même armée : on n'y changea qu'un homme !

GASTON.

Cet homme à son bonheur doit bien plus qu'à son art !
Avec de tels guerriers que n'eût point fait Bayard ?

BAYARD, *vivement.*

Moi ?... Vos huit derniers jours valent ma vie entiere.
Votre marche savante est un coup de lumiere
Qui montre un art nouveau que vous seul possédiez.
Je mesurois l'obstacle, et vous le surmontiez.

GASTON.

J'ai dû mon vol rapide à mes rigueurs utiles.
J'ai banni de mon camp ce vain luxe des Villes,
Qui, retardant toujours la course des Héros,
Amolissoit des bras formés pour les travaux.
A ces mâles guerriers, peu jaloux de leurs charmes,
Le luxe que j'ordonne est l'éclat de leurs armes...
(*Aux Chevaliers.*)
Amis, pour peu d'instans, suspendons le combat ;
Quatre heures suffiront aux besoins du Soldat.
Je veux, dans Bresse même, assaillir cette armée,
A l'ombre de ses Tours lâchement renfermée,
Qui devroit, déployant ses bataillons nombreux,
Presser ma foible troupe et l'écraser entre eux.

Ce prodige nouveau doit tenter ma vaillance.
Aux exploits de Fornoue accoutumons la France.
Charle y brava l'effort de trois puissans États,
Et fit plus de captifs qu'il n'avoit de Soldats...
(Avec une joie douce.)
Chevaliers, je réclame une autre loi chérie :
On plaît à la Beauté quand on sert la Patrie.
Voyons, avec éclat, qui de nous, en ce jour,
Saura, par plus d'honneur, mériter plus d'amour...
(Vivement, en montrant Euphémie)
Voilà le digne objet de ma flamme fidelle,
D'une ardeur que Louis permet que je révele.
Dès-long-tems mon hommage a su plaire à ses yeux.

BAYARD, *à part.*

Ciel !

CASTON, *plus vivement, aux Chevaliers.*

Si ce jour peut voir mon front victorieux,
Demain je veux unir, dans Bresse encor sanglante,
A sa main vertueuse une main triomphante;
Et dans Naples bientôt la guidant, avec vous,
Pour la mieux mériter, couronner son époux.

BAYARD.

Son époux ?... Vous, Seigneur ?

GASTON.

D'où naît votre surprise ?

BAYARD.

Vous connoissez Bayard, et quelle est sa franchise ?
Prince, j'aime Euphémie, et l'aime avec fureur !

GASTON, *avec douleur.*

Qui ? vous ?... Me l'enlever... c'est m'arracher le cœur !

BAYARD, *avec passion, mais sans éclat.*

Ah! qui veut me l'ôter me doit ôter la vie!

GASTON.

Bayard!

EUPHÉMIE.

Eh! modérez...

BAYARD, *l'interrompant, avec humeur.*

Vous l'aimiez, Euphémie?
Vous me cachiez vos feux? et j'en suis plus jaloux!
Mais respectez ici les droits que j'ai sur vous.
La foi de votre pere à ma foi vous engage,
Et je sais conserver le prix de mon courage!

GASTON, *vivement.*

(*En montrant Euphémie.*)

Mes titres sont égaux... mon courage et son choix...
(*Plus tranquillement.*)
Nemours, comme Bayard, sait conserver ses droits!

BAYARD.

Eh! bien, Seigneur, il faut... Mais mon devoir m'impose...
Votre nom, votre rang...

GASTON, *l'interrompant.*

Mon rang? Je le dépose;
Et l'amour et l'honneur vous rendent mon égal.

BAYARD.

Ah! vous m'êtes plus cher que mon premier rival!

GASTON.

Comment! que dites-vous?

BAYARD, *avec force.*

Ce qu'Euphémie ignore...

J'ai disputé sa main contre Sotomaïore
Armé par l'amour seul, j'immolai ce guerrier.

GASTON

Les exemples, Bayard, ne peuvent m'effrayer...
Mais j'ai dû vous entendre, et ce mot doit suffire...
(*Aux Chevaliers*)
Vous, aux postes fixés que chacun se retire;
Et qu'on attende en paix le moment de l'assaut.
(*Les Chevaliers ne se retirent pas. Ils paroissent agités, et parlent bas entr'eux. Nemours continue à parler à Bayard, en le prenant par la main.*)
Je vous connois un cœur et trop juste et trop haut
Pour oser soupçonner que jamais la Patrie
Souffre de nos débats et soit plus mal servie.
Je vous charge, Bayard, d'observer, de plus près,
Mon ordre de bataille et mes desseins secrets...
(*Il lui présente le plan roulé.*)
Voyez si ma jeunesse a trompé ma prudence;
Ouvrez sur mes projets l'œil de l'expérience.
Quand nous aurons vaincu pour l'honneur de l'État,
Je verrai si le mien veut un autre combat.

BAYARD, *ému, et prenant le plan.*

Seigneur...

GASTON, *l'interrompant.*

Allez, Bayard.

(*Bayard sort, avec les Chevaliers.*)

SCENE IV.

GASTON, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE.

NEMOURS, qu'allez-vous faire?
Pensez vous que j'approuve un amour sanguinaire,
Qui, par vous, d'un ami, va déchirer le sein,
Ou vous faire tomber sous sa coupable main?
Eh! c'est moi, juste Ciel! moi, qui perdrois encore
Un Héros que j'admire, ou celui que j'adore!

GASTON.

Calmez ce tendre effroi. Bayard peut se dompter;
Je lui laisse le tems de se mieux consulter.
Qu'en vous cédant à moi Bayard me satisfasse;
C'est l'unique moyen d'expier sa menace.
Si j'avois pu me vaincre, une telle fierté
M'en auroit, pour jamais, ravi la liberté.
Mais un premier transport peut égarer sa flamme,
Garde-t-on près de vous l'empire de son ame?
Moi-même, malgré moi, de colere animé...
Il est plus excusable; il n'étoit point aimé!

SCENE V.

AVOGARE, GASTON, EUPHÉMIE.

AVOGARE, *à Gaston.*

AH! Prince, pardonnez ma fatale imprudence!
Il est vrai, de Bayard j'ai flatté l'espérance.
Croyois-je que Nemours descendroit jusqu'à nous?
Bayard menace en vain, Euphémie est à vous!

GASTON.

Comte, j'ai renfermé la flamme la plus pure
Tant qu'un refus du Roi pouvoit vous faire injure.
C'est pour vous l'épargner qu'en pressant ce lien
Même avant votre aveu j'ai recherché le sien.
Ne craignez point Bayard; je défendrai mon pere.
Puissent mes tendres soins et mon respect sincere
Rendre, après tant de pleurs, un fils à votre amour!

AVOGARE.

Mes pleurs vont être enfin essuyés en ce jour!...
O mon fils! recevez ce doux nom qui m'honore!
(*Il l'embrasse.*)

EUPHÉMIE, *à part.*

Il l'embrasse, à mes yeux, quand je sais qu'il l'abhorre!...
(*A Nemours.*)
Non, cher Prince, cessez de m'offrir votre main!...
Ah! mon pere sait trop que je vous aime en vain!

Sans ce fatal combat, que mon malheur prépare,
Un destin plus cruel aujourd'hui nous sépare!
Toujours par un malheur un autre est amené,
Et l'infortune encor cherche l'infortuné!

AVOGARE, *bas.*

Oses-tu bien?...

GASTON, *à Euphémie.*

Quoi donc?

EUPHÉMIE, *avec embarras, et regardant quelquefois son pere.*

De nos Bressans rebelles
Vos yeux vont démêler les trames infidelles,
Et votre bras vengeur est prêt à les punir...
Ma famille est dans Bresse et le sang peut m'unir
A des cœurs criminels.. proscrits, avec justice;
Mais dont vous me verriez partager le supplice.

GASTON, *à Avogare.*

Mon pere! et vous aussi craignez-vous que mon cœur
Sur ce qui vous est cher n'étende sa rigueur?...
(*A Euphémie*)
Le neveu de Louis, armé par sa vengeance,
N'est-il pas, en secret, chargé de sa clémence?
Ah! qui versa des pleurs tremble d'en voir couler;
Et plus on a souffert mieux on sait consoler!
Louis, dans les reflux d'une Cour orageuse,
Vit le sort opprimer son ame courageuse;
Il pleura près du trône où l'appeloit son sang:
Il parvint aux vertus, comme au suprême rang,
Par une route, hélas! aux Rois trop peu commune,
Par cet heureux sentier de l'utile infortune!

Son cœur, qui la connut, est plus tendre à sa voix;
Le meilleur des humains est le plus grand des Rois!
Et moi, dont ses revers ont assiégé l'enfance,
Par les mêmes leçons j'appris la bienfaisance.

EUPHÉMIE.

Quoi! vous pardonneriez à l'aveu du forfait?...

SCENE VI.

ALTÉMORE, GASTON, EUPHÉMIE, AVOGARE.

ALTÉMORE, *à Gaston, en lui présentant un billet.*

PRINCE, Bayard pour vous m'a remis ce billet.

GASTON, *prenant le billet et le lisant haut.*

« Lorsque l'on fit outrage, et qu'il faut qu'on répare,
» On doit, sans différer, satisfaire un grand cœur.
» Prince, je puis mourir dans l'assaut qu'on prépare,
» Et ne veux point mourir comptable envers l'honneur.
» Que mon Chef, lui-même, choisisse
» Les armes, les témoins et les juges du camp;
» Qu'il hâte un beau moment de gloire et de justice:
» Je me crois son ami, même en le provoquant. »

AVOGARE.

Reconnoît-on Bayard à ce nouvel outrage?

GASTON.

Je reconnois l'amour, la seule erreur du Sage....
(*A Altémore.*)
Qu'il s'apprête à l'instant, et que pour ce combat...

EUPHÉMIE, *l'interrompant impétueusement.*

Non, je cours m'opposer à ce double attentat!...
(*Regardant son pere.*)
Le plus pressant péril doit entraîner mon ame...
J'éclairerai Bayard sur les droits qu'il réclame.
Il verra qu'en voulant tyranniser mon choix
Des dignes Chevaliers il foule aux pieds les loix,
Que s'il se perd, lui-même, il trahit sa Patrie;
Que s'il tranche vos jours il m'arrache la vie.
Dans le fond de son cœur je prendrai pour appui
L'orgueil que met un Sage à triompher de lui.
J'oserai me servir de ce pouvoir suprême
Que l'objet qu'on adore a contre l'amour même;
Et, si tant de devoirs sont bravés, sans égard,
Le vainqueur de Nemours... ou celui de Bayard
N'emportera, pour prix de sa gloire cruelle,
Que la publique horreur et ma haine éternelle!

(*Elle sort.*)

SCENE VII.

GASTON, AVOGARE, ALTÉMORE.

GASTON, *à Avogare.*

Tous ses efforts sont vains ! Après ce grand éclat,
C'est moi qui maintenant vais presser ce combat ...
(*A part.*)
Bayard, je différois un malheur nécessaire ;
Mais tu veux le hâter : il faut te satisfaire.

AVOGARE, *à Altémore, avec une colere feinte.*
Seigneur, un tel billet dut rester dans vos mains.
La prudence...

ALTÉMORE, *avec une fausse naïveté.*
Bayard me cachoit ses desseins ;
Et, d'ailleurs, pour lui seul je permets qu'on frémisse.
Nemours a pour appui son bras et la justice.
Le Ciel au champ d'honneur combat pour la vertu,
(*D'un air mystérieux.*)
Et le cœur de Bayard à ce Ciel est connu.

GASTON.
Comment?

ALTÉMORE.
Bayard ici se vendoit à Rovere.
Vous punirez un traître, autant qu'un téméraire.

GASTON.
Bayard un traître ? lui ? vous l'osez soupçonner ?...
Vous n'êtes point François, on peut vous pardonner!

ALTÉMORE.

Cependant...

GASTON, *l'interrompant.*

Croyez-moi, l'oubli de cette injure
Est de mon amitié la marque la plus sûre!...
(*A part.*)
Mais quoi! je combattrois ce Héros vertueux?
Je sens trop qu'en secret l'espoir présomptueux
Me dit qu'heureux vainqueur d'un mortel invincible
Gaston ne verroit plus de triomphe impossible;
Que la France, l'Europe et l'univers entier
De leurs guerriers en moi vanteroient le premier...
Chassons d'un tel desir l'orgueilleuse infamie!
J'entends gémir plus haut l'amitié, la Patrie!...
(*A Avogare, en montrant son épée.*)
Hélas! j'aime Bayard!... et ce fer destructeur
Au travers de ses flancs va rechercher son cœur!
Ce cœur, de l'honneur pur asyle vénérable,
De toutes les vertus trésor inépuisable!...
(*A part.*)
O guerrier citoyen qui fis tout pour ton Roi,
Jusqu'à t'abaisser même à le servir sous moi!
Va, mourant par tes coups je t'aimerois encore!...
(*Avec colere.*)
Honneur, cruel honneur! je te sers et t'abhorre!...
Et vous, lauriers affreux dont il faut me couvrir,
Même en vous détestant, je vole vous cueillir!...
(*A Altémore.*)
Vous, allez à Bayard reporter ma réponse...

(*Retenant Altémore qui alloit sortir A Avogare et à Altémore*)

Mais il est un obstacle, amis, et tout l'annonce.
Si l'armée apprenoit ce dangereux hasard,
Tous les cœurs entre nous formeroient un rempart...
Seuls maîtres du secret, gardez de le répandre.

(*A Altémore, seul.*)

Que Bayard, dans une heure, ici vienne se rendre.
L'épée est ma seule arme et plaît à sa valeur.
Contre Sotomaïore il fut ainsi vainqueur.

(*A Avogare et à Altémore, ensemble.*)

Éloignons tout François... Avogare, Altémore,
Vous serez nos témoins.

AVOGARE.

Moi ?

GASTON.

Ce choix vous honore !

(*Il fait signe à Altémore de partir, et celui-ci obéit.*)

SCENE VIII.

GASTON, AVOGARE.

AVOGARE, *prenant la main de Gaston.*

Mon fils!

GASTON.

Ciel! Euphémie!... Ah! trompons ses douleurs!
Quels que soient mes destins.... vous essuîrez ses pleurs!...
Je vais donner mes soins, s'il faut que je succombe,
Pour que l'État triomphe, en pleurant sur ma tombe...
(*A part.*)
O Bayard! si je meurs j'acquirterai Louis!
Je veux, en t'accablant de bienfaits inouis,
Rendre encor mon vainqueur jaloux de ma mémoire,
Et mettre ma défaite au-dessus de ta gloire!

(*Il sort.*)

SCENE IX.

AVOGARE, *seul.*

Comme mes ennemis viennent servir mes vœux ! ..
Mais... ô nouveau bonheur ! ils sont perdus, tous deux !
Seuls témoins d'un combat, que leur armée ignore,
Leur vie est dans mes mains, dans celles d'Altémore.
Nous pouvons, saisissant le vainqueur éperdu,
L'immoler, sans péril, dans le sang du vaincu...
Allons, et qu'aussi-tôt les portes soient livrées...
Appelons dans ce Fort nos cohortes sacrées...
France, tous tes Soldats, surpris, enveloppés,
Vont, sans ordre et sans Chef, être par-tout frappés!...
Qu'à peine il en reste un qui puisse, en sa retraite,
A ton Prince tremblant annoncer leur défaite !...
Va, l'Italie en toi vit toujours son fléau ;
Mais toujours des Gaulois elle fut le tombeau !

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AVOGARE, ALTÉMORE.

(*Ils entrent par deux côtés opposés.*)

ALTÉMORE.

Les efforts d'Euphémie ont été superflus,
Et l'amour de Bayard s'en irrite encor plus.

AVOGARE.

Pescaire est près du pont; il va s'en rendre maître.
Au signal convenu nous le verrons paroître.

ALTÉMORE.

L'heure approche; et bientôt l'un de ces deux guerriers,
En triomphant pour nous, tombe sur ses lauriers.

AVOGARE.

Mais, dis moi: Ferdinand veut-il, au fond de l'ame,
Qu'on ose assassiner le frere de sa femme?
T'a-t-il pu commander?...

ALTÉMORE, *l'interrompant.*

Il est de ces forfaits
Qu'un Souverain prudent ne commande jamais.

Sûr du vœu de son maître un Courtisan habile,
En lui sauvant la honte, acheve un crime utile.
Le parti de Gaston dans Naple est dominant ;
Qui perd ce Prince assure un trône à Ferdinand.
L'inutile vertu peut languir sans salaire,
Mais un pareil service est le grand art de plaire.
Ah ! de nos fiers tyrans j'admire la fureur !
De leur chûte à nos mains ils dérobent l'honneur.
Votre fille, comme eux, sert mes feux qu'elle ignore;
Elle conduit le fer dans le cœur qu'elle adore.
Expiant, malgré soi, ses indignes amours,
C'est elle qui m'immole et Bayard et Nemours...

(*A part.*)

Vengez-nous de vous-même, ô conquérans avares
Qui dépouillez nos champs pour vos climats barbares,
Vous qui, de tous nos biens usurpateurs jaloux,
Nous ravissez encor les cœurs qui sont à nous !

AVOGARE.

Calme-toi. Crains qu'un mot ne décele ta flamme;
Il faut, plus que jamais, l'enfermer dans ton ame.
Vois comme ma prudence enchaîne mon courroux.
Cacher ses passions n'est pas un art pour nous.
Songe sur-tout, ami, qu'au gré des conjonctures,
Il faut hâter, suspendre, ou changer nos mesures,
Unir ou séparer nos différens projets :
Le tems, l'occasion les doit trouver tout prêts;
Car je doute toujours que ce combat s'acheve,
Qu'entre les deux rivaux le camp ne se souleve...

ALTÉMORE, *l'interrompant, en appercevant venir Bayard.*

Non, Seigneur; bannissez cet injuste soupçon :
Bayard vient; et je vole en avertir Gaston.
(*Il sort.*)

SCENE II.

BAYARD, AVOGARE.

BAYARD, *à part, avec tranquillité.*

C'est donc ici le champ de ma gloire nouvelle ?
Je ne cueillis jamais une palme plus belle !...
(*A Avogare.*)
J'aime à vous voir mon Juge !

AVOGARE.

Ah ! croyez que mon cœur
Me feroit fuir ces lieux s'il doutoit du vainqueur !
Bayard va triompher quand Bayard va combattre !
C'est un jeune imprudent que vous allez abattre.
Je le plains !... Mais, Seigneur, j'aurois bien plus gémi
De la nécessité de trahir mon ami.
Je vous l'ai dit tantôt; sans ce fatal remede
Il faut, en rougissant, que mon amitié cede
Au tyrannique abus des volontés du Roi,
Qu'Euphémie et Gaston font valoir contre moi.
Leur amour mutuel, armé de la puissance,
Menace de braver ma vaine résistance.

BAYARD, *d'un air sombre et passionné.*

Elle adore Nemours, et l'avoue à mes yeux !
Chaque mot me rendoit mon rival odieux !
Quoi ! même en m'outrageant elle en a plus de charmes !
Par quels ardens transports, mêlés de tendres larmes,
Elle a tout essayé pour vaincre mon amour !
Si l'honneur à mes vœux permettoit un retour,
S'il n'eût, d'un bras d'airain, marqué notre carriere,
L'ingrate et sa beauté changeoient mon ame entiere...
(*A part, avec indignation.*)
Amour, ah ! sous quel joug m'as tu donc asservi ?
L'homme par ton délire à soi-même est ravi.
Tu lui fais une autre ame et transformes son être...
Bayard même, Bayard de son cœur n'est pas maître !...
(*A Avogare, en voyant paroître Gaston.*)
Mais j'apperçois Gaston.

AVOGARE, *à part.*

C'est leur dernier moment.

SCENE III.

GASTON, ALTÉMORE, BAYARD, AVOGARE.

GASTON, *à Bayard.*

BAYARD, si la raison suit votre emportement,
En n'accusant que vous, plaignez-nous, l'un et l'autre.
Nous devons à l'honneur, ou ma vie, ou la vôtre...

Si

Si c'est moi qui péris, ne craignez rien du Roi...
(Il remet à Altémore un paquet de papiers.)
Songez à le servir, et pour vous et pour moi.
A ce prix de mon sang il a droit de s'attendre...
Mais, hélas! s'il vous perd que pourrai-je lui rendre?..
Recevez mes regrets et mon adieu fatal..
(Il l'embrasse, et ensuite il met l'épée à la main.)
Embrassez un ami... Combattez un rival.

BAYARD.

Prince, en vous offensant je me suis fait outrage.
J'ai voulu m'en laver dans le champ du courage.
Pour accroître l'honneur que j'y trouvai toujours,
Je sais comment Bayard doit combattre Nemours....
(A très-haute voix.)
Entrez, braves guerriers, fiers soutiens de la France.
(Une foule de Chevaliers François entre.)

SCENE IV.

TROUPE DE CHEVALIERS FRANÇOIS, GASTON, BAYARD, AVOGARE, ALTÉMORE.

GASTON, *à part.*

CIEL!

AVOGARE, *à part.*

O revers!

BAYARD, *vivement, aux Chevaliers.*

Vous tous, témoins de mon offense,

Chabannes, Luxembourg, Tonnerre, d'Aubigny,
Brissac, mon digne émule; et toi, cher Coligny!
Vous, qu'en secret ici j'ai priés de vous rendre,
Pour un noble dessein qui devoit vous surprendre....

SCENE V.

EUPHÉMIE, GASTON, BAYARD, AVOGARE, ALTÉMORE, TROUPE DE CHEVALIERS FRANÇOIS.

BAYARD, *à Euphémie.*

Vous, sur-tout, digne objet de mon fatal amour,
Vous, que ma faute honore, ainsi que mon retour...
(*Il tire son épée avec le fourreau.*)
Contemplez de Bayard l'abaissement auguste...
(*Il pose son épée aux pieds de Gaston.*)
Voyez comme il remplit le devoir noble et juste
Que l'honneur véritable impose à la valeur,
Et comment un guerrier se punit d'une erreur.

GASTON, *à part.*

Attendri, transporté, je sens couler mes larmes!
Le plus grand des guerriers, Bayard me rend les armes!
(*Il ramasse l'épée de Bayard, et lui donne la sienne, qu'il a remise dans le fourreau pendant que Bayard lui parloit.*)
Je garde ton épée, et la mienne est à toi...

(*A part.*)

Tremblez, plus que jamais, ennemis de mon Roi!
Du glaive de Bayard ma valeur est armée :
Ce sceptre de l'honneur va guider mon armée !...

(*Aux Chevaliers François.*)

Vous, François, apprenez si je suis à demi
Digne d'un tel rival, digne d'un tel ami !...

(*A Altémore.*)

Remettez dans ses mains ce que je vous confie ;
L'écrit qu'il recevroit s'il m'eût ôté la vie...

(*A Bayard, qui prend le paquet des mains d'Altémore.*)

Vois que j'avois l'orgueil de vivre dans ton cœur.
Connois quelle dépouille eût orné mon vainqueur.
Le Roi, si dans nos camps je perdois la lumiere,
M'a juré d'accomplir ma volonté derniere ;
Et Bayard, par mon ordre, en terminant mes jours,
Devenoit Comte et Duc de Foix et de Nemours.
En te donnant mon nom j'en étendois la gloire,
Et j'aurois confondu ta vie et ma mémoire...

(*A Euphémie.*)

Madame, à votre main j'avois même attenté ;
Revivant dans Bayard, m'auriez-vous rejetté ?
Votre cœur magnanime eût imité les nôtres :
Un prodige d'honneur en sait inspirer d'autres...
Dans l'ivresse où je suis, je ne sais même encor
Si l'élan de la gloire et son sublime essor
N'entraînent point mon ame exaltée, agrandie,

(*Après un court silence.*)

Au sacrifice entier... Non, ma chere Euphémie!
Non : ce triomphe horrible est au-dessus de moi !

BAYARD.

Il m'appartient, Seigneur : un seul mot fait ma loi;
On vous aime. Songez à ma faute, à mon âge;
Ce triomphe peut seul réparer mon outrage...

(*A Euphémie.*)

Oui, Madame, je cede au choix de votre cœur...

(*A Avogare.*) (*A Euphémie.*)

Je vous rends votre foi... Pardonnez ma fureur!
De ma foible raison j'avois perdu l'usage:
Il faut bien que vos yeux excusent leur ouvrage!
Concevez où s'étend l'excès de leur pouvoir;
Ils ont fait à Bayard oublier son devoir!...

(*Vivement.*)

Mais, par un prompt retour, mon Juge incorruptible,
Mon cœur, m'a remontré mon devoir inflexible.
Je l'ai vu; j'ai rougi : le sacrifice est fait.
J'ai provoqué Gaston pour en presser l'effet.
Je tremblois que l'honneur, dans l'assaut qui s'approche,
A mon dernier moment fît son premier reproche.
Je l'avoûrai. Vos pleurs, vos soins pour me fléchir,
M'ont presque retenu quand j'allois m'affranchir.
Votre aspect rend encor ma victoire pénible:
Ma perte en vous voyant me devient plus sensible...

(*Avec force.*)

Mais à de vrais guerriers, sur eux-même absolus,
Jamais les passions ne coûtent des vertus.
De mon pouvoir sur moi je viens de me convaincre:
Quand on se combat bien, l'on est sûr de se vaincre.

Mon cœur, où plus de feux viennent de s'allumer,
Renonce à votre cœur... mais non à vous aimer.
Je voue à vos appas ce respectable hommage
Que la Beauté se plaît à permettre au courage;
Cet encens noble et pur que tous nos Chevaliers
Brûlent sur ses autels, au milieu des lauriers.
Il eut droit d'être offert aux plus illustres Reines :
Vous le serez, Madame ; oui, vos loix souveraines,
Toujours, après Louis, disposeront de moi...
(*En prenant la main de Gaston.*)
Et c'est à votre époux que j'en donne ma foi !

EUPHÉMIE, *à part.*

Dans mon ravissement, à peine je respire !
Quel sentiment profond tant de grandeur inspire !...
(*A Gaston et à Bayard.*)
Ah ! s'il étoit un prix pour le plus vertueux,
Quel mortel oseroit choisir entre vous deux ?...
(*A Gaston.*)
Cher Prince, qu'il est doux pour ce cœur qui vous aime
D'être offert à Gaston des mains de Bayard même !...
(*A Avogare*)
Mais mon pere veut-il permettre mon bonheur ?

AVOGARE.

(*A part.*)
Ton bonheur est le mien... Tout est changé.

SCENE VI.

D'ALEGRE, GASTON, BAYARD, EUPHÉMIE, AVOGARE, ALTÉMORE, TROUPE DE CHEVALIERS FRANÇOIS.

D'ALEGRE, *à Gaston.*

SEIGNEUR,
Nos canons, dirigés par votre heureuse adresse,
Ont fait crouler le mur et les canons de Bresse;
L'ennemi dans la plaine est contraint de sortir.
A tenter la bataille il paroît s'enhardir.
J'ai vu se déployer les drapeaux de Rovere,
Et briller vers ce Fort les lances de Pescaire.

GASTON, *avec un éclat de joie.*

Enfin donc, une fois, ils nous viennent chercher?
Vole; et que tout mon camp se dispose à marcher.

(*D'Alegre sort.*)

SCENE VII.

GASTON, BAYARD, EUPHÉMIE, AVOGARE, ALTÉMORE, TROUPE DE CHEVALIERS FRANÇOIS.

BAYARD, *très-vivement, aux Chevaliers.*

Nous allons vaincre, amis, croyez-en ma promesse !...
(*Montrant Gaston.*)
J'ai le plan du combat tracé par sa sagesse.
Miracles du génie et chef-d'œuvres de l'art,
Les projets de Nemours gouvernent le hasard !

GASTON, *avec le méme transport.*

Ah ! ton cœur et ton bras promettent plus encore...
(*A Euphémie.*)
Osez voir triompher l'amant qui vous adore !...
(*A Avogare, en montrant Euphémie.*)
Restez ici, près d'elle, et montez sur la Tour.

AVOGARE.

Moi, qu'en lâche témoin j'admire ce grand jour ?
Le neveu de Louis va me nommer son pere,
Et je veux mériter une gloire si chere !

GASTON, *toujours avec chaleur, en montrant Euphémie.*

Daignez donc la conduire, et vous suivrez nos pas...

(*A Bayard, en le prenant par la main.*)

Viens ! de notre querelle instruisons nos Soldats;
Que pleins de ta grande ame ils marchent aux alarmes...

(*Aux Chevaliers.*)

O François, soutenez la gloire de vos armes !
Qui pourroit aujourd'hui résister à vos coups ?
Vos deux Chefs ont l'honneur d'être digne de vous !

(*Il sort, avec Bayard, Altémore et les Chevaliers.*)

SCENE VIII.

AVOGARE, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE, *arrêtant son pere prêt à sortir.*

Mon pere ! expliquez-vous ? Quel dessein vous anime ?

AVOGARE.

Peux-tu le demander ? Je cours laver mon crime ;
J'admire, je chéris ces sublimes mortels !

EUPHÉMIE, *à part.*

Grand Dieu !

AVOGARE, *avec enthousiasme, en lui ouvrant ses bras.*

Viens t'applaudir dans mes bras paternels.
Mes yeux sont dessillés ; cet exemple m'accable.
O de leur héroïsme ascendant incroyable !

Tous deux m'ont terrassé par ces foudres vainqueurs
Dont s'arme la vertu pour tonner dans les cœurs !
J'ai senti, malgré moi, son invincible flamme
Pénétrer dans mon sein, s'ouvrir toute mon ame,
Y porter les regrets, les remords déchirans !
Je me suis vu si vil près d'ennemis si grands
Que, détestant soudain ma noire perfidie,
Je me crois trop heureux si mon trépas l'expie !...
(*En l'embrassant.*)
Adieu... Pardonne-moi ma honte et ta douleur...
Tu me vois vertueux ; tu me verras vainqueur.
(*Il sort.*)

SCENE IX.

EUPHÉMIE, *seule.*

Ciel ! mon cœur goûte enfin une volupté pure ;
L'honneur y met en paix l'amour et la nature !...
Après tant de tourmens mon pere m'est rendu !...
Cher amant, ses remords sont nés de ta vertu !
Je veux, à ton amour dérobant ce mystere,
Jamais devant tes yeux ne voir rougir mon pere ;
Et ton ame, ignorant qu'il a pu te trahir,
N'aura pas un moment cessé de le chérir !...

(*Elle fait quelques pas pour sortir, mais s'arrête avec saisissement.*)

Allons. . Mais ce combat... Je me sens consternée !...
Pourquoi ? Nemours va vaincre, et c'est sa destinée !
Ah ! souvent aux vainqueurs le sort cache un écueil !
Dans leur char de triomphe il place leur cercueil !

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

EUPHÉMIE, *seule, et dans le plus grand désordre.*

Fuyons, mes yeux sont pleins de ce vaste carnage!
Des fureurs des mortels épouvantable image!
Le sang qui ruisseloit de tant de corps épars,
Ces têtes qui tomboient du haut de ces remparts;
Les fers étincelans, et les feux plus terribles,
Reproduisant la mort sous cent formes horribles,
Et poursuivant par-tout mon pere et mon amant...
(*Elle s'assied.*)
Mon pere! qu'il m'est cher, hélas! en ce moment!...
Dieu juste! à la vertu quand ta voix le rappele,
Veux-tu rendre sa perte à mon cœur plus cruelle?...
(*Avec un peu de joie.*)
Mais Nemours!... sur la brêche, en vainqueur, il montoit:
Sur des monceaux de morts la gloire l'attendoit...
(*Après un court silence.*)
La gloire! eh! c'est donc là que l'homme l'a placée?
O délire infernal!.. barbarie insensée!...

(*Se relevant, en entendant des cris.*)

Quoi ! j'entends jusqu'ici les cris des combattans
Percer le bruit lointain de cent bronzes grondans ?...
J'entends se rapprocher ces clameurs effroyables,
Et gémir, sous ces murs, quelques voix lamentables ?
Un cri plus douloureux me glace de terreur !

(*Appercevant le Duc d'Urbin.*)

Se peut-il ?... je succombe... Ah ! je vois le vainqueur !

(*Elle retombe sur le fauteuil.*)

SCENE II.

URBIN, GARDES, EUPHÉMIE.

URBIN, *à Euphémie.*

Vous voyez un captif, qui rougit peu de l'être.
La chaîne de Bayard va m'honorer, peut-être.
Il marchoit vers la ville, à côté de Nemours,
Quand tous les Espagnols, par le pont du Secours,
Ont tenté de ce Fort une attaque perfide.
Sur l'ordre de son Chef, Bayard, d'un pas rapide,
Court à ce pont fatal, le voit sans défenseurs,
S'élance, arrête seul les Espagnols vainqueurs,
Fait revoir cet exploit, prodige de l'Histoire,
Qu'on disoit fabuleux, mais qu'il nous force à croire.
Après un long combat les siens l'ont secouru.
Ils alloient triompher, quand j'y suis accouru.

De

De ce choc décisif je sentois l'importance ;
Mais le nombre des miens, leur fiere contenance,
A ce torrent fougueux ne peuvent résister ;
Leur courage impuissant ne sert qu'à l'irriter.
Redoublant des François l'indomptable furie,
Dans son dernier Soldat Bayard se multiplie.
Je vois autour de moi mes escadrons percés,
Leurs étendards ravis et leurs Chefs dispersés.
Resté seul, à mon tour, il a fallu me rendre.
Hélas ! dans quel moment ! .... Gémissez de l'apprendre !
On venoit de blesser ce guerrier généreux ;
Il avoit sans frayeur senti ce coup affreux !...
Mais il tombe ; et l'on trouve, au défaut de l'armure,
Tout le fer d'une lance encor dans sa blessure.
On craint, en lui portant un secours meurtrier,
D'arracher, à la fois, sa vie avec l'acier.
On dit plus ; que le coup part de la main d'un traître....
J'en ai vu près de lui, que vous devez connoître.

EUPHÉMIE.

Non ; je n'en connois plus... Mais que devient Nemours ?

URBIN.

Les fiers Vénitiens lui résistent toujours.
L'Alviane est un Chef digne de sa vaillance.
Il est juste qu'entre eux la victoire balance...

(*Voyant paroître Bayard, que des Soldats François apportent sur des étendards et des piques, le corps entouré d'une écharpe.*)

On apporte Bayard.

SCENE III.

BAYARD, SOLDATS FRANÇOIS, URBIN, EUPHÉMIE, GARDES.

BAYARD, *à part.*

L'effort de la douleur
Pénétrant dans mon sein en détache mon cœur...
Dieu ! je sens défaillir ma force anéantie...
(*Après un peu de silence.*)
Mon ame étoit à toi, mon sang à ma Patrie.
Mes cinq derniers ayeux, morts au lit des Héros,
Reconnoissent leur fils mourant sur des drapeaux.

EUPHÉMIE.

Bayard, voyez les pleurs de la plus tendre amie...
Quels regrets pour Gaston !

BAYARD, *d'une voix entrecoupée.*

C'est vous, belle Euphémie ?
Eh ! bien, ai-je eu raison d'expier mon erreur ?...
Je suis chéri de vous, et quitte envers l'honneur.
Sans peur et sans reproche à mon heure suprême,
Je sens mon ame fuir, contente d'elle-même. .

Vous direz à mon Roi que j'ai béni mon sort
De lui faire, en vos mains, hommage de ma mort...
(*La regardant tendrement.*)
Croira-t-il qu'un mortel ait pu céder vos charmes ?

SCENE IV.

AVOGARE, BAYARD, EUPHÉMIE, URBIN, SOLDATS FRANÇOIS, GARDES.

AVOGARE, *à Bayard.*

BAYARD, à ton malheur je viens donner des larmes !

BAYARD.

Un traître m'a frappé ; ne pleure pas sur moi :
Pleure ce malheureux qui viole sa foi.

AVOGARE.

De ta mort, en tous lieux, la nouvelle est semée ;
On dit que ce revers a fait fuir notre armée ;
Que l'ennemi vainqueur...

BAYARD, *l'interrompant, en se relevant un peu.*

Nemours est-il vivant ?

AVOGARE.

On le croit.

BAYARD.

Et l'on dit l'ennemi triomphant !
(*Aux Soldats François qui l'environnent.*)
On vous trompe, Avogare... Alions, qu'on me remporte ;

Le péril de Nemours rend ma douleur moins forte.
Retournez à l'assaut. Près de votre étendard,
Placez, au premier rang, les restes de Bayard.
Ce front pâle et sanglant, ce bras foible et sans armes,
Aux ennemis bientôt renverront les alarmes ..
(Pendant qu'on l'emporte.)
Ils ne m'ont pas encore entrevu sans frémir :
Marchez ; ils trembleront à mon dernier soupir!
Oui, je veux vous guider au fond de leurs asyles.
Du Guesclin au cercueil soumit encor des villes!
(Avogare le suit.)

EUPHÉMIE, *entendant des cris lointains.*

J'entends crier victoire et Nemours et Louis!

(Les Soldats François qui emportoient Bayard s'arrêtent, ainsi qu'Avogare.)

SCENE V.

D'ALEGRE, BAYARD, AVOGARE, EUPHÉMIE, URBIN, SOLDATS FRANÇOIS, GARDES.

D'ALEGRE, *à Bayard.*

Ce grand jour met le comble à la gloire des lys:
L'Alviane est aux fers, et Nemours est dans Bresse.

URBIN, *à part.*

Ciel!

D'ALEGRE, *à Bayard.*

Parmi tous ses soins le premier qui le presse,
Chevalier vertueux, c'est le soin de vos jours.
Nous venons y veiller. J'ai hâté les secours
Que l'art va vous offrir sous un heureux auspice...
(*Aux Soldats François qui portent Bayard, en leur montrant une piece voisine.*)
Conduisez-le, Soldats, dans ce lieu plus propice.

BAYARD, *montrant la lance qu'il a dans le corps.*

Attends... Avec ce fer mon ame peut sortir...
(*A part, avec plus de force.*)
Cher Nemours! ah! je veux, avant que de mourir,
Entendre le récit de ta gloire inouie,
Et jouir du beau jour que te doit ma Patrie..
(*A d'Alegre.*)
Conte-moi ses exploits? Son sang n'a point coulé?

D'ALEGRE.

La foudre autour de lui vainement a volé.
Maître de soi, de tout, dans cet assaut terrible,
Le François, sous sa main, semble un coursier flexible,
Qu'il sait, sans nul effort, presser, ou retenir,
Et dont la fiere ardeur s'étonne d'obéir.
Tout-à-coup, votre mort, à grand bruit annoncée,
Fit reculer d'un pas une troupe avancée;
Mais l'aspect de Nemours, dans le fond de leur cœur,
Fait de ce pas honteux l'aiguillon de l'honneur:
« François, vengeons Bayard, s'il est vrai qu'il succombe!
» Pourriez-vous, en fuyant, déshonorer sa tombe? »

Ces mots, et la rougeur de son front indigné,
Quelques pleurs dont son œil étoit même baigné,
Ont décidé soudain du sort de l'Italie.
Dans Bresse, vainement, le Romain se rallie :
En vain le Citoyen, sous ses toîts renfermé,
Verse sur les vainqueurs le bitume enflammé ;
J'ai vu, (ce que jamais on ne pourra comprendre)
Trente mille guerriers ardens à se défendre,
Aidés de la nature et des travaux de l'art,
Par dix mille François forcés dans un rempart ;
Et notre armée en ordre au fort de la tempête,
Comme un camp dessiné pour les jeux d'une fête.

BAYARD, *avec tranquillité, montrant la lance qu'il a dans le corps.*

On peut m'ôter ce fer, dût-il trancher mes jours ;
Je vois la France heureuse, et lui laisse Nemours !
(*Les Soldats François emportent Bayard. D'Alegre et Urbin le suivent, avec les Gardes.*)

SCENE VI.

AVOGARE, EUPHÉMIE.

AVOGARE, *à part, en regardant emporter Bayard.*

VA, pour ce fier vainqueur tu peux trembler encore ;
Tu le laisses en butte aux poignards d'Altémore !

EUPHÉMIE, *qui n'a point entendu ce qu'Avogare vient de dire.*

Mon pere, aux assassins Nemours abandonné,
Comme Bayard, sans doute, en est environné.
Je crains que, loin de vous, des Conjurés perfides,
Ignorant vos remords, et de son sang avides,
Dans son triomphe aussi n'attentent sur ses jours.
Si vous veilliez sur lui...

AVOGARE, *l'interrompant.*

C'est mon devoir; j'y cours...
(*Appercevant Altémore.*) (*A part.*)
Mais je vois Altémore... et c'en est fait, sans doute.

EUPHÉMIE.

Ah! son trouble m'apprend ce que mon cœur redoute.

SCENE VII.

ALTÉMORE, AVOGARE, EUPHÉMIE.

AVOGARE, *à Altémore.*

EH! bien?

EUPHÉMIE, *à Altémore.*

D'où naît, Seigneur, votre sombre embarras?
Que fait Gaston?

ALTÉMORE, *affectant un peu de joie.*

Vers vous il marche sur mes pas.

EUPHÉMIE.

Je cours lui présenter les palmes de la gloire:
C'est aux mains de l'amour à parer la victoire.

(*Elle sort*)

SCENE VIII.

AVOGARE, ALTÉMORE.

AVOGARE.

Quoi! j'ai frappé Bayard, et Nemours est vainqueur?

ALTÉMORE.

Il l'est pour un moment; ne craignez rien, Seigneur.
D'illustres Chevaliers une élite aguerrie,
Connoissant qu'en secret on menaçoit sa vie,
L'entouroit, le couvroit de leurs superbes rangs;
Le glaive ne pouvoit approcher de ses flancs.
Mais sa victoire enfin précipite sa perte;
Sous ses lauriers trompeurs sa tombe est entr'ouverte.
Le voilà dans la ville, où nos piéges tendus
Par Urbin désormais ne sont pas retenus.
En chassant notre armée on ne l'a pas détruite.
Le terrible Pescaire en a seul la conduite:
Il est maître sur-tout de l'obscur souterrain;
Et cette nuit dans Bresse il va rentrer soudain.

AVOGARE, *vivement.*

J'ai su l'en prévenir. Las d'un assaut pénible,
Le François va tomber dans un sommeil paisible.
L'imprudence le suit si-tôt qu'il est vainqueur,
Et toujours son désastre est près de son bonheur.

ALTÉMORE, *aussi vivement.*

Bien plus : votre Palais dominant sur la ville,
Nemours, par mes avis, en a fait son asyle ;
Il doit y rassembler le Conseil des guerriers,
Et tous y vont périr par mes feux meurtriers!
C'étoit sous ce Palais, je vous l'ai fait connoître,
Que Pescaire enfermoit le dépôt du salpêtre.
Je sais ce nouvel art ignoré des François,
Dont Navarre, à Bologne, a tenté les essais.
La poudre, de la terre entr'ouvrant les entrailles,
Fait voler dans les airs les pesantes murailles,
Et lance, avec fracas, les éclats dispersés
Des fondemens unis aux combles renversés!

AVOGARE, *avec impétuosité.*

Allons ; qu'au même instant où ce nouveau tonnerre
Des Chefs des ennemis aura purgé la terre,
Pescaire et les Bressans, fondant de toutes parts,
Égorgent dans la nuit tous les Soldats épars.
Cours à ce grand objet, que ton œil doit conduire.
Moi, je garde ce Fort ; et si Bayard respire,
Nemours enséveli dans ton gouffre infernal
Pour immoler Bayard deviendra mon signal.
Maître une fois du Fort, je te joins dans la ville...

(*A part.*)

Je veux, en surpassant les meurtres de Sicile,
Insolens étrangers! qu'un moment vous ait vus
De l'Italie entiere à jamais disparus!

ALTÉMORE, *appercevant Euphémie, qui revient.*

Votre fille revient... Retenez l'infidelle.
Nemours n'a plus qu'une heure à se voir aimé d'elle.

(*Il sort.*)

SCENE IX.

EUPHÉMIE, AVOGARE.

EUPHÉMIE, *s'approchant tout près de son pere, d'un air sombre, avec saisissement, et les larmes aux yeux.*

BARBARE! qu'ai-je appris?... J'en frissonne d'horreur!
Quoi! vous m'avez trompée, avec tant de noirceur?
Quoi! vous m'avez réduite au malheur nécessaire
De ne compter jamais sur la foi de mon pere?...

(*A part.*)

Quelle vertu brilloit dans son faux repentir!
Peut-on si bien la peindre et ne pas la sentir?

AVOGARE.

Quels transports insensés!

EUPHÉMIE, *à part.*

O jour de ma ruine!
Mon pere, au même instant, m'embrasse et m'assassine!

AVOGARE.

Téméraire ! oses-tu ?...

EUPHÉMIE, *l'interrompant.*

Ces mains, teintes de sang,
Du généreux Bayard n'ont pas percé le flanc ?

AVOGARE.

Moi ?

EUPHÉMIE.

Vous !... Urbin a vu la rage qui vous guide
Enfoncer et briser votre lance perfide.
Son estime pour moi m'a su tout découvrir.

AVOGARE.

Ah ! de mon changement Urbin veut me punir ;
Il te donne un soupçon...

EUPHÉMIE, *l'interrompant.*

Soupçonne-t-on son pere ?...
(*Tirant de sa poche un papier et le lui montrant.*)
Voilà ce que vous-même écrivez à Pescaire.
Du meurtre de Bayard vous osez vous vanter ;
Du meurtre de Gaston vous osez le flatter !

AVOGARE, *confondu.*

Pescaire a pu trahir des secrets redoutables ?

EUPHÉMIE, *avec véhémence.*

Non ; Pescaire jamais n'a trahi ses semblables.
Exercé dès l'enfance aux talens de son Roi,
Quand on l'aide à tromper, on est sûr de sa foi.
Mais le sage Bressan, dont l'adresse et le zele
M'ont dévoilé jadis votre trame infidele,
Vient de surprendre encor ce billet odieux,
Que, par un prompt message, il m'envoie en ces lieux ;

Et, malgré ses vieux ans, la vertu qui l'anime
Sait être infatigable, autant que votre crime!

AVOGARE, *à part.*

Précipitons l'instant; tous mes ressorts sont prêts.
(*Il veut sortir.*)

EUPHÉMIE, *le suivant.*

Si vous sortez, je cours publier vos projets!

AVOGARE, *la prenant par la main.*

Sais-tu que tu me dois... que tu risques ta vie?

EUPHÉMIE, *avec le plus grand emportement de la rage et de la douleur.*

Frappez, reprenez-la, quand vous l'avez flétrie!
Ma naissance est ma honte, et fait mon désespoir!
Le malheur de ma vie est de vous la devoir!...
(*Après un court silence.*) (*Elle l'embrasse.*)
Que dis-je?... Ah! pardonnez!... Cher ennemi que j'aime!
Vous me devrez aussi vos jours, malgré vous-même!
J'obtiendrai votre grace, ou mourrai près de vous!...
Oui, cruel!... Oui, mon pere!... Ah! si, dans mon courroux,
Ma bouche audacieuse a pu vous faire injure,
Mes yeux donnent encor des pleurs à la nature!...
(*Lui prenant la main et la baisant, en la baignant de ses larmes.*)
Les sentez-vous couler? l'ouvez-vous, sans douleur,
Les voir tremper la main qui m'arrache le cœur?

AVOGARE, *avec dissimulation.*

Cache donc mes secrets, par devoir, par tendresse...
Je crains tout, et demain je prétends quitter Bresse.

EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE.

Demain?.. Eh ! vous avez quelque piége ignoré
Dont, cette nuit encor, l'effet est assuré...
(*Lui montrant un papier.*)
Ce billet me l'annonce .. Allons, le Ciel m'inspire;
C'est Nemours, en secret, que je vais seul instruire.

AVOGARE.

Quoi !...

EUPHÉMIE, *l'interrompant.*

Le crime et l'aveu sont pour moi deux malheurs.
Mais en sauvant Nemours j'enchaîne ses rigueurs:
Il me doit votre grace; elle est ma récompense.
(*Elle veut sortir.*)

AVOGARE, *se mettant au-devant d'elle et la retenant.*

Comment! tu veux livrer ma vie à sa vengeance?

EUPHÉMIE, *très-rapidement.*

Votre cœur n'est pas fait pour connoître le sien;
Vous le jugez par vous; j'en juge par le mien.
Vous alliez m'immoler dans ce Héros aimable;
Il me respectera dans mon pere coupable.
Je dois, à sa vertu confiant vos destins,
Vous sauver des forfaits et des dangers certains.
(*Elle veut encore sortir.*

AVOGARE, *furieux, et l'arrêtant toujours*

Les dangers sont pour toi, fille impie et barbare !
Redoute les transports où mon ame s'égare!
Je n'ai plus qu'un parti, celui du désespoir !
Les jours de ton amant vont être en mon pouvoir.
C'est l'auteur de mes maux, de la mort de ta mere,
Le Chef des meurtriers qui m'ont ravi ton frere,

Lui, qui peut-être même a déchiré son flanc,
Et je saurai mourir tout couvert de son sang.
Telle est cette vengeance aveugle dans sa rage,
Vertu de nos climats, passion de mon âge.
Par-tout je vais te suivre, et m'attacher à toi;
Et si tu vois Nemours, ce sera devant moi.
Tremble! par un regard, un geste, un mot perfide,
Tu hâtes son trépas et deviens parricide!
Dussé-je être à l'instant puni par ses Soldats,
Je le perce à tes yeux, ou t'immole en ses bras!

EUPHÉMIE, *à part.*

Où suis-je?... Que résoudre?... Ah! quel état horrible!

AVOGARE, *voyant paroître Gaston, avec une troupe de François.*

Nemours vient... Je crains peu cette garde terrible...
(*Voyant qu'Euphémie veut s'éloigner, et la retenant près de lui.*)
Arrête, malheureuse! et reste à mes côtés!
Tu n'échapperas point à mes yeux irrités!
Renferme ta douleur; frémis qu'on ne la voie!

SCENE X.

GASTON, SUITE DE CHEVALIERS FRANÇOIS ET DE SOLDATS, *dont plusieurs portent des drapeaux;* AVOGARE, EUPHÉMIE.

GASTON, *à Euphémie.*

(*Avogare se tient entre elle et Gaston.*)

RASSUREZ-VOUS, Madame, et partagez ma joie...
(*A Avogare.*)
Que le traître à présent doit être confondu !
Du salut de Bayard on nous a répondu.
On a tiré le fer et calmé sa souffrance.
La plaie, aux yeux de l'art, n'offre que l'espérance...
(*Aux Chevaliers François.*)
Quel bonheur pour l'État, pour nous, jeunes guerriers !
Notre Empire perdoit l'honneur des Chevaliers !...
Le cœur dont la vertu nous inspire et nous guide !...
(*A part.*)
Dans ton ame, ô Bayard, la nation réside !...
(*A l'un des Chevaliers, en lui montrant les drapeaux.*)
Lautrec, allez au Roi présenter ces drapeaux,
Présages de la paix où tendent ses travaux...
(*A Euphémie.*)
Qu'aux Peuples de Paris mon triomphe va plaire!
Vous verrez à quel point la gloire leur est chere,

Quel prix leur tendre amour ajoute à nos lauriers :
Les cœurs des Citoyens sont bien dus aux guerriers...
(*Lautrec sort avec les Soldats qui portent les drapeaux. Les autres Chevaliers François restent, et Gaston s'adresse a eux.*)
Et vous, sages Héros, à qui je rends hommage,
Vainqueurs des ennemis et de votre courage,
Commandez vous toujours en sachant obéir.
Grace à ce feu prudent qui sait se contenir,
Jamais si peu de sang n'a payé tant de gloire.
C'est par-là que Nemours estime sa victoire,
Que du cœur de Louis il accomplit les loix.
François, qui prodiguez votre sang pour vos Rois,
Vous méritez un Roi qui sache en être avare.
Allez, je vais vous suivre au Palais d'Avogare...

AVOGARE, *à part.*

Quel bonheur !

GASTON, *aux Chevaliers.*

Cette nuit, nous y veillerons tous.
Que le Soldat repose : il souffre plus que nous.
Épargnez l'habitant ; foible instrument du crime,
On l'en rend trop souvent la premiere victime !
(*Toute la suite se retire.*)

SCENE XI.

GASTON, AVOGARE, EUPHÉMIE.

AVOGARE, *à part.*

IL reste !

GASTON, *s'approchant d'Avogare.*

La fortune est prompte en ses retours;
Quand on veut toujours vaincre, il faut veiller toujours.
Seigneur, votre Palais, au milieu de la ville,
Pour l'œil du Général devient un centre utile.
Excusez, comme un fils si j'en ose ordonner.

AVOGARE, *avec dissimulation.*

Ah ! mon cœur se plaisoit à vous le destiner !...
Mais partons.

GASTON, *en le retenant et en montrant Euphémie.*

Profitez du moment qui me reste,
Pour m'instruire, tous deux, d'un complot trop funeste ?

AVOGARE.

Nous ?

GASTON.

Au nom d'un vieillard dans Bresse retenu,
A l'instant, un Soldat à mes pieds est venu :
« L'assassin de Bayard menace votre vie, »
M'a-t-il dit ; « ce secret est connu d'Euphémie... »

(*A Euphémie.*)

Vous allez m'éclairer sur ces lâches forfaits ?...
Quel bonheur que mes jours soient un de vos bienfaits !...

(*A Avogare, en lui prenant la main qu'il portoit à son poignard.*) (*A Euphémie.*)

Elle ne répond point !... Nommez donc le coupable ?
Peut-être de ma mort vous seriez responsable !

EUPHÉMIE, *à part, en regardant de côté son pere et Gaston.*

Si je me place entre eux, je n'expose que moi...
(*A Gaston, en voulant aller à lui.*)
Seigneur...

(*Avogare la retient par le bras.*)

GASTON, *à Avogare, en tendant la main à Euphémie.*

Vous l'arrêtez ? Ses yeux sont pleins d'effroi !

EUPHÉMIE, *à Avogare, en se jettant à genoux.*

J'ose à vos pieds...

AVOGARE, *à part, en levant le poignard sur Gaston.*

Frappons.

EUPHÉMIE, *se relevant, en voyant l'action de son pere, et l'embrassant, avec violence, pour l'arrêter.*

Mon pere !

GASTON, *à part, en mettant la main sur son épée.*

O perfidie !

AVOGARE, *à part.*

L'ingrate me retient ; elle en sera punie !
Il veut la tuer.)

GASTON, *lui arrachant le poignard.*

Non barbare ; et toi-même, à l'instant...

(*Il veut aussi le frapper.*)

EUPHÉMIE, *s'élançant au-devant de Gaston, et couvrant Avogare de son corps.*

Ah ! Nemours,
Tu me rends parricide, et j'ai sauvé tes jours !

GASTON.

Pardonne ! je m'égare en voulant te défendre...
(*Appelant.*)
Holà ! Gardes, à moi !

SCENE XII.

ALTÉMORE, SOLDATS FRANÇOIS, GASTON, AVOGARE, EUPHÉMIE.

ALTÉMORE, *à Gaston.*

Ciel ! que viens-je d'entendre ?

GASTON, *montrant Avogare.*

Il immoloit sa fille.

ALTÉMORE, *surpris.*

Avogare ?

GASTON, *montrant le poignard d'Avogare.*

Son bras
Combloit aussi sur moi tous ses assassinats.
(*Il jette le poignard.*)

ALTÉMORE, *à Avogare, avec dissimulation.*

Qui, vous?... Quel changement! quelle aveugle
furie!...

AVOGARE, *avec une colere feinte.*

Je ne t'imite point en vendant ma Patrie.
(*D'un œil d'intelligence.*)
Je frappois son tyran, et voulois prévenir
L'enfant dénaturé qui vient de me trahir.

GASTON.

Va, tu lui dois la vie, et tu n'as pour défense
Que ses pleurs, ses vertus, hélas! et sa naissance...
(*A Altémore*)
Non, je ne reviens point de cet excès d'horreur!
(*A part.*)
J'en suis honteux pour lui.. Ciel! avant que mon
cœur
Soupçonne un tel forfait, ou le puisse comprendre,
Accorde moi cent fois de m'y laisser surprendre!...
(*A Altémore et aux Soldats, en montrant Avogare.*)
Vous, que dans son Palais on conduise ses pas.

EUPHÉMIE.

Ah! qu'il vive, ou je meurs!

GASTON, *bas.*

Il ne périra pas...
(*Haut.*)
Devant tout le Conseil je veux qu'il me réponde,
Et de ses attentats percer la nuit profonde.

AVOGARE, *bas, à Altémore qui l'emmene.*

Puisqu'il vient au Palais, allons hâter sa mort.

EUPHÉMIE, *à Altémore, pendant qu'on emmene son pere.*

Seigneur, vous qui l'aimiez, prenez soin de son sort!

ALTÉMORE.

Au-delà de vos vœux, vous serez obéie.

(*Il sort, avec Avogare et les Soldats François.*)

SCENE XIII.

GASTON, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE, *avec vivacité.*

L'AMOUR te l'a livré, l'amour te le confie!

GASTON.

Je le suis au Palais. Va, compte sur mon cœur.
L'attrait de tes vertus s'accroît par ton malheur!
Je leur dois plus d'amour et de respect, peut-être,
Lorsqu'au sein des forfaits le destin les fit naître!

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

(*Le Théatre représente une chambre attenant la galerie où se sont passés les quatre premiers actes. C'est dans cette chambre que l'on a mis Bayard. Il est à demi couché sur un lit militaire. Les armes de Bayard sont auprès de son lit*)

SCENE PREMIERE.

BAYARD, URBIN.

URBIN, *debout, appuyé sur un fauteuil.*

EN nous voyant ainsi, qui penseroit, Seigneur,
Qu'Urbin fût le captif et Bayard le vainqueur ?
Grace au Ciel, pour vos jours me voilà sans alarmes!

BAYARD.

Que vos tendres bontés ont eu pour moi de charmes,
Généreux ennemi ! Tels sont les vrais guerriers,
Rivaux au champ de Mars, amis dans leurs foyers.

URBIN.

J'attends ma liberté que vous m'avez promise.

BAYARD.

Mais doublez la rançon qui dut m'être remise...

(*Urbin paroît très-étonné.*)

A vos Soldats blessés je desirois l'offrir.
Chargez-vous de ce soin, que je ne puis remplir.
Jule a causé leurs maux; je veux qu'il les soulage,
Et de son or sacré j'ennoblirai l'usage...
Mais parlons d'Avogare et de ses noirs projets.

URBIN.

J'ai toujours dédaigné d'en savoir les secrets.
Quand il osa sur vous combler son infamie,
Je confiai ce monstre aux vertus d'Euphémie.
J'ai cru servir ensemble et vous et mon pays,
D'arrêter ses projets, sans les avoir trahis.
Je voudrois, et ne puis vous nommer ses complices...
Vous ne les craignez plus; qu'importent leurs supplices?

SCENE II.

GASTON, BAYARD, URBIN.

GASTON, *à Bayard.*

J'ALLOIS quitter ce Fort; mais un objet pressant
(*Regardant Urbin.*)
M'oblige à vous voir seul... si le Duc y consent?

URBIN.

Prince, je me retire.

(*Il sort.*)

SCENE III.

GASTON, BAYARD.

GASTON, *vivement.*

On trompe encor la France.
De traîtres entouré, Bayard est sans défense.
Il faut bien que Nemours connoisse la terreur.

BAYARD, *se relevant un peu.*

Je ne puis rien pour vous ; c'est-là tout mon malheur !
Quels sont donc nos périls ?

GASTON.

Vous allez les entendre.
Un fidele Bressan vient pour me les apprendre,
Et d'un sage conseil je cherche les secours.
(*Il va vers la porte.*)

BAYARD.

Qui sait mieux en donner en recherche toujours !

GASTON, *à un vieillard, qui est en-dehors.*

Viens ; approche.

SCENE IV.

UN VIEILLARD, GASTON, BAYARD.

GASTON, *à Bayard, en lui montrant le vieillard.*

EUPHÉMIE, aux malheureux propice,
Tendit à ce vieillard une main protectrice,
Et de ses longs revers adoucit les regrets.
Il a, d'un noble prix, su payer ses bienfaits;
Et, sûr de ses vertus, par un aveu sincere,
Il vient lui révéler les crimes de son pere.
C'est lui qui m'a tantôt envoyé, par ses fils,
D'un double assassinat les généreux avis.

(*Gaston s'assied.*)

BAYARD, *au vieillard.*

La probité se peint sur ton front vénérable,
Et ce dehors heureux...

LE VIEILLARD, *l'interrompant.*

Cache un cœur bien coupable!...
(*A Gaston, en se jettant à ses pieds.*)
Ah! j'ai besoin de grace en venant vous sauver!

GASTON.

De grace?

LE VIEILLARD.

Mes sanglots m'empêchent d'achever.

GASTON.

Tu serois criminel?... Eh ! sur quelle assurance
Pourrai-je à tes discours donner ma confiance?
Quel es-tu?

LE VIEILLARD.

Pardonnez ma honte et mes regrets;
Je ne suis qu'un Bressan .. Je fus jadis François.
Citoyen de Paris, mais d'obscure naissance,
J'allai chercher la gloire au sortir de l'enfance.
Mon bras s'est signalé, lorsqu'aux murs de Beauvais
Une femme a vaincu le Flamand et l'Anglois.
Mais un service ingrat sous un Roi trop austere,
Tourna vers l'étranger ma jeunesse légere.
De climats en climats j'errai pendant dix ans,
Et depuis trente hivers fixé chez les Bressans,
Ainsi que tout François privé de sa Patrie,
Je l'appelle, en pleurant, chaque jour de ma vie!

BAYARD.

Eh ! que n'y rentrois-tu, ramené par l'honneur?

LE VIEILLARD, *un peu rapidement.*

J'ai combattu contre elle et je lui fais horreur!
Fier de mon origine, il faut que je la cache.
La peur du châtiment et l'hymen qui m'attache
Ont retenu mes pas revolant vers les lys...
J'ai, du moins, à mon Roi pu rendre mes deux fils...
Combattant sous vos loix, et dignes de vous plaire,
Ils consolent souvent la honte de leur pere.
Quand on entend vos noms, quand on voit vos succès,
Seigneurs, qu'on est honteux de n'être plus François!...

(*Avec plus de chaleur.*)
Mais je viens vous sauver... Eh ! quel guerrier fidele,
Honoré dans la France, aura plus fait pour elle ?
Ah ! ce service heureux, ce retour de ma foi
Va bientôt retentir jusqu'au cœur de mon Roi !

GASTON.

Qu'as-tu donc découvert ?

LE VIEILLARD.

La trame la plus noire,
Qui vous cache la foudre, au sein de la victoire.
Dans tout le sang François brûlant de se plonger,
De meurtres, cette nuit, Bresse va regorger.
Oui, près du mont sacré, des routes souterraines
Vont ramener Pescaire et les lances Romaines ;
Tandis que, vers le fleuve, un gros de Citoyens
Ouvre un canal antique aux fiers Vénitiens.
Dans leurs Temples, déja, sans bruit et sans alarmes,
Les Bressans désarmés ont repris d'autres armes.
On parle d'un rempart qui doit être abîmé
Par ce volcan nouveau sous la terre enfermé.
L'Espagnol s'en promet l'effet le plus terrible !
J'ignore où doit frapper ce tonnerre invisible,
Mais je sais que bientôt un lâche meurtrier
(*A Nemours.*)
Vous y doit, avec art, exposer le premier ;
Et, vous ouvrant soudain cette tombe enflammée,
Enlever aux François l'ame de leur armée.
(C'est ainsi qu'en ces lieux on vous nomme, Seigneur.)
J'ai frissonné d'effroi, de rage et de douleur ;

J'ai voulu vous soustraire à ces piéges du crime.
Vous voyez à mes pleurs, au zele qui m'anime,
Qu'un transfuge, accablé par les ans et les maux,
Toujours guerrier dans l'ame, adore les Héros !

GASTON.

D'où sais-tu ces secrets ? par quelle intelligence ?

LE VIEILLARD.

Une seule ressource étoit en ma puissance.
J'ai vendu l'humble toît par ma femme habité,
Réduit de sa vieillesse et de ma pauvreté,
Seul fruit d'un long travail et des dons d'Euphémie,
Pour gagner un Soldat de la garde ennemie.

GASTON, *attendri, à part.*

Ah ! Dieu !

BAYARD, *à part.*

Que de grandeur !

GASTON, *à part.*

Et nous, mortels heureux,
Nous croyons quelquefois être seuls généreux !...
(*Au Vieillard.*)
Acheve... Saurois-tu quel autre qu'Avogare
Dirige sourdement les horreurs qu'on prépare ?

LE VIEILLARD.

Non, Prince ; l'Espagnol qui m'a tout révélé,
N'a pu percer plus loin ce secret si voilé :
Il craint, en le sondant, de s'en voir la victime.
Mais moi, Seigneur, mais moi, pour vous montrer l'abîme,
Du peu que je savois j'ai dû vous avertir.

Je cours mieux observer ce qu'il faut prévenir.
Mon sang se rajeunit encor pour ma Patrie.
Je vois tous mes dangers, et compte peu ma vie.
Quand un Soldat François au péril va s'offrir,
Daigne-t-il s'informer s'il peut en revenir ?

BAYARD, *avec transport.*

François, reprends ton nom.

GASTON, *au Vieillard, en l'embrassant.*

Oui, tu l'es... Le tems presse...
(*A Bayard.*)
Daignez, si je m'emporte, arrêter ma jeunesse;
(*Appelant.*)
Je vais donner mon ordre... Entrez tous.
(*Plusieurs Officiers et Soldats entrent.*)

SCENE V.

TROUPE D'OFFICIERS ET DE SOLDATS FRANÇOIS, GASTON, BAYARD, LE VIEILLARD.

GASTON, *à deux Officiers François, en leur montrant le Vieillard.*

Vous, Évreux...
Vous, d'Alegre, suivez ce vieillard courageux.
Il va vous indiquer deux secretes issues,
Dont il faut à l'instant saisir les avenues.

Cent guerriers, bien choisis, pourront y retenir
Les nombreux bataillons qui voudroient en sortir...
(*A deux autres Officiers.*)
Vers l'autre extrémité, Crussol et Vendenesse,
Guidez nos escadrons qui campent hors de Bresse;
Et que les ennemis par vous ne soient chargés
Que lorsque sous la voûte ils seront engagés.
Eux-même auront rendu leur perte plus rapide...
(*A deux autres Chevaliers.*)
Et vous, pour contenir le Citoyen perfide,
Que, par mille flambeaux disposés prudemment,
On menace leurs toîts d'un vaste embrasement.
Le Palais d'Avogare est encore l'asyle
D'où mes ordres auront le cours le plus facile.
J'y vole, pour donner des secours prompts et sûrs
Si de quelque rempart la mine ouvroit les murs...
(*A Bayard.*)
Approuvez-vous ce plan ?

BAYARD, *montrant les Chevaliers.*

Tous leurs cœurs l'applaudissent !...
Moi seul j'en dois gémir; d'autres bras l'accomplissent !

LE VIEILLARD, *vivement, à Gaston.*

J'instruirai seulement vos guerriers valeureux,
Prince; et je vais veiller sur ce gouffre de feux...
(*Comme une idée nouvelle qui lui vient sur le champ.*)
J'espere en découvrir le foyer redoutable !...
Si le Ciel y plaçoit ma perte inévitable,

Puissé-je, pour mourir avec moins de remord,
Ayant perdu mes jours, ne point perdre ma mort !
(*Il fait quelques pas pour s'en aller.*)

GASTON, *pendant qu'il s'en va.*

Va, compte sur le prix de ce service insigne.
La faveur de Nemours...

LE VIEILLARD, *se retournant, et l'interrompant.*

Prince, j'en suis indigne.
Réservez pour mes fils un si généreux soin ;
Demain de vos bontés je n'aurai plus besoin.
(*Il sort avec quelques Chevaliers et quelques Soldats.*)

SCENE VI.

GASTON, BAYARD, SOLDATS FRANÇOIS.

GASTON, *à Bayard.*

ADIEU, Bayard !

BAYARD, *aux Soldats.*

Soldats ! qu'on me porte à sa suite.

GASTON.

Non ; restez. C'est la loi que je leur ai prescrite.
Qu'Euphémie avec vous soit gardée en ce Fort.
Ah ! de deux cœurs si chers quand j'assure le sort,
Je ne hasarde plus la moitié de moi-même :
Périt-on tout entier en sauvant ce qu'on aime ?
(*Il sort, laissant avec Bayard un Chevalier et quelques Soldats.*)

SCENE VII.

BAYARD, UN CHEVALIER, SOLDATS FRANÇOIS.

BAYARD, *à part.*

IL est donc un triomphe, il est donc un danger
Que même, en le voyant, je ne puis partager?...
(*Au Chevalier.*)
Écoute, ô mon éleve, espoir de la Patrie,
D'Estaing, cœur tout de flamme, à qui le sang me lie,
Toi, né pour être un jour, par tes hardis exploits,
Ainsi que ton ayeul, le bouclier des Rois,
Ne quitte point Gaston; sois par-tout son égide.
Je réponds des François tant qu'il sera leur guide.
(*Le Chevalier sort.*)

SCENE VIII.

BAYARD, SOLDATS FRANÇOIS.

BAYARD, *à part.*

O DIEU! par quelles mains préviens-tu tant d'horreurs?...
(*Aux Soldats.*)
Vous l'avez vu sortir ce vieillard tout en pleurs?

Soldats! c'est un transfuge, accablé de son crime.
Mettez tous à profit son retour magnanime,
Et les remords cruels dont il est dévoré.
Tel est le châtiment du cœur dénaturé,
Qui, ne connoissant plus famille, ni Patrie,
Ose leur dérober le tribut de sa vie.
Infidele aux humains, dont les tendres secours
Dans sa débile enfance ont protégé ses jours,
Il trouve, en tous climats, l'horreur qu'inspire un traître;
Il voit l'homme chérir l'homme qu'il a vu naître.
Dans un long abandon traînant son triste sort,
L'affreuse solitude environne sa mort.

SCENE IX.

ALTÉMORE, SOLDATS ITALIENS, BAYARD.

ALTÉMORE, *aux Soldats François qui gardent Bayard.*

NEMOURS vous mande, amis; Bayard est sous ma garde.
La défense du Fort désormais me regarde.
(*Il leur fait signe de sortir, et ils s'en vont.*)

SCENE X.

BAYARD, ALTÉMORE, SOLDATS ITALIENS.

BAYARD, *à Altémore.*

Quoi ! vous quittez Nemours?

ALTÉMORE.

C'est lui qui l'a voulu...

(*Bas, à sa suite.*)

Attendons le signal, ou tout seroit perdu..

(*A Bayard.*)

Nemours tremble pour vous; l'orage se déclare.
Lorsque dans son Palais j'ai conduit Avogare,
A ma garde enlevé par ce Peuple séduit,
Il a saisi, pour fuir, la faveur de la nuit;
Et, peut-être, en ces lieux, du fond de sa retraite,
Il tend, par ses amis, quelque embûche secrete.

BAYARD.

Ses amis, comme lui, se pourront découvrir:
Le crime, à force d'art, parvient à se trahir.

ALTÉMORE, *avec dissimulation.*

J'en doute... Mais, du moins, par cette expérience,
Tous vos Chefs connoîtront enfin la défiance.
L'impétueux François ignore les détours;
Son ame est dans ses yeux et passe en ses discours.
Soit fierté, soit foiblesse, il ne peut se contraindre;
L'éclat de ses transports avertit de les craindre.

Ici, l'homme plus calme en concentre l'ardeur,
Dans des replis profonds enveloppe son cœur ;
De ses traits à son ame il fait un masque utile,
Et la haine en cet art est toujours plus habile.
Elle offre, en souriant, le front de l'amitié ;
Et d'un glaive couvert vous perce, sans pitié...
(*A part.*)
Le signal tarde bien !

BAYARD.

Si je meurs par un crime
L'assassin tremblera, mais non pas la victime !
Au moment de frapper, peut-être, l'inhumain
Sentira que son cœur veut retenir sa main.

ALTÉMORE, *à part.*

(*Entendant venir quelqu'un.*)
Il dit vrai !... Mais n'importe... Ah ! que vient-on m'apprendre ?
(*Il se retire un peu en arriere.*)

SCENE XI.

EUPHÉMIE, BAYARD, ALTÉMORE, SOLDATS ITALIENS.

EUPHÉMIE, *à Bayard.*

NEMOURS n'est point ici?

BAYARD.

Nemours vient de se rendre
Dans votre Palais même.

EUPHÉMIE.

Ah Ciel! il est perdu!...
C'est là, Seigneur, c'est là que le piége est tendu,
(*Voulant sortir.*)
Que la foudre... Ah! courons...

ALTÉMORE, *l'arrêtant.*

Demeurez.

EUPHÉMIE.

Monstre horrible!
(*A part, en entendant le bruit affreux que produit l'explosion du Palais d'Avogare.*)
C'est toi dont la fureur .. Dieu! quel fracas terrible!
(*Elle s'appuie sur une colonne.*)
La terre s'est émue, et ces murs ont tremblé!

BAYARD, *à part.*

Tout mon corps tressaillit sur mon lit ébranlé!

ALTÉMORE,

ALTÉMORE, *avec éclat.*

Enfin du joug François j'ai sauvé l'Italie !...
(*A Bayard.*)
Vois l'ami d'Avogare et l'amant d'Euphémie !

EUPHÉMIE, *à part.*

Grand Dieu !

BAYARD, *à Altémore.*

Quoi ! perfide !...

ALTÉMORE, *l'interrompant.*

Oui, par ce foudre infernal,
J'ai de mes deux rivaux détruit le plus fatal !...

EUPHÉMIE, *tombant évanouie.*

Je me meurs !

ALTÉMORE, *à Bayard.*

Et ton sang va combler ma vengeance !
(*Il va pour lui porter un coup de lance.*)

BAYARD, *prenant sa lance près de son lit, et la tenant en arrêt sur Altémore.*

Viens, traître ! je t'attends.

ALTÉMORE, *étonné.*

Quelle est ton espérance ?
Crois-tu combattre seul et mes Soldats et moi ?
(*Les Soldats s'avancent sur Bayard.*)

BAYARD, *voyant paroître Gaston.*

Tremblez, voilà Nemours !

(*Altémore et ses Soldats tournent la tête, et apperçoivent Gaston. Altémore, comme anéanti, reste immobile, et laisse tomber sa lance.*)

SCENE XII.

GASTON, CHEVALIERS ET SOLDATS FRANÇOIS, URBIN, BAYARD, EUPHÉMIE, ALTÉMORE, SOLDATS ITALIENS.

GASTON, *à Altémore, en écartant les Soldats Italiens à coups d'épée.*

C'est la foudre pour toi !....
(*A Bayard, qu'il embrasse.*)
O mon ami !

BAYARD.

Cher Prince !... eh ! qui l'auroit pu croire ?

GASTON, *montrant Altémore et Urbin.*

Voilà de l'Italie, et l'opprobre et la gloire !...
Urbin vient te défendre.

BAYARD, *tendant la main au Duc d'Urbin.*

Il ne m'étonne pas !

GASTON, *aux Soldats François, en montrant Altémore.*

Qu'on livre cet infâme au plus affreux trépas !...

(*Les Soldats François entraînent Altémore et les Soldats Italiens.*)

SCENE XIII.

GASTON, BAYARD, EUPHÉMIE, URBIN, CHEVALIERS ET SOLDATS FRANÇOIS.

GASTON, *à Euphémie, qu'il voit évanouie, en courant à elle.*

MAIS, ô nouveau malheur ! ô ma chere Euphémie !

BAYARD.

L'effroi de votre mort peut lui coûter la vie !

GASTON, *à Euphémie, en lui prenant la main.*

Euphémie !

EUPHÉMIE, *revenant à elle, à part, en levant les yeux au Ciel.*

(*A Gaston, qu'elle apperçoit, en rebaissant les yeux.*)

Il n'est plus !... Ah ! Prince, vous vivez !

GASTON, *la relevant, et désignant le vieux transfuge François.*

Oui, ce digne vieillard... Il nous a tous sauvés !

EUPHÉMIE, *avec transport.*

Qu'il m'est cher !

GASTON.

J'arrivois dans ce Palais terrible,
Où mon ordre assembloit notre élite invincible,
Quand je le vois entrer, frémissant, éperdu,
Suivi de l'Espagnol à ses bienfaits vendu,

Et qui, se promettant un plus riche salaire,
Avoit du nouveau foudre épié le mystere:
« Fuyez, s'écrioient-ils; fuyez : ne tardez pas.
» Vous n'avez qu'un moment ; le gouffre est sous
» vos pas.
» Courez sauver Bayard ; il en est tems encore.
» Ce Héros va tomber sous les coups d'Altémore. »
A leurs cris, vers ces lieux, nous avons volé tous.
Mais des portes du Fort à peine approchions-nous
Qu'avec un bruit affreux une nue enflammée,
Un noir torrent de feu, de soufre et de fumée
Roule, au loin, dans les airs, à nos regards surpris,
D'un vaste monument les immenses débris.
Heureux qu'en échappant à ce piége effroyable

(*En embrassant Bayard.*)

J'arrache encor mon pere au sort plus déplorable
De voir des assassins, vil rebut des bourreaux,
Souiller la derniere heure et le sang d'un Héros!

URBIN, *à Bayard.*

Pardonne! j'ai trop tard suivi mon digne maître!
Bayard, pour sauver Jule, avoit livré le traître...

(*A part.*)

Beaux jours du nom Romain, qu'êtes-vous devenus?
Des François maintenant sont nos Fabricius!

GASTON, *à sa suite.*

Allons, marchons, amis; revolons vers Pescaire.
Voudrois je qu'à ma chaîne il eût pu se soustraire?

Sous ces murs embrasés me croyant englouti,
De son repaire obscur peut-être il est sorti.

(*Il veut partir.*)

BAYARD, *le retenant.*

Arrêtez ..

SCENE XIV et derniere.

D'ALEGRE, GASTON, BAYARD, URBIN, EUPHÉMIE, CHEVALIERS ET SOLDATS FRANÇOIS.

D'ALEGRE, *vivement à Gaston.*

LA victoire est complette et soudaine!
Tous vos ordres suivis ont mis dans notre chaîne
Les guerriers de Venise et les Soldats Romains,
Enfermés, foudroyés dans les deux souterrains!

GASTON.

Mais Pescaire ?...

D'ALEGRE, *l'interrompant.*

Seigneur, son adroite prudence
Pour des lieux plus ouverts réservoit sa présence.
De la porte Faustine il assailloit les Tours,
Qu'au bruit de son tonnerre il croyoit sans secours.
Mais, au lieu de l'effroi, trouvant par-tout l'audace,
Et des Vénitiens apprenant la disgrace,
Il va cacher au loin sa honte et ses débris.

GASTON, *désignant le vieux transfuge François.*

Eh ! que fait ce vieillard ?... Qu'il vienne, avec ses fils...
Que mes bienfaits...

D'ALEGRE, *l'interrompant.*

Plaignez son infortune extrême !
Instruit qu'en son Palais Avogare, lui-même,
Pour allumer sa foudre, avoit su se cacher,
Loin de suivre vos pas, il l'a couru chercher.
Il vouloit, ou punir, ou désarmer sa rage.
Mais soit que du Bressan le perfide courage
De périr avec vous fît son plaisir affreux,
Soit qu'il ait mal connu, mal mesuré ses feux,
De tous deux, à la fois, loin du Palais en poudre,
J'ai vu les corps sanglans rejettés par la foudre.

EUPHÉMIE, *à part.*

O mon pere !

BAYARD, *à part.*

O Soldat, qu'honore un beau trépas !
J'ai bien vu que ton cœur ne se pardonnoit pas !
Tes fils seront les miens.

EUPHÉMIE, *à part.*

Le désespoir m'accable !
De la mort de mon pere, hélas ! je suis coupable !

GASTON, *vivement.*

Lui seul fut criminel, lui seul il s'est perdu !

EUPHÉMIE.

Ah ! respectez les pleurs qu'il coûte à ma vertu !...
La nature m'imprime un sacré caractere,
Sans permettre à mon cœur de juger pour quel pere !

GASTON.

Je respecte, à la fois, et ressens vos douleurs...
Mon bonheur ne peut naître au milieu de vos pleurs.
Je veux, pour le former, que Bayard me ramene
Plus digne encor de vous, et vainqueur de Ravenne ...
(*A Bayard.*)
Je vais t'attendre, ami, sous ce fameux rempart;
Gaston regretteroit de vaincre sans Bayard.

BAYARD, *lui prenant la main.*

Va!... Mais modere, au moins, ton ardent caractere!
Tu crois n'avoir rien fait tant qu'il te reste à faire.
Songe qu'en peu de jours tu sus vivre long-tems.
Ta carriere d'honneurs est remplie à vingt ans.
Toi seul peux soutenir le fardeau de ta gloire;
Mais crains de t'oublier au sein de la victoire!

FIN.

GABRIELLE DE VERGY,

TRAGÉDIE,

PAR DE BELLOY.

Improbe Amor, quid non mortalia pectora cogis?

VIRGILE.

A PARIS.

M. DCC. LXXXIX.

A MONSIEUR
DE COUCY.

MONSIEUR,

Je m'acquitte d'un devoir bien cher à mon cœur. La France gémit depuis longtems sur la cendre de vos aïeux, croyant leur postérité entiérement éteinte. Eh! comment n'aurions-nous pas regretté cette ancienne colonne de la Monarchie, cette fameuse Maison de Coucy, dont l'héroïsme héréditaire est attesté par des siecles de gloire? Qu'il m'est doux de consoler la Patrie, en lui montrant un trésor qu'elle possede et qu'elle croit avoir perdu! Combien je me trouve heureux de m'être obstiné

à faire des recherches dans les monumens qui nous restent de Raoul de Coucy ! Je voulois seulement y recueillir quelques fideles témoignages des exploits et des vertus de ce Héros intéressant ; et mes recherches m'ont conduit, par degrés, jusqu'aux ruines d'où sortent ses respectables rejettons. Je me hâte de faire part à la nation de cette précieuse découverte. La plus grande de toutes les félicités pour un homme qui écrit est, sans doute, de pouvoir annoncer la vertu oubliée.

La vertu oubliée ! quand elle porte votre nom ? J'avoue, Monsieur, que j'ai peine à le comprendre. Si celle de vos ancêtres se fût affoiblie dans leurs descendans, elle auroit mérité d'être méconnue. Les noms perdent leur droits dès que les ames dégénerent. Mais qui pourra concevoir que, depuis deux cents ans, votre sang illustre, toujours versé pour la Patrie, ait coulé avec honneur et sans éclat ? Lorsque je vous vois un oncle, qui finit ses jours dans le simple

rang de Brigadier des Armées du Roi, après soixante et deux ans du service le plus distingué ; un pere, qui expire dans ce grade inférieur, en comptant quarante-cinq années de combats, et ne pouvant compter les blessures dont il étoit couvert : lorsque vous-même, Monsieur, je vous vois donner à votre Prince trente ans de votre vie, et, réduit enfin à vous rendre aux besoins d'une famille nombreuse, vous consoler de ce repos nécessaire, en exposant l'enfance de l'aîné de vos fils à toutes les rigueurs des campagnes de la derniere guerre ; j'ose dire hautement, et la France entiere va s'écrier avec moi : Voilà des Coucys dignes de leur nom, mais qui ne sont point à leur place. Quel exemple accablant de cette fatalité qui rend presque toujours le mérite dépendant de la fortune !

C'est aux Maisons Souveraines auxquelles vous avez la gloire d'être allié ; c'est aux Familles puissantes qui ont l'honneur d'appartenir à la vôtre de faire cesser un

oubli qui leur est injurieux, et de vous rendre un éclat qui doit rejaillir sur elles. Si ma Tragédie étoit l'époque de cette heureuse révolution, ce seroit un grand événement, produit, ainsi que tant d'autres, par une très-petite cause. Peut-être aurai-je lieu de me repentir, comme Poëte, d'avoir osé peindre Raoul de Coucy; mais il est impossible que je ne m'applaudisse pas, comme Citoyen, d'avoir rendu, le premier, un hommage public aux héritiers de son nom et de son courage.

Je suis avec un profond respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

DE BELLOY.

PRÉFACE.

L'ÉVÉNEMENT qui fait le sujet de cette Tragédie est-il vrai, est-il fabuleux ? C'est, sans doute, la premiere question que feront la plupart de mes Lecteurs. Mais ce problême exige une discussion trop étendue pour les bornes d'une Préface ; je me propose de le résoudre dans un Mémoire particulier, où je me flatte que le Public trouvera des détails curieux et intéressans. Qu'il me suffise de dire ici qu'en traçant le plan de ma Tragédie, j'ai cru devoir suivre l'opinion commune, fondée sur le récit du plus grand nombre des Historiens : *Famam sequere.*

Mon sujet étoit généralement connu par une tradition ancienne, et plus encore par cette Romance, délicate et pathétique, de M. L. D. D. L. V., (1) restée dans la bouche de tout le monde ; fruit précieux des loisirs d'une main respectable

(1) Le feu Duc de La Valliere.

qui s'honore en les cultivant. Il n'y a personne qui n'ait retenu, entre beaucoup de vers heureux de ce Poëme, ces deux vers frappans dont j'ai tiré quelques situations de ma Tragédie :

Il voit le cœur, il en jouit :
Il lit la lettre, il en frémit.

Le Roman de Mademoiselle de Lussan, intitulé *Les Anecdotes de la Cour de Philippe-Auguste*, a été très-célebre, et est encore lu avec plaisir. Le style n'y séduit point par cette énergie, cette élégance, cette fraîcheur qu'on trouve dans les Romans d'aujourd'hui ; mais le fonds de l'Ouvrage offre par-tout le charme puissant d'un intérêt rapide, et sur-tout une vérité, une force dans les caracteres, telles que vous croyez toujours avoir les personnages devant les yeux. Vous vous figurez, à vous-même, les traits, la taille, la voix d'Adélaïde de Coucy et de son pere, du Comte de Rhétel, et de la Dame de Rosoi : vous les voyez, vous les entendez. C'est un mérite rare ; et peut-être est-ce le premier dans tout Auteur qui raconte : c'est le grand talent d'Homere, et celui par lequel il l'emporte souvent sur Virgile.

La

La célébrité de ce Roman m'a déterminé à le prendre pour guide dans la disposition générale de ma Fable. Je ne pouvois que perdre en donnant à ma Tragédie une vérité historique plus exacte : j'ai conservé le nom et la qualité des Héros, le lieu de la scene et les principaux événemens.

Quant aux noms, celui de Gabrielle étoit trop connu, trop agréable à l'oreille, pour que j'entreprisse de le changer. J'ai rétabli celui de Fayel, tel qu'il doit être : la Seigneurie de Fayel existe encore à la porte de Saint-Quentin; et j'ignore pourquoi Mademoiselle de Lussan a substitué à ce nom véritable celui de Fagel, qui, ayant moins de voyelles, est moins doux et moins sonore.

A l'égard du lieu de la scene, on verra que je ne pouvois gueres me dispenser de choisir aussi la Bourgogne; car pour lier et pour rendre vraisemblables les événemens de la Piece, il falloit les faire passer dans un lieu voisin de la route que Philippe-Auguste devoit prendre pour revenir de Provence à Paris. J'ai donc placé mes personnages dans le Château d'Autrey, qui appar-

tenoit à la Maison de Vergy, et dont une des branches de cette Maison tiroit son nom distinctif.

Par rapport aux événemens, tous ceux qui m'ont paru incompatibles avec les regles ou les bienséances théatrales ont éré retranchés; mais lorsque j'ai ajouté des faits nouveaux, je les ai puisés dans l'Histoire du tems. Racine avoit ce scrupule quand il changeoit quelque chose à la Fable. On peut voir dans la Préface de son *Iphigénie* comme il cite les autorités d'après lesquelles il a hasardé le personnage d'Ériphile. Nous devons, sans doute, avoir encore plus de délicatesse quand il s'agit d'un fait tiré de notre Histoire moderne.

Ainsi j'ai représenté Gabrielle comme sœur de la Duchesse de Bourgogne, parce que dans le même tems, à-peu-près, il y eut une Alix de Vergy, femme du Duc Eudes III. La puissance de la Maison de Vergy étoit si grande en ce siecle, que Hugues, pere d'Alix, fit la guerre au Duc de Bourgogne, d'abord avec les secours de Philippe-Auguste, et ensuite avec ses seules troupes. Le Duc fut même obligé, selon

Du Chesne, de se liguer contre ce Vassal redoutable, avec d'autres Seigneurs de la Maison de Vergy. Ces circonstances pouvant donner plus de considération à mes Acteurs, j'ai dû en profiter.

De même, l'amitié dont Philippe-Auguste honoroit Raoul de Coucy, et dont ce Seigneur étoit si digne ; le goût des Arts qui commençoit à régner dans ce siecle, et que les célebres chansons du Châtelain de Coucy nous attestent encore, étoient autant d'avantages qu'un Poëte ne pouvoit négliger, sans s'exposer à se voir accusé de mal-adresse.

Pour faire paroître Raoul, il a été nécessaire de supposer qu'il avoit survécu au bruit de sa mort et à sa lettre fatale. Ainsi cette lettre devient le premier fil de l'intrigue, et le fondement des soupçons et des fureurs de Fayel. Mais la maniere dont j'ai feint que Raoul avoit été sauvé d'une mort prochaine, rassemble encore plusieurs traits empruntés de l'Histoire. Saladin attaqua réellement, pendant la nuit, le camp des Chrétiens, sur la fin du siége d'Acre (autrement appelée Ptolémaïs). Plusieurs fois,

dans d'autres occasions, les Sarrasins se revêtirent des armes et des habits des François prisonniers, pour pénétrer plus sûrement dans nos tentes, et même dans les Villes que nous avions conquises. Joinville raconte que les Bédouins, excités par le prix d'un besan d'or que le Sultan mettoit à la tête d'un Chevalier, entroient furtivement dans le camp françois, et manquoient rarement de mériter la récompense promise. Dans toutes les batailles, ils avoient soin de couper les têtes des morts un peu distingués. Elles étoient ensuite plantées, avec faste, au bout des piques, sur les retranchemens, ou sur les remparts des Infideles. L'Abbé Velly peint, d'après le même Joinville, la desolation de nos Chevaliers, qui étoient toujours jaloux de donner une sépulture honorable à leurs parens et à leurs amis, et *qui ne pouvoient plus en reconnoître les tristes restes dans un amas de cadavres mutilés.*

Il est également vrai que le Roi d'Angleterre fit égorger tous les prisonniers Musulmans, et que les François témoignerent plus d'humanité. On sait que Saladin avoit dû en inspirer par ses exemples.

On sait aussi que, dans ces tems où l'ignorance étoit profonde en Europe, nos Princes prirent quelquefois leurs Médecins en Asie, et chez les Infideles mêmes. Par conséquent, il n'y a rien que de très-vaisemblable à supposer qu'un Chevalier fût guéri chez les Arabes d'une blessure que les François avoient jugée mortelle. Je crois que les Lecteurs éclairés me tiendront compte de cette loi que je m'étois prescrite de fondre toujours des faits véritables dans les fictions nécessaires à la Tragédie.

Observations Dramatiques.

Les Dissertations qu'on lit à la tête de *Brutus* et de *Sémiramis*, serviront d'excuse et d'exemple à celle que l'on va lire. Mon sujet étoit certainement plus difficile et plus dangereux à mettre au Théatre que les deux sujets sur lesquels M. de Voltaire a cru devoir prévenir ses Lecteurs, par des Observations un peu étendues.

Genre de Corneille et de Racine.

Le titre seul de *Gabrielle de Vergy* annonce une Tragédie du genre le plus terrible : on se

croit même menacé d'être conduit jusqu'à l'horreur. Heureusement, depuis quelques années, le Public s'est accoutumé à des situations fortes, que Racine et Corneille n'avoient pas déployées sur la Scene Françoise. Si vous exceptez le cinquieme acte de *Rodogune*, et la Tragédie entiere d'*Athalie*, vous ne trouverez gueres dans les chef-d'œuvres des deux peres de notre Théatre ces violens coups de terreur, ni ces spectacles pompeux et pathétiques qui sembloient constituer la Tragédie des Grecs. Le vrai génie est créateur. Corneille et Racine se sont fait chacun un genre nouveau, en s'attachant à deux branches de l'art, peu cultivées par Sophocle et Euripide. Corneille, qu'emportoit l'impulsion rapide de son ame véhémente et sublime, nous a tracé les grands tableaux de l'héroïsme et des triomphes de la vertu, dessinant avec une fierté vigoureuse ces premiers traits de caractere, toujours permanens, et qui distinguent les hommes plutôt que l'expression changeante de nos passions, par lesquelles nous nous ressemblons tous. Racine, qui suivoit le penchant de son ame douce et tendre, nous a développé les foi-

blesses du cœur, nous a peint les égaremens, les orages des passions humaines. Il sembloit que la richesse de son coloris enchanteur avoit besoin de se répandre dans les détails infinis des nuances vives et délicates de l'amour, le plus varié de tous les sentimens de la nature.

Genre de Crébillon.

Crébillon est le premier qui ait transporté sur la Scene Françoise cette terreur sombre et majestueuse, l'ame de l'ancienne Tragédie. *Electre*, *Atrée* et le sublime *Rhadamysthe* nous ont frappés de ce saisissement profond qui pénetre le cœur, de toute part, et qui arrête le sang dans nos veines. Sans parler de la coupe d'Atrée, le seul second acte de cette Tragédie excita un frissonnement continuel, inconnu jusqu'alors à nos Spectateurs.

Genre de M. de Voltaire.

M. de Voltaire, réunissant les trois genres de ses prédécesseurs, tour-à-tour, et souvent à la fois, héroïque, tendre et terrible, a encore enrichi notre scene des coups de théatre frappans et des spectacles magnifiques des Athéniens. Par-

là il est parvenu à donner à l'ame des secousses plus violentes et plus multipliées. C'est lui, sans contredit, qui a le mieux habillé notre Melpomene dans le vrai goût de l'antique. *Œdipe*, *Mérope* et *Sémiramis* en sont des garans immortels.

Il est vrai que ces deux derniers Poëtes ont été traités de Novateurs, quand ils ont commencé à ramener l'ancien genre ; mais aujourd'hui le Public, accoutumé à toutes les variétés de l'art, reçoit avec un égal empressement toute Tragédie qui a droit à son suffrage, de quelque genre qu'elle soit. Si plusieurs personnes préferent les Drames dans le goût de Corneille et de Racine, d'autres ont une prédilection marquée pour le goût des Grecs, de Crébillon et de M. de Voltaire. Chaque Spectateur, selon la différence de son caractere, ressent plus ou moins de plaisir en voyant une bonne Piece nouvelle. Il n'y a de malheureux que ces esprits exclusifs, idolâtres d'un genre unique, et qui n'en veulent point souffrir d'autres. Ayons pitié d'eux : il faut toujours plaindre ceux qui se retranchent des plaisirs.

Genre Anglois.

Convenons, cependant, par rapport au genre terrible, qu'aujourd'hui l'on passe quelquefois le but, en faisant trop d'efforts pour y atteindre. On s'est écarté de l'imitation du Théatre d'Athenes, en poussant trop loin l'imitation du Théatre de Londres. Un des grands défauts de la plupart des Tragédies Angloises, celui qui caractérise le plus le génie de cette nation, opposé à celui des Athéniens, c'est la terreur portée à l'excès, la terreur dégénérant presque toujours en horreur, et conduisant trop rarement aux larmes. Lisez *Hamlet*, *Macbeth*, *Richard III*; vous frémissez sans cesse, vous ne pleurez presque jamais. Lisez au contraire l'*Œdipe* de Sophocle, *Les Bacchantes*, *Hercule furieux*; vous voyez des spectacles peut-être plus atroces, mais qui finissent toujours par être attendrissans. Or, ce n'est qu'à cette condition qu'il est permis de présenter sur la scene un événement horrible.

Le genre des Grecs est quelquefois plus horrible, mais il est toujours attendrissant.

Œdipe incestueux et parricide vient sur le Théatre avec les yeux arrachés et dégoutans de sang. Agavé offre à Cadmus, son pere, une tête encore fumante, qu'elle croit être celle d'un monstre qu'elle a vaincu : bientôt elle reconnoît la tête de son propre fils. Hercule s'éveille au milieu de ses enfans égorgés, nageans dans le sang et parmi les débris ; et, tout-à-coup, il apprend que c'est lui-même qui, dans son délire, a massacré sa famille entiere. Certainement il n'y a rien de si affreux sur le Théatre Anglois. Mais lisez le désespoir d'Agavé et de Cadmus, celui d'Hercule, surtout les douloureuses plaintes d'Œdipe, lorsqu'il embrasse ces êtres infortunés, qui sont, à la fois, ses fils et ses freres ; l'horreur se change en attendrissement, et le cœur se soulage par un torrent de larmes.

Si quelque Poëte Grec a laissé ses Spectateurs dans la situation d'une *horreur seche*, il a été condamné par ses contemporains. Dans

l'*Electre* de Sophocle, Oreste immole volontairement Clytemnestre, qu'il sait être sa mere. Loin de sentir aucuns remords de son parricide, il garde assez de sang-froid pour présenter le cadavre à Égysthe, en lui disant que c'est le corps d'Oreste. Le tyran leve le voile qui couvre ce corps ensanglanté, et reconnoît sa femme. Cette abomination révolta ; et elle inspira à Euripide la hardiesse de traiter le même sujet, en l'adoucissant. Il conserva l'atrocité du parricide commis avec une pleine connoissance et une mûre réflexion ; mais il donna à Oreste et à sa sœur des remords touchans, qui arracherent des larmes de tous les yeux.

Malgré cela, Aristote loue beaucoup le Poëte Astydamas d'avoir changé un peu la Fable, afin de ne point porter l'horreur aussi loin que Sophocle et Euripide, et d'avoir fait tuer Ériphile par son fils Alcméon, dans le moment où ce Prince ignore qu'Ériphile est sa mere. Le désespoir d'Alcméon en devenoit bien plus attendrissant. C'est avec des ménagemens à-peu-près semblables que nos Poëtes François ont traité les sujets d'*Oreste*, de *Sémiramis* et de

Mahomet. Ils ont, par conséquent, mieux suivi le goût des Athéniens que Sophocle et Euripide mêmes.

Nécessité de joindre la pitié à l'horreur.

Il n'est pas difficile de trouver dans le cœur humain les raisons de cette regle dramatique, sur laquelle j'insiste en ce moment. Quand je vais voir une Tragédie c'est certainement un plaisir que je vais me procurer. Or, si vous ne me remplissez l'ame que d'idées noires, barbares et monstrueuses qui la révoltent, l'humilient et la mettent au supplice; si vous me renvoyez avec une oppression, un étouffement qui me rendent malade, appellerez-vous cela un plaisir? Frappez, percez mon cœur; osez le déchirer, l'écraser par les coups les plus terribles; mais consolez-moi par ce tendre sentiment de la pitié, l'une des plus douces voluptés que la nature ait sagement ménagées à l'homme. Je vous pardonnerai de m'avoir oppressé, si vous me délivrez du poids qui m'accable par des pleurs qui me soulagent. Je ne veux souffrir l'horreur, qui est un tourment, que lorsqu'elle me conduit à l'attendrissement,

tendrissement, qui est un plaisir. En un mot, les larmes sont le baume salutaire qui doit couler sur les blessures que l'Auteur tragique fait à l'ame du Spectateur.

Je ne prétends pas faire prononcer un arrêt de réprobation contre le grand nombre de Tragédies Angloises, et contre le petit nombre de nos Tragédies dans lesquelles cette regle dramatique n'a point été observée : je soutiens seulement qu'elles en sont moins agréables ; qu'on aimeroit mieux en sortir attendri qu'indigné ; qu'elles manquent d'une des parties essentielles de l'art, et qu'il faut des beautés de plus pour faire excuser ce vice.

Sujet de Gabrielle de Vergy.

Je n'aurois jamais entrepris de mettre sur la scene le sujet de Gabrielle de Vergy, si je n'eusse pas cru qu'il étoit possible de le traiter conformément aux principes que je viens d'établir. Mais j'entrevis d'abord que je pouvois adoucir l'atrocité de la catastrophe, et que le reste du sujet fournissoit des situations fortes et touchantes, capables de plaire à tous les Specta-

teurs, de tous les pays. En effet, on imaginera aisément que je n'ai jamais songé à exposer sur le Théatre la Dame de Fayel mangeant le cœur de Raoul. Pour écarter cette horreur dégoûtante je n'avois pas besoin du précepte d'Horace :

Neve humana palàm coquat exta nefarius Atreus ;

il suffisoit de consulter la délicatesse françoise. D'un autre côté, il auroit été presque aussi désagréable de faire paroître la Dame de Fayel après son horrible repas ; le Spectateur l'auroit crue toujours prête à rejetter ce mets abominable. Se borner à un récit étoit une foible ressource dans un sujet dont les premiers actes, pleins de passions forcenées, devoient avoir trop de chaleur pour permettre un cinquieme acte froid.

Il n'y avoit donc qu'un parti à prendre : c'étoit d'imiter l'Auteur d'*Atrée* et du *Triumvirat*, en tempérant l'excès d'horreur qu'il a hasardé dans la premiere de ces Pieces, par les adoucissemens qu'il a mis dans la seconde. La coupe d'Atrée souleve le cœur, lorsqu'elle échappe des mains de Thyeste ; parce que *les Spectateurs*

sont supposés voir ruisseler le sang que Thyeste portoit à sa bouche. Mais, dans le Triumvirat, *l'Actrice seule étant supposée voir* la tête de Cicéron, qui est sous un voile, ce moment n'excite aucune sensation funeste à la Piece. C'est même la scene qui a réussi avec le plus d'éclat sur le Théatre de Paris. Ainsi, faire apporter à Gabrielle le cœur sanglant de Raoul dans un vase où elle seule pourroit le voir me sembla l'unique façon de risquer sur notre Théatre cette action atroce, sans qu'elle devînt trop épouvantable; car certainement les Spectateurs François n'auroient jamais souffert qu'on exposât l'objet même à leurs regards, quelque bien qu'il pût être imité, et je ne conçois pas comment les Grecs ont pu soutenir la vue de cette tête de Penthée, que sa mere tient par les cheveux et porte fiérement en triomphe.

Ce n'est pas tout. J'avois remarqué en voyant jouer *Atrée* que les larmes venoient aux yeux de tout le monde lorsque Thyeste ayant presque sur les levres la coupe dans laquelle il ne sait pas encore qu'on lui offre le sang de son fils s'arrête involontairement, et dit, avec

cette tendre inquiétude que la nature lui inspire :

« .... Cependant .. je ne vois point mon fils ! »

Mais j'avois remarqué que le sang-froid barbare du féroce Atrée, que cette ironie noire et détestable :

« Craignez moins que jamais d'en être séparé, »

renfonçoient les larmes et transportoient d'indignation. Il ne m'appartient pas de condamner un maître aussi respectable que Crébillon ; mais si j'avois encore le bonheur de raisonner avec lui sur mon art, l'expérience générale, la sensation universelle ne m'autoriseroient-elles pas à lui dire : Vous nous reprochez de ne nous pas livrer à la douleur pathétique de Thyeste ; et c'est vous qui nous en empêchez, en nous remplissant d'un sentiment plus fort, d'une indignation qui va jusqu'à la fureur, et qui repousse la pitié à laquelle vous nous aviez disposés. Comment faire autrement ? Je n'en sais rien : c'est, je crois, un défaut de votre sujet ; mais enfin c'est un défaut.

Différences du sujet de Gabrielle de Vergy.

Cette observation, que j'avois faite dès ma premiere jeunesse, m'est revenue, à propos, quand j'ai songé à traiter le sujet de *Gabrielle de Vergy*. J'ai vu qu'il me seroit très-facile d'éloigner Fayel au moment où sa femme découvriroit le vase fatal. Ce jaloux furieux doit se proposer de jouir de sa vengeance : il doit être prêt à présenter, lui-même, le cœur sanglant ; mais à la vue de sa femme, l'amour doit le retenir. Je l'ai peint plus amoureux qu'il ne l'est dans l'Histoire ; et c'est une contradiction qui caractérise l'amour que d'ordonner le supplice de ce qu'on aime, et de n'en pouvoir être témoin. Ainsi Gabrielle restant seule sur la scene, avec ce vase redoutable, le Spectateur étant dans la confidence et sachant ce que le vase contient, il me semble qu'on frissonnera à chaque pas que fera l'innocente victime pour s'approcher de la table. On sera tenté de l'avertir de ne pas toucher à ce dépôt terrible ; mais ce sera de l'effroi, sans horreur, sans indignation. Le seul instant où elle découvrira le vase paroîtra horrible ;

mais ce premier coup passé, me suis-je dit, à moi-même, on pourra se livrer à tous les sentimens, moins affreux et plus touchans, qui doivent déchirer l'ame d'une amante désolée, et Fayel ne nous indignant point par sa présence, on jouira d'une situation profondément douloureuse, de cette solitude du désespoir, dont l'accablement est si pathétique.

J'ai fait plus : j'ai eu soin que ce vase, dont le Spectateur ne peut voir que le dehors, ne restât point trop long-tems sous les yeux même de Gabrielle ; et quand elle adresse quelques paroles entrecoupées, quelques regrets tendres à ce cœur déplorable, l'éloignement de l'objet rend ses plaintes plus douces et plus pénétrantes. Enfin, je lui ai donné un délire, que je crois bien naturel après un coup si violent et si capable de bouleverser tous ses sens. J'ai espéré que cet égarement pourroit produire une situation déchirante, lorsque Fayel arriveroit en proie aux plus cruels remords, et convaincu de l'innocence de sa femme ; car elle s'imagine voir entrer son pere, dont on lui annonce le retour : elle dit à son mari tout ce qu'elle diroit à son pere, sur

ses malheurs et sur son innocence. Chaque mot doit donc percer le cœur du malheureux Fayel, et cette erreur peut mettre le comble au pathétique. Voilà toutes les ressources que j'ai cru devoir mettre en usage pour adoucir cette affreuse catastrophe ; persuadé que je perdrois infailliblement du côté de l'horreur tout ce que je gagnerois du côté de l'attendrissement.

Pour juger plus sûrement de l'effet, j'ai un peu multiplié les lectures de cette Piece, depuis cinq ans qu'elle est faite ; et, à force d'observer les impressions différentes que produisoit le cinquieme acte, je suis parvenu à le conduire au point où on va le voir. En général, j'ai remarqué que les larmes commençoient à couler dès que Gabrielle parle à ce cœur, qu'elle ne voit plus. Si quelques personnes, plus vivement frappées de l'horreur du moment où elle découvre le vase, étoient plus difficiles à attendrir, elles ne pouvoient retenir leurs pleurs à la derniere scene, lorsque la victime expirante se jette volontairement dans les bras de son bourreau désespéré, en croyant se jettet dans ceux de son pere. Si mes Lecteurs éprou-

voient la même sensation, ce dont je doute fort, j'aurois approché du but où j'aspirois, en me proposant de réunir le pathétique du Théatre de Paris à la terreur du Théatre de Londres.

Je crois, cependant, que l'effet de tous ces ménagemens sera plus sensible sur la scene que dans le cabinet. Je pense que, contre l'ordinaire des Tragédies fortement terribles, celle-ci paroîtra plus atroce à la lecture qu'à la représentation. Pourquoi? Parce que les Lecteurs croiront voir le cœur, et que les Spectateurs seront bien sûrs de ne le pas voir. Les yeux fixés arrêtent l'imagination; mais quand elle ne se repose pas sur un objet présent aux regards, elle travaille et elle voit au-delà de ce qu'on veut lui montrer.

Réflexions sur les premiers actes.

Malgré toutes ces précautions, mon cinquieme acte restoit encore si terrible qu'il étoit prudent, pour le faire supporter, de monter les ames au ton le plus tragique dès les premiers actes. C'est à quoi je me suis attaché, en observant toujours de mêler la pitié à la terreur; en

tâchant qu'après une scene où l'on auroit frissonné il en vînt une autre où l'on pût s'attendrir. J'ai même voulu jetter au travers de tout ce sombre plusieurs situations agréables, qui sans cesser d'intéresser l'ame pussent la consoler, en l'élevant au-dessus d'elle-même, et en lui montrant toute la dignité de la vertu, à côté de l'infamie du crime ; à-peu-près, comme on nous fait voir, dans *Castor et Pollux*, le Ciel un moment avant l'enfer. Il y a deux scenes de ce genre dans le quatrieme acte ; elles sont assez neuves, et elles ont été assez communément préférées à tout le reste de l'Ouvrage. L'une est la scene d'héroïsme, dans laquelle les deux amans s'excitent, avec une sorte d'ivresse, à triompher de la passion la plus véhémente. L'autre est celle où Fayel près de se venger par un lâche assassinat entrevoit une vengeance plus noble, et la saisit avec transport. C'est une ame Françoise à qui il suffit de nommer l'honneur pour la faire revenir du plus violent accès de sa rage.

Simplicité du sujet.

On verra que j'ai eu grand soin de conserver

dans mon sujet toute la simplicité qu'exige une Tragédie consacrée à développer les tendresses et les fureurs de l'amour. Cette passion, si féconde en mouvemens si contrastés, se suffit à elle-même dans un Drame. On trouvera ici peu d'Acteurs et peu d'événemens. *Andromaque*, *Zaïre*, *Bérénice* et *Ariane* n'ont pas le grand nombre de personnages qui étoient nécessaires dans *Athalie*, *Iphigénie* et *Sémiramis*, ni les incidens multipliés que nous offrent *Mérope*, *Rodogune* et *Héraclius*. J'ai cru n'avoir besoin que de mes trois personnages amoureux, de Fayel, de sa femme et de Coucy. Mais Coucy ne pouvoit paroître, tout au plus, que dans deux actes; sans quoi son imprudence auroit indigné contre lui. Il falloit donc faire trois actes avec le mari et la femme et quelques confidens; cela n'étoit pas facile, mais cette singularité m'a piqué. On jugera si elle laisse du vuide dans la Piece, et si elle la refroidit. Parlons maintenant des caracteres de ces trois personnages.

Caractere de Fayel.

Ce qui devoit adoucir mon sujet dans son

entier, et en retrancher tout ce qu'il pouvoit avoir de révoltant, c'étoit la maniere de traiter le caractere de Fayel. Ce personnage étoit de la plus grande difficulté à présenter sur notre Théatre sous des couleurs fortes, et, cependant, agréables. S'il a le bonheur de plaire, tel que je l'offre à mes Lecteurs, c'est peut-être celui qui doit donner le plus de prix à mon Ouvrage. Il y a beaucoup d'amans et de maris jaloux sur la Scene Françoise. Il falloit donc d'abord marquer celui-ci par des traits distinctifs. J'ai appuyé, avec soin, sur les détails que la différence des sujets n'avoit pas permis à nos maîtres d'approfondir. Fayel n'ayant aucun intérêt de politique ou d'ambition, rien ne se mêle à sa passion dominante; c'est le pur caractere de la jalousie, et j'ai pu en marquer toutes les nuances.

J'ai tâché de peindre la dissimulation profonde à laquelle ce sentiment, qui n'ose se montrer, accoutume l'ame qu'il possede : j'ai fait voir par-tout cet esprit soupçonneux qui court sans cesse au-devant du crime, qui va toujours cherchant son propre malheur; à qui l'indice le plus douteux paroît une preuve évidente; qui com-

bine et arrange un long tissu de piéges, tendus autour de lui, et dont le premier fil n'existe pas; qui, croyant tout ce qu'il craint, trouve l'infamie dans l'honnêteté, l'artifice et la fourberie dans la franchise et la candeur. J'ai donné encore à Fayel cette fureur qui accompagne la prétendue certitude que le jaloux croit avoir de son déshonneur; et qui, rejettant la lumiere qu'on lui présente, semble desirer de n'être pas désabusée : enfin, cette phrénésie cruelle, qui est aussi ingénieuse dans sa vengeance que dans ses craintes, et qui fait que le jaloux se complaît à raffiner sur le supplice de ses victimes, comme il se plaisoit à se tourmenter, lui-même, par la recherche de ses infortunes.

Fayel devoit être intéressant, et il peut l'être.

Ma plus grande attention a été de rejetter loin de moi tout ce qui pouvoit attirer sur ce caractere la haine ou le mépris. Un mari bassement jaloux, enfermant et maltraitant sa femme; un Florentin de Bocace, armé de clefs, de verroux et de poignards est un caractere ridicule, réservé à la Comédie. D'ailleurs, nos grands Poëtes Dramatiques

Dramatiques n'ont jamais rendu odieux les personnages que l'amour seul rend criminels. Hermione, Roxane, Phedre, Rhadamisthe, Vendôme, sont très-intéressans et devoient l'être. On en trouve encore la raison dans le cœur humain. Les crimes de l'amour ont toujours pour excuse le délire où cette passion aveugle précipite les hommes : ceux qu'elle enivre et qu'elle tourmente, sur-tout quand ils ne sont pas aimés, sont si malheureux et si dignes de compassion qu'il est presque impossible qu'ils n'intéressent pas. Mais j'avois pour attendir sur le sort de Fayel des motifs plus puissans qu'on n'en a jamais eu en traitant un caractere de ce genre. 1°. Si mon cinquieme acte paroît trop atroce avec Fayel intéressant, qu'auroit-il été avec Fayel abhorré, depuis le commencement de la Piece? 2°. Obligé de faire trois actes avec le mari et la femme seuls, ces trois actes auroient-ils été supportables si l'on avoit eu sans cesse un monstre devant les yeux? 3°. Si Fayel persécute sa femme et mérite d'être détesté, Gabrielle est moins malheureuse puisqu'elle n'a pas de reproches à se faire en le haïssant : au lieu que

forcée à convenir qu'il seroit digne d'être aimé la fatale passion dont elle est dévorée lui coûte plus de remords et la rend plus à plaindre. Les ames délicates sentiront le prix de cette réflexion, et les connoisseurs savent que le cœur de mon héroïne devoit être le siége de l'intérêt de ma Tragédie. 4°. Enfin, le but moral de cet Ouvrage est de montrer les suites funestes des mariages mal assortis, des inclinations violentées par des parens despotiques. Eh ! comment mieux prouver le danger de cette tyrannie dénaturée qu'en faisant voir les malheurs et les crimes où elle plonge même quelquefois des ames nées vertueuses ?

Au reste, quand j'ai voulu que Fayel fût intéressant, j'ai observé qu'il pouvoit l'être. Il n'y a que le moment de sa vengeance barbare qui puisse le faire haïr : encore une différence importante le distingue-t-elle essentiellement des Atrées, des Médées et des autres scélérats de cette espece, car ils ont tous été les inventeurs de leurs cruautés monstrueuses ; au lieu que l'idée d'offrir à Gabrielle le cœur de Coucy, ne vient pas de Fayel, c'est Coucy, lui-même, qui

la lui a suggérée, par ce projet étrange d'envoyer son cœur après sa mort. D'ailleurs, j'ai donné aux soupçons de Fayel des motifs assez apparens pour qu'un homme moins jaloux eût pu s'y tromper ; et lorsque Coucy a été tué dans le duel, son rival doit, selon les mœurs du tems, regarder sa mort comme une preuve démonstrative des crimes qu'il soupçonne, puisque le duel étoit alors le jugement du Ciel. Cette fausse conviction l'égare, et autorise, en quelque sorte, sa vengeance. Or, nous plaignons toujours un homme qui devient criminel par erreur, et à qui nous disons, en nous mêmes : malheureux ! tu ne commettrois pas cette barbarie, si tu savois ce que je sais ! Quel désespoir affreux tu te prépares !

Caractere de Gabrielle.

Le caractere de Gabrielle paroîtra, je crois, assez nouveau sur la scene. C'est toujours une entreprise délicate que d'y présenter une femme mariée, ayant un amant. Je n'ai donné à Gabrielle, ni la vertu tranquille de Mariamne, ni la passion douce et concentrée de Zénobie ;

mais la passion la plus ardente, combattue par une vertu égale, et surmontée enfin par une vertu plus grande. Si l'on trouve que la Dame de Fayel est plus Héroïne dans ma Tragédie que dans l'Histoire, j'observerai que les siecles de la Chevalerie nous offrent plusieurs femmes telles que celle que j'ai essayé de peindre : son caractere est donc vrai, et dans la nature. Qu'on se rappelle les amours du Chevalier Bayard et de la Dame de Fluxas : c'est le tableau de la passion pure et violente de Raoul et de Gabrielle.

Mort de Gabrielle.

J'ai suivi l'Histoire en faisant mourir Gabrielle de saisissement et d'horreur. Ce n'est pas la premiere femme à qui l'aspect, ou la nouvelle d'un événement effroyable ait donné la mort sur le champ. Tout le monde connoît ce vers énergique d'une Héroïne de Corneille :

« Non, je ne pleure point, Madame ; mais je meurs !.. »

J'ai tâché de rendre cette mort encore plus vraisemblable, en représentant Gabrielle, dès le premier acte, comme épuisée par une maladie de

langueur, qui l'avoit déja conduite une fois aux portes du tombeau.

Caractere de Coucy.

Je ne pense pas que l'intérêt répandu sur Fayel puisse nuire au personnage de Coucy. Ce vertueux amant est bien plus aimable que son rival forcené. Mais sur-tout il est aimé, et c'est le grand secret pour intéresser. Gabrielle plaît; on chérira ce qu'elle adore. J'ose dire, de plus, que jamais amant ne s'est présenté sur la scene dans des circonstances si propres à tourner les cœurs vers lui. On lui a enlevé une maîtresse qu'il idolâtre, et dont il a été adoré, dès l'enfance. Il vient dans le Palais même d'un furieux qui le cherche par-tout pour l'immoler. Enfin, c'est l'homme dont on a pleuré la mort une heure auparavant, et dont on s'attendoit à voir le cœur inanimé, offert comme le dernier gage d'une fidélité sans exemple. Cette position singuliere me paroît bien attachante!

En un mot, je puis avoir mal rempli le projet que j'avois formé de rendre mes trois personnages intéressans; mais les Auteurs de *Polyeucte*, de

Phedre, de *Rhadamysthe*, de *Bajazet*, d'*Adélaïde*, et même du *Comte d'Essex*, ont prouvé que ce n'étoit pas une entreprise insensée et impraticable.

Conclusion.

Je ne sais si le Public approuvera toutes les observations contenues dans ce discours ; mais il ne peut me blâmer de les avoir soumises à son jugement. Pour que ses leçons nous guident avec plus de sûreté, nous devons lui rendre compte de nos études. Il verra avec quel soin je cherche dans le cœur humain les premiers secrets de mon art. C'est-là que la nature les a placés : c'est-là qu'elle offre à tous les Auteurs tragiques une mine féconde et inépuisable, dont on se contente aujourd'hui de remuer la superficie, mais dont nos grands maîtres fouilloient profondément les veines les plus cachees.

NOTE
DES RÉDACTEURS.

Nous ne donnerons point ici le sujet détaillé de la Tragédie de *Gabrielle de Vergy*, parce que de Belloy l'a suffisamment fait connoître dans sa Préface.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR GABRIELLE DE VERGY.

« VOICI encore un sujet François traité par M. de Belloy, dit le *Journal des Savans*, volume du mois de Juillet 1770. (Quelques mois après le tems où parut la premiere édition de *Gabrielle de Vergy*, et sept ans avant sa premiere représentation.) L'éclat de ses triomphes et ses sentimens patriotiques paroissent l'avoir attaché particuliérement à ce genre, quoiqu'il ait su en traiter d'autres avec un succès distingué. *Le Siége de Calais* avoit pour objet de former des citoyens, *Gaston et Bayard* de nourrir l'héroïsme françois. Ces deux Pieces étoient dans le genre de Corneille, et avoient pour ressort l'admiration. Celle-ci peint de grandes passions, avec tout leur trouble et tout leur intérêt; elle fait pleurer et frémir. Les autres élevoient l'ame; celle-ci la pénetre. C'est ainsi qu'il faut étendre la carriere, en la forçant à admettre tous les genres. Tout esprit exclusif est un génie étroit.... »

« Telle est la marche de cette Piece que dans un sujet fort simple chaque acte est plein, et que le développement seul des passions amene, à tout moment, des situations ou touchantes, ou terribles, et soutient un intérêt toujours varié, toujours gradué. L'art se cache ; on ne le reconnoît qu'à ses effets. Ses caracteres sont d'une perfection aujourd'hui bien rare au Théatre Coucy remplit toute l'idée qu'on se forme de la plus sublime Chevalerie, et cette idée est ennoblie par celle des talens et des lumieres. Gabrielle de Vergy joint toute la fermeté de la vertu à toute la tendresse de l'amour. La bienfaisance qui fait la seule consolation de sa vie est une vertu dont nos Auteurs Dramatiques avoient oublié de parer leurs héroïnes les plus intéressantes, excepté la Mariamne de Voltaire, qui en a quelques traits. Mais Fayel est étonnant ! Soupçonneux, violent, injuste, terrible, souillé enfin d'un des plus grands crimes que la rage ait inventés, bourreau de la femme la plus vertueuse et la plus aimable, il n'est pas un instant odieux. On ne peut que le plaindre ; il est malheureux ! Cette sagacité funeste qui le trompe sans cesse, par des apparences si frappantes, est un des traits les plus fins et les plus vrais que le génie

pût saisir dans le caractere d'un jaloux. Au reste, quoique mari jaloux et non aimé, il ne ressemble pas plus à Hérode et à Rhadamysthe qu'à Polyeucte. »

« Quant au style de la Piece, ceux même qui croient que la Tragédie ne doit avoir qu'un ton conviennent que l'Auteur a saisi ce ton, et que Gabrielle de Vergy a bien ce qu'ils appelent *la couleur tragique.* » Enfin cette Piece nous paroît assurée d'un rang distingué parmi les plus beaux monumens du génie tragique de ce siecle. Le cinquieme acte, sur-tout, ne peut manquer de faire époque au Théatre... Après cet acte on reste abîmé dans la douleur, mais on est soulagé par les larmes.... »

« M. de Belloy, dans la Préface qu'il a mise au-devant de *Gabrielle de Vergy*, parle modestement de cette Piece et savamment de son art. Il montre comment l'horreur doit toujours être tempérée au Théatre par la pitié. Il fait voir, par un parallele solide du Théatre Anglois et du Théatre Grec, et par l'exemple d'*Œdipe*, d'*Agavé* et d'*Hercule*, que l'horreur a quelquefois été portée plus loin sur la scene grecque que sur la scene angloise, mais qu'elle y a toujours été changée en attendris-

sement. Il prouve par l'exemple des deux *Electres* que si le Poëte Grec a laisse ses Spectateurs dans la situation d'une *horreur seche*, c'est-à-dire, sans attendrissement et sans larmes, il a été condamné par ses contemporains. Ce point, l'un des plus importans de l'Art Dramatique, est profondément et agréablement discuté dans cette Préface, qu'on ne peut lire avec trop d'attention. »

M. Gaillard, de l'Académie Françoise, ami et confrere de de Belloy, et que nous croyons être l'Auteur de cet article du *Journal des Savans*, dit encore, dans la Vie qu'il a faite de ce Poëte Dramatique, et qu'il a mise au-devant de l'édition qu'il a donnée de ses Œuvres de Théatre et historiques, en 1779, « que le sujet de *Gabrielle de Vergy* sembloit n'offrir que des passions forcenées et des malheurs inouis, mais que M. de Belloy conçut l'idée de l'adoucir par des traits d'héroïsme, de vertu, de patriotisme même, et que, d'ailleurs, l'hommage bizarre et terrible que Coucy offre à son amante n'est point étranger aux mœurs de la Chevalerie... » Et dans les observations dont M. Gaillard a fait suivre cette Tragédie, pour son édition, il ajoute ; « De toutes les Pieces de M. de Belloy, *Gabrielle de Vergy* est

la plus simple, et certainement la plus tragique. On ne lui reprochera point d'avoir négligé dans cette Piece les deux objets de la Tragédie Grecque, la terreur et la pitié, puisqu'on l'a même accusé d'avoir poussé l'une jusqu'à l'horreur, et l'autre jusqu'à la désolation.... »

« Nous connoissons peu de Pieces plus attachantes que celle-ci, et qui se fassent écouter plus impérieusement au Théatre, conclue M. Gaillard. Le silence imposant qu'elle y fait régner est un genre d'applaudissement bien plus flatteur que ces acclamations bruyantes et ces battemens de mains tumultueux, qui souvent ne prouvent qu'une cabale, et qui toujours attestent un petit défaut d'illusion. *Ce n'est que le sang-froid qui applaudit à la beauté des vers dans un Spectacle*, comme le remarque fort bien le Pere Brumoy, dans son *Discours sur le parallele des Théatres*. Ici on ne juge point : on écoute ; on dévore le Spectacle.... »

M. d'Arnaud a publié, aussi en 1770, par la voie de l'impression, une Tragédie du même sujet, sous le titre de *Fayel*, mais qui n'a jamais été représentée.

GABRIELLE DE VERGY, TRAGÉDIE, PAR DE BELLOY;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 12 *Juillet* 1777.

Improbe Amor, quid non mortalia pectora cogis?

VIRGILE.

PERSONNAGES.

RAOUL DE COUCY.

LE COMTE DE FAYEL.

GABRIELLE DE VERGY.

MONLAC, Écuyer de Coucy.

ALBÉRIC, Ecuyer de Fayel.

ISAURE, amie de Gabrielle.

D'ARMANCE, Chef des Gardes de Fayel, } Personnages muets.

UN OFFICIER de Fayel, } Personnages muets.

GARDES.

La Scene est en Bourgogne, dans le Château d'Autrey. Les quatre premiers actes se passent dans une gallerie, qui communique aux appartemens de Fayel et de Gabrielle, et le cinquieme dans le cachot d'une prison.

GABRIELLE DE VERGY, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

FAYEL, ALBÉRIC.

ALBÉRIC, *à part, après avoir observé, de loin, Fayel, qui paroît très-agité.*

Fayel tremble et gémit ! Le fiel qui le dévore
Tout prêt à s'épancher semble s'aigrir encore.

FAYEL, *à part, en s'asseyant.*

Je mandois Albéric... j'allois tout révéler.
Le voilà devant moi... je frémis de parler.

ALBÉRIC, *s'approchant de Fayel.*

Seigneur, vos yeux, chargés de sinistres nuages,
D'un sombre désespoir m'annoncent les orages.
Au fond de votre cœur vos soupirs retenus,
S'échappant, malgré vous, craignent d'être entendus.

Je vois du noir chagrin, dont l'excès vous consume,
Fermenter, dès long-tems, la brûlante amertume.
Ce malheur, dans Autrey consternant tous les cœurs,
Change ce lieu paisible en un séjour de pleurs.
Votre épouse mourante a vu, par la tristesse,
Se faner sur son front les fleurs de la jeunesse.
Quels revers inconnus sement ici l'effroi ?
Ce secret renfermé doit offenser ma foi.
Il eût volé jadis au devant de mon zele.
Albéric n'est-il plus cet Écuyer fidele,
Entre tous vos Vassaux choisi par l'amitié,
A vos destins divers dès l'enfance lié,
Qui dans les champs d'honneur suivant votre vaillance ?...

FAYEL, *lui prenant la main.*

Des bords de la Syrie aux rives de la France,
Philippe est arrivé Je vais approfondir
Des horreurs, que je brûle... et crains de découvrir !

ALBÉRIC.

Comte, vous m'étonnez ! Quelle crainte importune
Dans le retour du Roi vous montre une infortune ?
Honorant sa couronne et le sang des Capets,
Ce Roi, l'amour du monde, et le Dieu des François,
A qui mille vertus donnent le nom d'Auguste,
Pour vous seul aujourd'hui deviendroit-il injuste ?
Pour vous, qui, secondant ses rapides exploits,
Au Bourguignon rebelle imposâtes ses loix ?
Déja le premier don de sa reconnoissance
Des fruits de la victoire accrut votre puissance.

Sa

Sa politique sage en vous a raffermi
Le rempart qu'il oppose à son fier ennemi.
Quand le Duc de Bourgogne, opprimant sa famille,
Armoit contre Vergy, qui lui donna sa fille,
Quand ce pere offensé, vous prenant pour vengeur,
De la Duchesse encor vint vous offrir la sœur,
Le Roi, favorisant cet illustre hyménée,
Par un ordre secret en pressa la journée.
Contre les Musulmans prêt à porter ses pas,
Il voulut à vous seul confier ces climats.
Autrey fut, par ses soins, la dot de votre épouse.
Par vous, bornant du Duc l'ambition jalouse,
Il voit, avec plaisir, tant d'intérêts nouveaux
Diviser, pour toujours, deux célebres rivaux.
Il soutiendra vos droits sur ce riche héritage,
Et de votre grandeur, sa parole est le gage.
Ce qu'il promet, Seigneur, est un arrêt des Cieux.
Jamais il n'a tissu ces traités captieux
Où l'art, dans les détours d'une trame trompeuse,
Délie, en l'engageant, sa promesse douteuse.
Ce vil talent des Cours, frêle appui de leurs droits,
Philippe l'abandonne au vulgaire des Rois.

FAYEL.

Le Roi n'est pas l'objet du trouble qui m'agite.
Je crains un ennemi qu'il ramene à sa suite,
Un rival détesté, de qui l'art suborneur
M'a ravi, sans retour, ma gloire et mon bonheur!

ALBÉRIC.

Comment! et quel rival pour vous si redoutable?...

FAYEL, *à part.*

Triste et honteux secret, dont le fardeau m'accable,
Ton aveu plus honteux doit encor m'alarmer !...
Mais tu brises mon cœur, qui veut te renfermer !...
(*Il se leve.*)
Il s'ouvre, enfin, ce cœur violent et sensible !
D'un chagrin concentré l'éclat sera terrible !

ALBÉRIC.

Parlez ?... Vous trahissez les droits de votre ami
S'il ne sait à l'instant quel est votre ennemi.

FAYEL.

Eh ! bien, connois l'objet de ma fureur jalouse,
Connois le séducteur de ma perfide épouse,
Celui qui cause seul mes tourmens et ses pleurs,
Celui de qui le sang va payer mes malheurs :
C'est Coucy.

ALBÉRIC.

Quoi ! Raoul ?...

FAYEL, *l'interrompant.*

Ce que tu viens d'entendre,
Ce secret qu'en ton sein le mien a pu répandre,
Qu'il y reste caché .. Si jamais il en sort,
S'il t'échappe un seul mot, c'est l'arrêt de ta mort !...
(*Avec violence, voyant frémir Albéric.*)
Crains-tu de me trahir ? Quelle terreur te glace ?

ALBÉRIC, *tranquillement.*

Je frémis du soupçon, et non de la menace !
Je frémis de vous voir outrager, à la fois,
Moi, Coucy, votre épouse, et vous, plus que nous trois !

FAYEL.

Je maudis, plus que toi, mes soupçons détestables !
Prouve moi, s'il se peut, qu'ils sont faux et coupables....
(*A part.*)
Trop ingrate Vergy, qui me fais réunir
A la douceur d'aimer le tourment de haïr !
Toi, que ma bouche accuse et que mon ame adore,
Que j'admire et flétris, que j'offense et j'implore ;
Plein des feux dévorans qui m'embrasent pour toi,
Que n'ai-je eu ton amour pour garant de ta foi !...
Mais tu hais ton époux... vérité trop funeste !
Et ce jour accablant m'éclaire sur le reste !

ALBÉRIC.

Eh ! quoi, votre tendresse...

FAYEL, *l'interrompant.*

Est mon crime à ses yeux.
Mes soins sont importuns, mes respects odieux.
Ma présence l'irrite, ou la remplit d'alarmes.
Ses yeux à mes transports répondent par des larmes.
Au jour de notre hymen sa haine commença.
Sa main reçut ma main ; son cœur la repoussa.
Malheureux ! je croyois, dans ce moment terrible,
Que son ame encor simple, à l'amour insensible,
Opposoit à l'hymen cette douce terreur,
Ces modestes refus, si chers à leur vainqueur !...
Mais j'apperçus trop tard, dans sa tristesse amere,
Des regrets de l'amour le brûlant caractere.
S'enivrer de ses pleurs étoit son seul plaisir.
Elle aimoit ses tourmens, cherchoit à les aigrir.

Entraînée au tombeau par sa douleur profonde,
Un tendre souvenir la retint seul au monde.
Elle imploroit la mort qui m'ôtoit tous ses vœux;
Elle craignoit la mort qui rompoit d'autres nœuds.
Aux portes du trépas je la voyois charmée
D'être libre, à la fin, d'aimer et d'être aimée;
Se flattant que sa foi, dans ce dernier moment,
Cessant d'être à l'époux, se rendoit à l'amant.

ALBÉRIC.

Eh! Seigneur, se peut-il qu'à vous-même barbare,
Dans ces songes trompeurs votre raison s'égare?
Vous cherchez le malheur, et vous vous tourmentez
Par des illusions que, vous-même, enfantez!

FAYEL.

Je ne puis me tromper en jugeant l'infidelle.
J'aime, cher Albéric, et je souffre comme elle.
Va, les yeux que l'amour remplit de ses douleurs,
Sans peine en d'autres yeux reconnoissent ses pleurs.
Apprends tout. Quand l'ingrate alloit perdre la vie,
Employant de Monlac l'indigne perfidie,
Raoul osa près d'elle ici porter ses pas.
Il vit ses yeux éteints, qui ne le voyoient pas.
Il scella, dans ces lieux, d'une bouche insolente,
Ses coupables adieux sur sa main défaillante.

ALBÉRIC.

D'où pouvez-vous savoir?...

FAYEL, *l'interrompant.*

D'Armance l'a surpris...
Mais le traître étoit loin quand on m'a tout appris.

ALBÉRIC, *après un peu de réflexion.*

Des ardeurs de Coucy ce criminel indice
Ne rend pas de ses feux votre épouse complice :
Elle ignora, peut être, en revoyant le jour,
Et l'audace et l'éclat d'un téméraire amour.
Mais, depuis que Raoul s'éloigna de la France,
Auroient-ils de leurs cœurs trahi l'intelligence ?

FAYEL.

Non ; c'est l'unique frein qui peut me retenir ;
C'est le doute fatal que je veux éclaircir ...
Que dis-je ? au fond du cœur cent fois je me condamne
D'accuser des vertus que le soupçon profane.
Depuis que, par nos cris, le Ciel importuné
L'a rendue aux besoins d'un Peuple infortuné,
De ses soins maternels la tendre inquiétude
Fait du bonheur public sa gloire et son étude.
Son ame, adoucissant et nos loix et nos mœurs,
Redouble ses bienfaits pour venger ses malheurs.
Hélas ! les sons touchans de sa voix affoiblie
Pénetrent plus avant dans mon ame attendrie.
La langueur de ses yeux désarme leur fierté ;
L'empreinte des douleurs ajoute à sa beauté.
Graces, talens, vertus, dont l'éclat l'environne,
Tout eût fait mon bonheur, que Raoul empoisonne !...
Mais du doute mortel dont je suis déchiré
Il faut qu'en peu de jours mon cœur soit délivré.
D'Armance est dans Dijon, et va bientôt m'apprendre
Si ce rival funeste à la Cour se doit rendre.

Là, mon triste devoir m'appelle près du Roi.
Mon épouse, à ses pieds, doit paroître avec moi.
Là, mes yeux perceront cette ombre criminelle
Dont sait s'envelopper une flamme infidelle;
Et Coucy...

ALBÉRIC, *l'interrompant.*

Que je crains votre bras et le sien!

Rivaux en gloire...

FAYEL, *avec fureur, l'interrompant, à son tour.*

Attends son trépas, ou le mien;
Et, peut-être, avant tout, la mort de la perfide!...
J'éprouve, à chaque instant, ce passage rapide
De la rage au respect, de l'amour à l'horreur.
Mon destin dépendra d'un moment de fureur.
Je pourrois immoler et venger mes victimes,
Devenir criminel et punir tous mes crimes.
Vainement la vertu voudroit les ralentir;
Je ne la connoîtrois qu'au cri du repentir.

ALBÉRIC.

Vous pourriez?...

FAYEL, *l'interrompant.*

Tout est dit: et si j'instruis ton zele,
Je ne veux pas l'armer pour venger ma querelle.
Ma gloire n'a jamais d'autre vengeur que moi.
Mais il faut que mes yeux soient éclairés par toi.
Voilà l'unique soin que Fayel te demande.
Un ami t'en conjure, un maître le commande.

ALBÉRIC.

Quand je vous blâmerois, il faudroit obéir;
Mais à vous détromper mes soins vont vous servir.

FAYEL.

Va voir si la Comtesse au Palais revenue....

ALBÉRIC, *l'interrompant, en appercevant entrer Gabrielle.*

La voici.

SCENE II.

GABRIELLE, ISAURE, FAYEL, ALBÉRIC.

GABRIELLE, *bas, à Isaure, dans le fond, en voyant Fayel.*

SOUTIENS-MOI.... Je frémis à sa vue.
Quelle contrainte! ô Ciel!

FAYEL, *bas, à Albéric.*

As-tu vu sa rougeur,
Qu'efface, tout-à-coup, la plus morne pâleur?
Ah! mes yeux dans les siens retrouvent-ils la joie
Qu'à son premier abord tout mon cœur lui déploie?....

(*Albéric sort, en voyant s'avancer Gabrielle, et Isaure reste dans le fond.*)

SCENE III.

FAYEL, GABRIELLE.

FAYEL.

GOUTEZ-VOUS en ce jour quelques fruits de vos soins?
Nos sujets comptent-ils des malheureux de moins?
C'est pour vous que sur eux une loi plus humaine
De mon joug trop pesant a soulevé la chaîne.
J'épargne à votre cœur son plus cruel ennui,

Ce malheur de souffrir par les malheurs d'autrui.
Puis-je espérer enfin que le soin qui m'enflamme...

GABRIELLE, *l'interrompant.*

Fayel, la bienfaisance est un besoin de l'ame.
Heureux, elle nous rend notre bonheur plus doux,
L'étend, le multiplie, en prévient les dégoûts;
Malheureux, elle charme et suspend nos miseres:
On ressent moins ses maux en consolant ses freres.

FAYEL.

Eh! quels maux si pressans cherchez vous à calmer?
Quelle plainte, ou quels vœux pouvez-vous donc former?
La faveur des destins rassemble sur nos têtes
Tout ce qui donne un prix à ce rang où vous êtes:
Puissance, dignités, gloire, trésors, plaisirs,
Tout prévient votre espoir; rien n'attend vos desirs.
Cependant, les ennuis, les regrets vous dévorent.
Il est des biens cachés que vos soupirs implorent;
Et ce brillant éclat des jours les plus sereins
S'est perdu dans la nuit de vos sombres chagrins.
Ah! si vous chérissez un époux qui vous aime,
Si nos nœuds sont pour vous ce qu'ils sont pour lui-même,
L'univers n'offre rien, après des nœuds si doux,
Non, rien à desirer ni pour moi, ni pour vous...
(*La voyant en pleurs.*)
Mais par des pleurs encore allez-vous me répondre?
Vos yeux en sont couverts, et semblent se confondre.

GABRIELLE.

N'avez-vous point ma foi? Quel vain desir, hélas!...

FAYEL, *l'interrompant.*

Eh ! qu'importe la foi que le cœur ne suit pas ?
C'est un présent honteux. Il faut que je rougisse
Du bonheur de mes jours, s'il fait votre supplice.
L'amour, premier devoir qu'exige votre foi,
Ici, comme une grace, est réclamé par moi ;
Mais vos tristes froideurs...

GABRIELLE, *l'interrompant, à son tour.*

Est-ce à vous de vous plaindre,
Seigneur ? et quels devoirs me voyez-vous enfreindre ?
Depuis deux ans qu'ici mon sort m'unit à vous,
J'ai chéri, révéré, consolé mon époux.
Vous avez vu la mort, à mes côtés errante,
Vingt fois m'environner de sa faux menaçante ;
L'abîme du tombeau se fermer, se rouvrir :
Il prend, lâche sa proie, et la vient ressaisir.
Dans ce corps défaillant si l'ame est affaissée,
Le sentiment flétri, la raison éclipsée,
Ah ! Seigneur, est-ce à moi qu'il le faut reprocher ?
Je sens plus que jamais mon heure s'approcher.
L'excès de votre amour, dont je suis attendrie,
A fait de vos douleurs le poison de ma vie ;
Eh ! quel tourment affreux pour le plus tendre cœur
D'affliger un ami dont il veut le bonheur !
Faut-il qu'à mon destin vous attachiez le vôtre,
Quand le Ciel va bientôt séparer l'un et l'autre ?
Bientôt, Fayel, ces traits, ce cœur que vous aimez,
A la terre rendus, y seront consumés.
Souffrez, avec courage, un malheur nécessaire,
Qui détruit, tôt ou tard, l'union la plus chere.

Puisse tout ce que j'aime être heureux après moi,
Et je meurs sans regret, ainsi que sans effroi.

FAYEL.

Sans regret?... Votre cœur m'en auroit dû, sans doute...

(*Avec amertume.*)

Peut-être oubliez-vous ceux qu'un autre vous coûte?...

(*Gabrielle étonnée le regarde : il se reprend vivement.*)

Un pere à votre amour n'en peut-il arracher?
Mais il forma nos nœuds ; il ne vous est plus cher.
A vos yeux, cependant, il va bientôt paroître.
Vergy, dans nos climats, revient avec son maître.
Sortis, depuis deux jours, des remparts de Lyon,
L'aurore a dû les voir s'éloigner de Dijon.
Par leur ordre, à l'instant, on vient de me prescrire
De les suivre à Paris, et de vous y conduire.

GABRIELLE.

Moi, Seigneur?

FAYEL.

Oui, Madame : il faut que ce grand jour
Vous rende aux soins brillans, aux pompes de la Cour.
Je vais tout préparer. Ma franchise rigide
Demande, près des Rois, votre douceur pour guide.
L'éclat peut dissiper vos ennuis odieux,
Toujours nourris d'eux-même en ces paisibles lieux.
S'il vous manque un printems pour compter quatre lustres,
Vos vertus, à la Cour, n'en sont pas moins illustres.
Ses superbes Beautés, que vous seule effacez,
Vous aiment, en pleurant leurs attraits éclipsés;

Et dans le sein des arts, que vous savez connoître,
Votre esprit occupé va reprendre son être.

GABRIELLE.

Ah ! Seigneur, je frémis ! où me conduisez-vous ?
(*Se jettant à ses pieds.*)
Si vous m'aimez encor... je tombe à vos genoux !
Laissez-moi, par pitié, dans ce lieu solitaire !

FAYEL, *la relevant.*

Suivez l'ordre absolu d'un Monarque et d'un pere.
Moi, plus amant qu'époux, vous savez si ma voix
Usa du droit cruel de vous dicter des loix ?
Fayel, s'il eût jamais voulu parler en maître,
Eût commandé l'amour ; mais l'amour ne peut l'être.

(*Il sort, et Isaure se rapproche de Gabrielle.*)

SCENE IV.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE, *tombant dans un fauteuil.*

ISAURE, je succombe ! hélas ! c'en est donc fait ?
Ils avoient à mon cœur gardé ce dernier trait....
« Suivez l'ordre absolu d'un Monarque et d'un pere ! »
Leurs ordres, en tout tems, ont causé ma misere !
Quoi ! mon pere et mon Roi sont mes premiers bourreaux ?
Mon ame les adore, et leur doit tous ses maux !..

(*A part.*)

Ah ! cruels ! poursuivez : traînez votre victime
De l'autel à la tombe et du malheur au crime !....

(*A Isaure.*)

Vois-tu de mes destins quel est l'horrible cours,
Et l'abîme où je suis, et l'abîme où je cours ?
Conçois-tu de Vergy l'imprudence barbare,
Et quels nouveaux tourmens sa rigueur me prépare?
Combien il abusa de ses droits paternels !
Il m'enchaîne aux malheurs par des nœuds éternels :
Il sépare deux cœurs unis dès leur enfance,
Dont ma mere approuvoit l'espoir et la constance ;
Sa main, pour m'asservir à ses injustes loix,
Surprend l'autorité du plus juste des Rois ;
Et, déployant soudain l'arrêt de ma ruine,
Précipite, en secret, le nœud qui m'assassine.
Loin de toi, de l'hymen j'alumai le flambeau.
Je ne vis point d'autel ; je ne vis qu'un tombeau.
Interdite, et voulant douter de ma misere,
Mes timides regards se levoient sur mon pere.
L'inhumain ! à Fayel il présenta ma foi,
Comme un don de ce cœur qu'il disoit être à moi.
Sa hauteur s'assuroit que ma simple jeunesse,
Aux yeux d'un inconnu renfermant ma foiblesse,
Devant vingt Chevaliers, n'oseroit démentir
Un pere, à qui son sang ne savoit qu'obéir.
Hélas ! j'écoutai trop la voix de la nature ;
Et mon pere étoit sourd à ce tendre murmure !

ISAURE.

Il est trop vrai ! Toujours sa stoïque froideur

Des

Des passions en lui sut étouffer l'ardeur.
Sur elles conservant un empire suprême,
Il les juge en autrui, comme il les sent lui-même.
Il n'a pu voir en vous ces feux tumultueux,
Qui, des sens enivrés tyrans impétueux,
Donnant un nouvel être à notre ame asservie,
Font du premier soupir le destin de la vie.
Il crut que, respectant et bénissant son choix,
L'amour devoit s'éteindre et renaître à sa voix.
De son âge glacé, froide et cruelle idole,
La politique, hélas! par ses mains vous immole!

GABRIELLE, *à part.*

Bien plus, mon cher Coucy, son horrible pouvoir
Me défend de t'aimer, et me force à te voir!
Ah! pour vaincre un amour dont ma vertu s'indigne,
Pour rendre à mon époux ce cœur, dont il est digne,
Le Ciel m'en est témoin, j'ai tout fait, tout tenté:
Mes forces ont toujours trahi ma volonté;
Et j'irois de Raoul braver encor la vue,
Ses regards tout remplis du poison qui me tue,
Son affreux désespoir, dont la tendre langueur
Viendroit me rappeler tous ses droits sur mon cœur,
Son génie éclatant, son courage sublime
Et son fidele amour, dont l'idée est un crime!...
Raoul, si je te vois, pourrai-je un seul moment
Oublier près de toi les traits de mon amant?
Oublier ce Héros dont l'aimable sagesse
De son siecle grossier sut polir la rudesse,

Dont l'esprit, déja mûr dès sa jeune saison,
Mêle aux fleurs des talens les fruits de la raison ?...
(*A Isaure.*)
L'instinct de la vertu, sa pente naturelle
Rapprocha, sans dessein, nos deux cœurs dignes d'elle.
Quand ce rapport charmant eut su les rassembler,
Ils s'excitoient encore à se mieux ressembler.
Sa grande ame éclairoit, affermissoit la mienne,
Et pour les malheureux j'attendrissois la sienne.
Ah! tout va m'arracher de coupables regrets !...
(*A part.*)
Non, je te jure, ô Ciel! de ne le voir jamais !...
Roi, pere, époux, tyrans que je ne veux plus craindre,
Vos menaces, vos cris, rien ne m'y peut contraindre!

SCENE V.

FAYEL, GARDES, GABRIELLE, ISAURE.

FAYEL, *à ses Gardes.*

Qu'on l'arrête à l'instant et qu'on le traîne ici.

(*La plupart des Gardes sortent. Il n'en reste que deux dans l'enfoncement.*)

SCENE VI.

FAYEL, GABRIELLE, ISAURE, GARDES.

GABRIELLE, *à Fayel, avec inquiétude.*

EH! qui donc arrêter?

FAYEL.

L'Écuyer de Coucy,
Monlac. En ce Palais il cherche à s'introduire.
Quel dessein l'y conduit? quel prétexte l'attire?
Son perfide embarras, ses soins mystérieux...
(*Voyant que Gabrielle est troublée.*)
Vous frémissez!... C'est vous qu'il cherchoit en ces lieux...
Ce n'est pas d'aujourd'hui que ta flamme infidelle
Amena dans Autrey l'amant qu'elle y rappelle!

GABRIELLE.

Que dites-vous?

FAYEL.

Mes yeux à la fin sont ouverts,
Tes crimes dévoilés, tes complots découverts!

SCENE VII.

ALBÉRIC, FAYEL, GABRIELLE, ISAURE, GARDES.

ALBÉRIC, *à Fayel.*

Bannissez vos soupçons, Seigneur. Dans cette ville,
Monlac, pour peu d'instans, demandoit un asyle.
Aux champs du Vermandois il adresse ses pas.
On connoît ses desseins; il ne les cele pas.
Au pere de Raoul, dans sa douleur mortelle,
Du trépas de son fils il porte la nouvelle.

GABRIELLE, *à part, avec effroi.*

Qu'entends-je?

FAYEL, *à Albéric, avec joie.*

Quoi! Raoul.... il n'est plus?

GABRIELLE, *à part.*

Je me meurs!

(*Elle tombe dans les bras d'Isaure.*)

FAYEL, *à Albéric.*

Albéric, vois ma honte écrite en ses douleurs!
(*A Gabrielle.*) (*A Isaure et aux Gardes.*)
Elle l'aime!... Parjure!... Ah! la mort l'a saisie!...
Si mes jours vous sont chers, qu'on la rende à la vie!
(*Isaure et les deux Gardes emportent Gabrielle évanouie.*)

SCENE VIII.

FAYEL, ALBÉRIC.

FAYEL, *à part, voulant d'abord suivre Gabrielle, mais s'arrêtant, tout-à-coup, et revenant vers Albéric, avec un éclat de joie.*

Mon rival a donc vu terminer son destin?...
Mais il étoit aimé!... Je pourrai l'être enfin...
O mon ame, reçois ce rayon d'espérance!...

(*Il veut encore sortir, et revient, avec réflexion.*)

Quel nuage importun me rend ma défiance?...

(*A Albéric.*)

O soupçons! ô terreur!... Les lettres de Vergy
Parmi nos guerriers morts ne nomment pas Coucy.
Vivroit-il? et Monlac par sa fourbe insolente...
Oui, mon pressentiment m'éclaire et m'épouvante!
Ils m'ont trompé jadis; et ce bruit répandu
N'est qu'un piége nouveau qui m'est ici tendu...

(*A part.*)

Malheureuse! frémis, si tes perfides charmes...
Nous périrons tous deux; je le sens à mes larmes.

Je sens que mon amour, qui se change en fureur,
Peut faire de ces lieux un théatre d'horreur!...

(*A Albéric.*)

Viens; perçons ce mystere .. Ah! voyons l'infidelle!
Je jure son trépas, et je tremble pour elle!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE.

Ton secours inhumain me rappelle à la vie,
Et tu penses remplir les devoirs d'une amie?
Mon cœur, déja glacé, goûtoit quelque repos;
Avec le sentiment, tu réveilles mes maux!...
(*A part.*)
O doux sommeil de l'ame! ô langueur insensible!
Si la mort te ressemble, est-elle si terrible?...
(*A Isaure.*)
Isaure, il ne vit plus ce Héros adoré!
Gloire, vertu, la tombe a donc tout dévoré?
O perte dès long-tems par l'amour pressentie!
Le Ciel même, en secret, m'en avoit avertie.
Écoute ce prodige. Il te souvient du tems
Où, pour ravir Solime au joug des Musulmans,
L'Europe frémissante arma ses plus grands Princes?
Philippe et Richard même avoient, dans nos Provinces,

De Londre et de Paris rassemblé les Héros,
Surpris que l'amitié confondît leurs drapeaux.
Ils parroient pour voguer aux champs de l'Idumée
Quand ma vie en ces lieux paroissoit consumée.
La mort couvroit mes yeux de son voile pesant.
Aux yeux de l'ame encor Raoul étoit présent!
Je crus le voir ici : non tel que la victoire
Me l'a vingt fois offert embelli par la gloire,
Mais tremblant, abattu, pâle, défiguré,
Levant de loin sur moi son œil désespéré,
S'élançant, tout-à-coup, sur cette main glacée
Que ses levres de feu sembloient tenir pressée;
Et parmi des soupirs, des larmes, des sanglots,
Son cœur au fond du mien fit retentir ces mots :
« C'est le dernier adieu!... » Cent fois, ma chere Isaure,
Ici, depuis deux ans, j'ai cru l'entendre encore;
Je vois pâlir son front et palpiter son sein :
Je sens jusqu'à ses pleurs qui coulent sur ma main...
(*A part.*)
Sur-tout, depuis trois mois, cette image effrayante,
Raoul, revient sans cesse affliger ton amante.
Mon cœur m'a dit l'instant qui terminoit ton sort :
Il a senti ton cœur sous le fer de la mort!

ISAURE.

Amie infortunée, ah! ce n'est point un songe,
Où l'erreur de vos sens aujourd'hui vous replonge!
Vous avez vu l'amant si digne de vos pleurs!
Prêt à quitter la France, il apprit vos douleurs.
Pour ce dernier adieu son désespoir horrible
Vint hasarder ses jours dans ce Palais terrible!

GABRIELLE.

Il vint ?

ISAURE.

Si mon effort ne l'en eût arraché,
A votre main, Madame, il mouroit attaché.
Votre époux, surprenant sa funeste imprudence,
Eût peut-être en son sang assouvi sa vengeance.
Fayel sait tout, sans doute, et ses fougueux éclats,
Ses reproches amers que vous n'entendiez pas...

GABRIELLE, *l'interrompant très-tendrement.*

Dernier prodige, hélas ! d'une ardeur si chérie !
C'est sa présence encot qui m'a rendu la vie...
(*A part.*)
Tu perds, en me pleurant, ce jour que je te doi ;
Tu me vis expirante, et tu meurs avant moi !

ISAURE.

Mais Fayel...

GABRIELLE, *l'interrompant.*

As-tu vu sa joie impitoyable ?
Au bruit de cette mort, son triomphe effroyable ?
Comme il va s'applaudir, à travers ses fureurs,
D'avoir pu découvrir la source de mes pleurs !...
(*Très-vivement, à part.*)
Infortuné Raoul ! Ah ! douleur qui me tue !
Sans cesse de ta mort jouissant à ma vue,
Je verrai mon tyran, mon cruel ravisseur
Me reprocher mes maux, dont lui seul est l'auteur !...
Quoi ! j'outrage Fayel ?... Mais m'a-t-il opprimée ?
Quel est son crime, enfin, que de m'avoir aimée ?

Est-ce à moi, qui le hais, d'accuser mon époux?
Quand le Ciel me punit, quand son juste courroux
Vient m'enlever l'objet de ma flamme infidelle,
Ah! sachons nous dompter.... mourons moins criminelle!...

(*Appercevant Monlac.*)

Mais on entre... Monlac s'avance ici vers moi!

SCENE II.

MONLAC, GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE, *à Monlac.*

IMPRUDENT, oses-tu?...

MONLAC, *l'interrompant.*

Dissipez votre effroi,
Madame. En liberté je puis enfin paroître:
Fayel s'est assuré du trépas de mon maître.
J'ignore quels soupçons, agitant ses esprits,
Ont démenti la foi de mes premiers récits,
Mais, par de longs détours, sa tranquille colere
Vient de m'interroger, avec un front sévere.
La simple vérité, par ma voix, par mes pleurs,
A bientôt devant lui confirmé mes malheurs.
Tandis que son départ promptement se dispose,
Il permet qu'à vos yeux, ici, je les expose.
Madame, il ne sait point que c'est le triste emploi
Dont Raoul expirant s'est remis à ma foi!

GABRIELLE.

Eh ! bien, pleurons tous deux.... Mais le puis-je sans crime ?...
Oui, pleurons un Héros que mon malheur opprime.
Ornement de son siecle, hélas ! il a vécu
Trop peu pour le bonheur, assez pour la vertu !...
Ose me l'avouer, sa mort est mon ouvrage ?
Son désespoir, sans doute, égara son courage.
Il aura prodigué des jours si précieux,
Mais que l'amour trompé lui rendit odieux ?

MONLAC.

Je ne vous nîrai point qu'aux champs de la Syrie
Sa valeur n'étoit plus qu'une aveugle furie,
Qui cherchoit les dangers, plutôt que les combats,
Dédaignoit la victoire et couroit au trépas.
Mais la gloire, en tout tems, par lui si bien servie,
Préparant son triomphe au terme de sa vie,
Lui gardoit une mort que les cœurs des François
Vont tous à sa mémoire envier à jamais !
Dans ces assauts fameux, comptés pour des batailles,
Par qui Ptolémaïs nous vendit ses murailles,
Philippe, le premier sur la breche élancé,
De nombreux ennemis par-tout se vit pressé.
Raoul accompagnoit sa superbe imprudence.
Dans les rangs enfoncés tous deux brisent leur lance.
Soudain un Musulman, plus terrible et plus fort,
Porte au Roi désarmé l'inévitable mort.

Raoul, à qui Philippe a tout ravi, peut-être,
Se jette sur le coup, le reçoit pour son maître,
S'applaudit, en mourant, que sa constante foi
Rende à la France encor la victoire et son Roi !

GABRIELLE, *à part, avec force.*

Ah ! Raoul, que ta mort est digne de ta vie !
Oui, j'adore ta cendre ; et tout me justifie !...
(*A Monlac, avec tendresse.*)
N'a-t-il pu me nommer avant que de mourir ?
M'a-t-on privée encor de son dernier soupir ?

MONLAC.

Pendant la nuit cruelle où, forçant la nature,
Son courage l'a fait survivre à sa blessure,
Baigné des pleurs du Roi qui recueilloit les siens,
J'entendois ses regards qui vous nommoient aux miens.
Que Raoul étoit grand pleuré par un tel maître !
Le Roi, qui le pleuroit, étoit plus grand, peut-être.
A travers mes douleurs, quel spectacle pour moi !
L'amitié sur le trône et dans le cœur d'un Roi !...
Enfin nous restons seuls.... Plein du soin qui vous touche,
Son ame en liberté vient alors sur sa bouche.
Quels regrets ! quels transports ! quels étranges adieux !
Je crois le voir, Madame ; il est devant mes yeux :
« Donnons-lui, disoit-il, au-delà de ma vie,
» D'un amour sans exemple une marque inouie ! »
Il se soulève à peine, il trace lentement
De ce fidele amour le dernier monument ;

Et lorsque des sermens le lien redoutable
Enchaîne encor ma foi, qu'il sait inviolable :
« Dans mon corps expiré ta main prendra mon
» cœur....
» Tu frémis !.... S'il t'est cher, est-ce un objet d'hor-
» reur ?
» Quitte un vain préjugé ! Que le cœur de ton maître,
» A la tombe ravi, te doive un nouvel être.
» Une amante, un ami l'occupoient, tour-à-tour :
» Je charge l'amitié de le rendre à l'amour.
» Ton cœur, où je vivrai, doit au mien ce service.
» Si tu crains de Fayel la jalouse injustice,
» Au généreux Rhétel tu peux te confier.
» Sur-tout, que ce billet soit offert le premier. »
(*Il tire le billet de son sein.*)

GABRIELLE, *à part.*
Qu'il me fait bien sentir l'horreur de lui survivre !

MONLAC, *présentant le billet à Gabrielle.*
C'est l'écrit...

GABRIELLE, *prenant le billet, et en détournant les yeux.*
Je crois voir l'objet qui va le suivre !
(*Elle lit.*)
« Je meurs !... Mon ame vit à jamais pour t'aimer.
» J'arrache au sein des morts sa dépouille mortelle,
» Ce cœur que pour toi seule elle dut animer !
» La moitié de ton cœur, ma chere Gabrielle,
» Au tombeau loin de toi ne veut pas s'enfermer :
» Elle va te rejoindre... Hélas ! quel triste hommage !

» Qu'il va t'épouvanter !... Non, c'est Raoul, c'est
» moi ;
» C'est ce fidele amant qui compta sur ta foi...
» Adieu... Mon ame fuit, emportant ton image...
» Mon cœur est plus heureux, il reste auprès de toi ! »
(*A part, après avoir lu, et sans oser tourner ses regards du côté de Monlac.*)
Ah ! ton ame long-tems n'attendra point la mienne !
Ton cœur vient dans ma tombe, échappé de la tienne !
La mort, brisant mon joug, va réformer nos nœuds !...
Monlac, je n'ose plus vers toi tourner les yeux !

MONLAC.

Madame....

GABRIELLE, *l'interrompant.*

Non, arrête... Attends que mon courage
Prépare ma tendresse à cette affreuse image !...
C'en est fait... il le faut... expirons de terreur !
(*Elle se tourne vers Monlac.*)

MONLAC.

Ah ! ne redoutez point ce spectacle d'horreur.
Le Ciel (dirai-je, hélas ! ou propice ou sévere ?)
Interdit à mes mains ce fatal ministere !

GABRIELLE.

Dieu ! quel espoir me luit ?

MONLAC.

Apprenez des malheurs
Qui doivent à vos yeux coûter encor des pleurs.
C'étoit peu que Raoul mourût pour la Patrie,
Le sort voulut deux fois sacrifier sa vie !

GABRIELLE.

Que dis-tu ?

MONLAC.

Ce billet m'est à peine remis,
Soudain nous nous voyons entourés d'ennemis.
Je vois l'horreur, le sang, les flambeaux et les armes
Remplir le camp François de débris et d'alarmes.
Saladin, trop instruit du grand art des guerriers,
Venoit à ses vainqueurs dérober leurs lauriers.
De nos Chrétiens captifs son adroite imposture
Avoit aux Musulmans fait revêtir l'armure.
La mort voloit, sans bruit, sur notre camp trompé.
Dans ce carnage affreux Raoul enveloppé,
Fut, sous mon corps sanglant, massacré sans défense ;
Et lorsque de Rhétel l'intrépide constance,
Expiant notre erreur, chassant les Sarrasins,
M'eût arraché mourant de leurs bras inhumains,
Ni ses yeux, ni les miens, ne purent reconnoître
Les restes déchirés de mon malheureux maître.
Dans des monceaux de morts mutilés et meurtris,
Chacun cherchoit en vain ses freres ou ses fils.
Les monstres, au Sultan fier de telles conquêtes,
De nos Chefs égorgés alloient vendre les têtes.
Voilà par quel revers le destin, malgré moi,
De mon serment sacré m'a fait trahir la loi !
Pour comble de disgrace, en quittant la Syrie,
La tempête me jette aux rochers de Candie.
Retenu plus d'un mois dans ce triste séjour
A peine ai-je du Roi devancé le retour ;

Et j'arrivois de Gêne aux rives de la Saone
Quand sa flotte rentroit dans les bouches du Rhône.

GABRIELLE, *à part, dans le plus grand accablement.*

Est-ce éprouver assez les cruautés du sort?...
Il veut multiplier ton trépas et ma mort!...
(*A Monlac.*)
Monlac, daigne épargner ma misere profonde!
Que veux-tu qu'à tes pleurs mon désespoir réponde?
Le sentiment s'épuise en des malheurs si grands...
Une douleur stupide absorbe tous mes sens!
Va, mon dernier moment, que cette lettre avance,
Sera marqué pour toi par ma reconnoissance!

MONLAC.

Eh! qu'ai-je à desirer? j'ai perdu mon ami.
Quand j'osai lui survivre, il fut trop obéi!
Je vous donne la mort... je la porte à son pere,
Et la trouver, moi-même, est le bien que j'espere!....
Adieu, Madame!

(*Il sort.*)

SCENE III.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE, *se jettant dans les bras d'Isaure.*

(*Après un court silence, la repoussant.*)

ISAURE !... amie... Éloigne-toi !

ISAURE.

Permettez que mes soins...

GABRIELLE, *l'interrompant.*

Non, dis-je !... Laisse-moi !...
L'amitié même, hélas ! me devient importune...
Mon cœur veut être seul avec son infortune !

(*Isaure sort.*)

SCENE IV.

GABRIELLE, *seule.*

DANS ses chagrins profonds qu'il s'abîme à loisir.
Jouir de ma douleur est mon dernier plaisir !...
Elle a quelque douceur, puisqu'elle est légitime ;
Rien n'y mêlera plus l'amertume du crime !...

Rien ne pourra troubler, par de lâches desirs,
Mes regrets innocens et mes justes soupirs !...
Dieu ! permets-tu sa mort pour épurer ma flamme,
Et n'a-t-il qu'à ce prix pu vivre dans mon ame ?...
Cher Raoul ! en mourant, tu m'envoyois ton cœur !
J'en ai frémi !... Je sens qu'il manque à ma douleur !
Croyant te voir en lui, te parler et t'entendre,
J'épancherois mon ame avec ce cœur si tendre !
Bientôt elle pourroit, libre de tout lien,
En sortant de mon cœur s'arrêter sur le tien !...
Le Ciel me prive encor de ce plaisir funeste,
Et de toi désormais c'est-là tout ce qui reste !...

(*En regardant le billet.*)

Relisons ce billet, ce garant de ta foi !...
Que ce gage sacré me tienne lieu de toi.
J'y recueille ton ame : à ton heure derniere,
L'amour sur cet écrit la porta toute entiere !

(*Elle se remet à lire le billet.*)

SCENE V.

FAYEL, ISAURE, GABRIELLE.

FAYEL, *à Isaure, qui paroît avec lui, et veut l'empêcher d'entrer.*

TU m'arrêtes en vain ! Sors.

(*Isaure s'éloigne.*)

SCENE VI.

FAYEL, GABRIELLE.

FAYEL, *à part.*

Que puis-je penser ?

GABRIELLE, *à part, cessant de lire, pour pleurer, sans voir d'abord Fayel.*

Ah ! retenons mes pleurs ; ils vont tout effacer !

FAYEL, *à part, en s'approchant de Gabrielle.*

Que lit-elle ?

GABRIELLE, *à part, appercevant Fayel.*

Grand Dieu !

FAYEL, *se jettant sur la lettre, et la lui arrachant.*

Donnez, donnez, parjure !...
Il est tems d'éclairer ta honte et mon injure !...
(*Parcourant la lettre d'un coup-d'œil.*)
C'est le seing de Coucy !... C'est ton arrêt fatal !
Tu me fais annoncer la mort de mon rival ;
Il respire, il t'écrit !.. L'ardeur qui vous anime,
Par des détours si bas, concerte encor le crime ?
Tremble ! tu vas périr !

GABRIELLE, *avec la plus grande tranquillité.*

Lisez, et rougissez !

FAYEL, *déconcerté.*

Comment ! quel calme !... Eh ! quoi, mes transports insensés...

Puissé-je avoir bientôt à me punir, moi-même !...
(*Il lit le billet rapidement, et bas.*) (*Après avoir lu.*)
C'est l'adieu de Raoul à son heure suprême...
(*Avec joie.*)
Ce gage de sa mort...

GABRIELLE, *l'interrompant, en voyant sa joie.*
Est bien doux à vos yeux ?

FAYEL, *redevenant sombre.*
Un amant adoré fait seul de tels adieux !

GABRIELLE.
Oui, je l'aimois, Seigneur ; et j'ai dû vous le taire,
Quand j'ai craint, pour vous deux, cet aveu trop sincere.
Allié de mon Roi, fils des braves Coucy,
Digne, en tout, de ma main et du sang des Vergy,
Ce Héros me fut cher, dès l'âge le plus tendre ;
Mon cœur à tous ses droits fut contraint de se rendre.
Si ma mere eût vécu, Vergy, dans son courroux,
Ne m'auroit fait jamais accepter d'autre époux.
Mais, par un ordre affreux, à l'autel appelée,
A de vains intérêts en esclave immolée,
Du pouvoir paternel je subis la rigueur.
Il fallut, par serment, renoncer au bonheur !
Traînant loin de Raoul ma chaîne infortunée,
A ne le voir jamais je m'étois condamnée !
Il paya de ses jours ses vœux sacrifiés !...
(*Montrant la lettre que tient Fayel.*)
Voilà ce qui m'en reste... et vous me l'enviez !...

J'ai combattu, deux ans, cette invincible flamme,
Ce sentiment, la vie et l'ame de mon ame.
Sans vous, la vertu même approuvoit ses transports!
J'ai connu, par vous seul, la honte des remords!
Osez me reprocher un penchant légitime,
Qui devient mon supplice, et ne fut point mon crime!
Je devois vous garder, et vous gardois ma foi;
Mais l'instinct de mon cœur dépendoit-il de moi?
Je dis plus. Au milieu des tourmens que j'endure,
Me suis-je, devant vous, permis un seul murmure?
Ah! c'est mon pere encor qu'ici j'ose accuser.
De ma main, sans mon cœur, il voulut disposer;
C'est lui qui perd, enfin, par sa rigueur extrême,
Raoul, sa fille, vous, et, peut-être, lui même.
Son refus pour vous seul eût été douloureux;
Mais m'unissant à vous il fit trois malheureux!...
(*A part.*)
Dieu! par ses seuls regrets daigne punir mon pere!
Des enfans immolés que je sois la derniere!

FAYEL, *voulant se jetter aux pieds de Gabrielle.*

Qu'ai-je fait?... Je m'abhorre, et tombe à vos genoux!...
(*Gabrielle le retient.*)
Ah! l'amour qu'on dédaigne a droit d'être jaloux...
Mais quel supplice affreux, moi-même, je m'impose!
Je sens deux fois tes maux, quand c'est moi qui les cause!...
Né fougueux, violent, extrême en tous mes vœux,
Je ne puis gouverner mes sens impétueux;

Et depuis que l'amour, sans rapprocher nos ames,
Dans mon cœur, tout de feu, répand encor ses flammes,
Fayel est vers vous seule emporté loin de soi.
Ma funeste existence est plus en vous qu'en moi!
Mes jours, si vous m'aimiez, seroient purs et tranquilles.
Hélas! qu'aux cœurs heureux les vertus sont faciles!...

(*Avec un peu de joie.*)

Je crois qu'enfin le Ciel, qui nous unit tous deux,
T'enleve mon rival pour mieux serrer nos nœuds!
Il détruit l'aliment de ta flamme funeste;
Il veut que, sans combats, la victoire te reste.
Ton joug est désormais plus léger et plus doux!
Remplis ton seul devoir, regne sur ton époux!
Inspire-moi ton ame et si pure et si tendre!
Sur tout ce qui t'approche elle sait se répandre!
A tes rares vertus Raoul dut sa grandeur:
Rends-moi tel qu'il étoit, pour mériter ton cœur!...

(*Très-vivement.*)

Arbitre de mon sort, maîtresse de ma vie,
Tu vas de mes destins répondre à ma Patrie.
Sur les pas des Héros j'ai su me signaler;
Soutenu par ta voix, je puis les égaler!
Tu m'as fait imiter ta noble bienfaisance;
Je veux la surpasser. Ah! vois, pour l'indigence,
Pour mon Peuple épuisé, tous mes trésors s'ouvrir;
Je ferai des heureux: ce sera m'enrichir!...

(*Tendrement.*)

Mais, promets-moi, du moins, qu'une cendre insensible

Ne rendra plus ton ame à mes soins inflexible,
Que tu vivras pour moi ! que, respectant tes jours,
Ta douleur cessera d'en corrompre le cours !

GABRIELLE, *le regardant avec douceur.*

Eh ! contre tant d'amour mon cœur put se défendre !...
Je le sens pénétré d'une plainte si tendre !
Vous qui me demandez des leçons de vertus
Vous en offrez l'exemple à mes esprits confus.
Ah ! combien devant vous il faut que je rougisse !
Commandez, je vous dois le plus grand sacrifice !...

(*A part.*)

Ciel ! le puis-je achever et détruire, en un jour,
Le sentiment profond du plus constant amour ?...

(*A Fayel.*)

Je vous offense encor.... Mais pourriez-vous me croire
Si je vantois déja cette prompte victoire ?
Daignez attendre tout du tems, de mes efforts,
Du droit de vos vertus, du pouvoir des remords !...
J'ai honte de n'oser promettre davantage !
De ma sincérité cette crainte est le gage....

(*Avec fermeté.*)

Seigneur, ne gardons rien qui puisse entretenir
La dangereuse erreur d'un fatal souvenir.
Monlac va vous jurer qu'il n'a pu me remettre
Le don cher et cruel qu'annonce cette lettre....
Sur-tout, à mes regards ne la montrez jamais,
Et ne me nommez point le Héros que j'aimois !...
Je sais que ce n'est plus vous rendre un digne hommage,

Ce n'est plus signaler ma foi, ni mon courage,
Qu'après sa mort, hélas! oublier mon amant....
(*A part, avec douleur.*)
Que n'ai-je le bonheur de l'oublier vivant!....
(*A Fayel.*)
Mes jours sont votre bien, et ma juste tendresse....

FAYEL, *l'interrompant.*

Mon ame s'abandonne à la plus douce ivresse!
Quoi! du bonheur enfin l'aurore luit pour moi,
Et le don de ton cœur suit le don de ta foi!

SCENE VII.

ALBÉRIC, FAYEL, GABRIELLE.

ALBÉRIC, *à Fayel.*

ON vient de m'annoncer une étrange nouvelle,
Qu'à vous seul, en secret, il faut que je révele.

FAYEL, *vivement, en lui montrant Gabrielle.*

Ah! parle sans contrainte et ne lui cache rien;
Ami, mon cœur n'a plus de secrets pour le sien.

ALBÉRIC, *hésitant.*

Seigneur.... si vous saviez....

FAYEL.

Quel est donc ce mystere?

ALBÉRIC.

A tout autre que vous mes soins le doivent taire.

FAYEL.

FAYEL, *à part.*

Je tremble !

GABRIELLE, *à part.*

D'où me vient cette sombre terreur ?

FAYEL.

Madame, permettez.... Excusez son erreur....
Quels que soient les secrets qu'il veut ici m'apprendre,
Croyez qu'en votre sein je courrai les répandre.
(*Elle sort, en regardant Fayel et Albéric avec la plus vive inquiétude.*)

SCENE VIII.

FAYEL, ALBÉRIC.

ALBÉRIC.

DES remparts de Dijon d'Armance est revenu,
Seigneur.... Raoul respire, et d'Armance l'a vu.

FAYEL, *à part, avec le plus grand éclat.*
(*A Albéric, en lui montrant le billet de Raoul.*)

O Ciel !... Quoi ! ce billet !... Ah ! vois leur imposture ;
(*Il donne le billet à Albéric, qui le lit bas.*)
Et je viens de tomber aux pieds de la parjure !...
J'avois bien pressenti leurs noires trahisons !
Mon cœur m'avoit tout dit par ses premiers soupçons !

Malgré l'appât flatteur d'une odieuse histoire,
Mes doutes obstinés refusoient de la croire !....
(*Reprenant la lettre, avec fureur, des mains d'Albéric, après qu'il l'a lue.*)
Eh ! bien, vante-moi donc leur candeur et leur foi !

ALBÉRIC.

Je reste confondu ! Raoul est près du Roi.
Ils sortoient de Dijon. Philippe, à son passage,
Veut, aux murs de Vergy, recevoir votre hommage.
D'Armance en vains discours ne s'est pas étendu;
Ignorant le faux bruit par Monlac répandu,
De l'objet de votre ordre instruit par ses yeux même,
Pour hâter son retour, son zele étoit extrême...
Mais Raoul, un Héros !... Il faudroit éclaircir....

FAYEL, *l'interrompant.*

Lui-même, cette fois, m'apprend à le punir !....
Oui, son billet infâme et m'inspire et me guide !...
Allons plonger ce fer au sein de la perfide;
Et courons aussi-tôt offrir son cœur fumant
Aux yeux épouvantés de son indigne amant !
(*Il fait quelques pas pour sortir.*)

ALBÉRIC.

Seigneur....

FAYEL, *s'arrêtant, à part.*

Pourquoi frémir ?... Elle est la plus coupable,
C'est elle qui verra ce spectacle effroyable !....
(*Avec une joie amere.*)
Que le cœur de Raoul soit percé le premier !...
J'apporterai ce don, qu'il feignoit d'envoyer !...

Au milieu de la Cour, sous les yeux de son maître,
En montrant cet écrit, je vais frapper le traître !

ALBÉRIC.

Ah ! daignez....

FAYEL, *l'interrompant.*

Je voudrois de leur sang odieux
Les abreuver l'un l'autre, et moi-même après eux !

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

RAOUL DE COUCY, *sous l'habit et l'armure d'un Ecuyer;*
UN OFFICIER *de Fayel.*

COUCY.

VA, sers un inconnu que son bonheur t'adresse.
C'est Rhétel qui m'envoie auprès de la Comtesse.
Du sang qui les unit je dois chérir les nœuds.
Je viens chargé de soins importans pour tous deux.
(*L'Officier sort.*)

SCENE II.

COUCY, *seul.*

RESPIRE enfin, Raoul, dans des lieux qu'elle habite!...
Tous mes sens sont émus d'une ivresse subite!...
(*Considérant le lieu où il se trouve.*)
Voilà de notre amour les premiers monumens....
Ces murs, témoins chéris des plus purs sentimens!...
Que de doux souvenirs dont le charme suprême

A qui n'est plus heureux tient lieu du bonheur même!..
Je gémis!.. Gabrielle, en d'autres tems, hélas!
Près de te voir ici, je ne gémissois pas!
Là, même avant nos yeux, nos ames se cherchèrent;
Dans nos premiers regards elles se rencontrèrent.
Là, vingt fois, en secret, sortant des champs d'honneur,
Ta main ceignit mon front des lauriers du vainqueur.
Lorsqu'au prix de mon sang je vengeai tes injures,
Tes pleurs, dans ce Palais, ont lavé mes blessures.
Ton ame fugitive et prête à s'exhaler,
Par mes derniers adieux s'y sentit rappeler.
Enfin, malgré la mort, mon cœur venoit s'y rendre,
Et, pour être avec toi, survivoit à ma cendre!...
Trop ingrate Fayel, quels droits j'ose attester!...
Fayel!... Est-ce le nom que tu devrois porter?
Sous un joug odieux, séchant dans l'amertume,
La langueur du trépas lentement te consume....
Et mes jours, presqu'éteints, ont pu se ralumer!...
Ne meurs point pour l'amour... vis plutôt sans m'aimer....
Sans m'aimer!... Quel espoir!... Ah! je fuirai ta vue;
Que pour un seul moment elle me soit rendue!
Je ne puis accorder mon bonheur et le tien:
Juge combien je t'aime! oui, je renonce au mien!

SCENE III.

MONLAC, COUCY.

MONLAC, *à part, sans reconnoître d'abord Coucy.*

POURQUOI me retenir et m'observer sans cesse?
Quel ami de Rhétel cherche à voir la Comtesse?...
(*A Coucy, qui est détourné, et dont il ne voit pas les traits.*)
Est-ce vous?

COUCY, *appercevant, et reconnoissant Monlac.*

Toi, Monlac, encor dans ce séjour?
Aurois-tu donc appris que je revois le jour?

MONLAC, *immobile d'étonnement, à part.*

Ses traits... sa voix.... Mon maître!.... O céleste clémence!
Il vit! tu veux encor le bonheur de la France!...
(*Il se jette dans les bras de Coucy, qui les lui tendoit.*)
Par quel miracle, enfin, nous êtes vous rendu?
Le Ciel, le juste Ciel en doit à la vertu!

COUCY.

O mon ami! connois quel destin nous rassemble....
Mais dis-moi, le premier, les raisons....

MONLAC, *l'interrompant.*

Ah! je tremble.
Songez que, pour vos jours, tout est à craindre ici.
Le soupçonneux Fayel...

COUCY, *l'interrompant, à son tour.*

Est aux murs de Vergy.
Je ne crains rien pour moi. C'est pour sa digne épouse,
Que j'ai dû redouter sa cruauté jalouse.
Si, dépouillant la pourpre et l'or des Chevaliers,
J'emprunte les couleurs des simples Écuyers,
C'est pour elle, un moment, qu'à la honte de feindre
Mon austere candeur a daigné se contraindre;
Et j'ai choisi l'instant qu'appelé près du Roi,
Fayel porte à ses pieds les gages de sa foi
Pour venir m'acquitter d'un soin cruel et tendre,
Le seul qu'à mon amour l'honneur ne peut défendre.
Mais toi, qui te retient dans ces tristes climats?
Chez mon pere d'abord as-tu porté tes pas?
Que son ame sensible alarme ici la mienne!
Le récit de ma mort aura causé la sienne?

MONLAC.

Seigneur, il n'a point su sa perte et mon erreur.

COUCY, *à part, avec transport.*

Nature, il est encore un plaisir pour mon cœur!

MONLAC.

L'inconstance des mers a retardé mon zele.
Depuis une heure, à peine, aux mains de Gabrielle
J'ai remis ce billet, où vos tristes adieux....

COUCY, *l'interrompant.*

Des pleurs, en le lisant, ont-ils rempli ses yeux?

MONLAC.

Ah! j'ai cru cet instant le dernier de sa vie!

COUCY, *vivement.*

J'aurois dû le prévoir !... Quelle étoit ma furie !
Quels coups ce vain hommage eût portés à l'amour !...
Va la tirer d'erreur ; apprends-lui mon retour....
Mais non, c'est lui donner une mort plus certaine ;
Et d'un secours trop prompt l'imprudence inhumaine,
Arrachant le poignard, va déchirer son cœur.
Ménage habilement ce dangereux bonheur.
Sur-tout, si sa vertu redoute ma présence,
De mes feux toujours purs peins-lui bien l'innocence.
Dis que d'un Chevalier je remplis le devoir :
Dis que j'aime sans crime, et même sans espoir ;
Que je suis, en un mot, quelque ardeur qui m'inspire,
Trop digne de son cœur, pour vouloir le séduire.

(*Monlac sort.*)

SCENE IV.

COUCY, *seul.*

MOMENT tant souhaité, que tu me fais frémir !....
(*Appercevant, de loin, Gabrielle arriver par un côté opposé a celui par où Moncade est sorti.*)
Dieu ! la voici !... Monlac n'a pu la prévenir...
Elle marche à pas lents vers cette voûte obscure.
Je vois ses traits divins, l'honneur de la nature !
Non, jamais sa beauté, dans sa brillante fleur,
N'eut cet appas touchant de la tendre langueur,

Qu'un chagrin, que je cause, imprime à tous ses charmes !....
Mon cœur est plein de feux, mes yeux trempés de larmes....
Elle parle, écoutons.

(*Il se retire sous un portique sombre.*)

SCENE V.

GABRIELLE, COUCY, *caché.*

GABRIELLE, *à part, se promenant sans voir Coucy.*

RAOUL ! du sein des morts,
Ton cœur me suit par-tout et brave mes remords !...
Mais Fayel est parti sans rien daigner me dire...
Cet ami de Rhétel va peut-être m'instruire...
Je l'ai cru dans ces lieux... Un désordre enchanteur,
Un doux saisissement vient charmer ma douleur !...

(*Coucy paroît un peu sans qu'elle le voie.*)

Toi, qui ne m'entends plus, hélas ! dès notre enfance
C'est ainsi que l'amour m'annonçoit ta présence !

COUCY, *paroissant tout-à-fait.*

C'en est trop ! approchons. Je le puis sans effroi :
Son cœur l'a prévenue ; il lui parle de moi.

GABRIELLE, *à part.*

O Ciel ! quel son de voix sorti de ce lieu sombre ?...
(*Regardant du côté de Coucy.*)
Quel objet ?

COUCY, *à part, en s'approchant un peu.*

Elle tremble ; et moi même...

GABRIELLE, *se détournant avec frayeur.*

Chere ombre !
Que je crois voir sans cesse errante à mes côtés,
Ne persécute plus mes sens trop agités !

COUCY.

Daignez voir...

GABRIELLE.

Où fuirai-je ?

COUCY.

Eh ! quoi, votre épouvante...

GABRIELLE, *s'appuyant sur une colonne.*

C'est un songe ; et ce cœur dont l'image présente...

COUCY, *l'interrompant, en se jettant à ses pieds et en lui prenant la main.*

Ce cœur respire... il vit... il brûle encor pour toi !

GABRIELLE, *avec un grand cri.*

Ah !.. se peut-il ?... Raoul !... tu vis !... je te revoi !...
(*Tendrement*)
Je ne m'étonne plus si, formé pour te suivre,
Au bruit de ton trépas mon cœur a pu survivre !

SCENE VI.

ISAURE, MONLAC, GABRIELLE, COUCY.

GABRIELLE, *à Isaure, avec transport.*

(*A Monlac.*)

CHERE Isaure... Ah! Monlac, sais-tu notre bonheur?

MONLAC.

Oui, Madame, et déja...

GABRIELLE, *à Isaure, en montrant Coucy.*

Le voilà mon vainqueur,
L'honneur des Chevaliers, l'idole de la France!

COUCY.

J'ai tout fait pour l'amour : est-il ma récompense?
L'amante qu'enchaînoit le plus tendre lien....

GABRIELLE, *l'interrompant très vivement.*

N'a d'ame que ton ame et d'être que le tien!
Je renais avec toi dans ce jour plein de charmes;
Et mes yeux épuisés trouvent encor des larmes...
Mais des larmes de joie, et de ces pleurs heureux
Que depuis si long-tems nous ignorions tous deux.
Mon cœur, séché d'ennuis, flétri par la tristesse,
S'épanouit enfin dans sa pure alégresse.
Apprends que de ce cœur rien ne put t'arracher!
Le tems serra nos nœuds, loin de les relâcher.

Mes chagrins conservoient cette empreinte si tendre
Que sur le désespoir l'amour seul sait répandre.
Ta perte, ton retour, ce prodige nouveau
D'un cœur qui se donnoit au-delà du tombeau,
Tout à mes yeux charmés te rend plus cher encore ;
Plus que je ne t'aimois je sens que je t'adore !...
(*A part, avec la plus grande indignation contre elle-même.*)
(*A Coucy.*)
Que dis-je ?.... Ah ! malheureuse !.... Et vous, cruel !
et vous,
Qui savez que je suis sous les loix d'un époux,
S'il ne vous reste plus, comme j'aime à le croire,
De projets, ni de vœux indignes de ma gloire,
Pourquoi, devant mes yeux, vous venez vous offrir ?
Ingrat ! de mes douleurs cherchiez-vous à jouir ?
Trop sûr qu'en vous voyant mille atteintes nouvelles
Rouvriroient de mon cœur les blessures mortelles ?

COUCY.

Moi, jouir de vos pleurs, ou trahir vos vertus ?
Gabrielle, grand Dieu ! ne me connoît donc plus ?
Elle apprend de Fayel à devenir injuste !...
Va, mon cœur est encor le sanctuaire auguste
Où brûla pour toi seule un feu toujours sacré,
Aussi pur que l'objet qui l'avoit inspiré.
Née avec ma vertu, non moins durable qu'elle,
Comme mon ame, enfin, ma flamme est immortelle....
Mais sachez que je viens pour vous sacrifier
Tous les vœux... Votre aspect me fait tout oublier !
Je sens, plus que jamais, dans mes veines brûlantes,
S'irriter

S'irriter de l'amour les fureurs dévorantes....
(*A part.*)
Je suis près de l'objet dont je fus adoré,
O rage! et sans espoir, je m'en vois séparé!...
(*A Gabrielle*)
A d'infideles nœuds votre devoir vous livre;
Au jour de votre hymen j'ai dû cesser de vivre!..,
(*A part, avec la plus grande fureur.*)
Que ne m'écrasiez-vous, murs de Ptolémaïs,
Avec tant de Chrétiens mourans sous vos débris!
Hélas! ces malheureux chérissoient tous la vie!
Je la hais!... c'est à moi qu'elle n'est point ravie!

GABRIELLE.

Modérez donc, cruel! ces ardentes fureurs;
Et, par pitié pour moi, commandez à vos pleurs!...
Mais dites-moi, du moins, quel sujet vous amene,
Et qui vous a sauvé d'une mort si prochaine?

COUCY.

Vous, Madame... oui, vous-même; et je ne dois le jour
Qu'à ces tendres vertus que m'enseigna l'amour...
Lorsque l'altier Richard, plein de ce fanatisme
Dont la férocité dégrade l'héroïsme,
Égorgeoit ses captifs, au nom de notre foi,
Je suivis vos leçons; je sauvai ceux du Roi.
Je réclamai pour eux la loi constante et pure
Que la Religion reçoit de la nature.
Ma clémence eut bientôt son prix inespéré.
Sans défense, à mon tour, aux Sarrasins livré,
Mon aspect attendrit leur cruauté sauvage;

Mon nom fut mon rempart au milieu du carnage.
Porté près du Sultan, qui prit soin de mes jours,
Je me vis prodiguer l'utile et prompt secours
De cet art qui commande à l'ame fugitive;
Art négligé par nous, que l'Arabe cultive....
(*Vivement.*)
Ranimé par ses soins, je me dis, en secret,
Que l'adieu si touchant de ce fatal billet,
Le bruit de mon trépas honoré par vos larmes,
Au bonheur de vous voir prêteroit mille charmes!
Cet espoir, ce desir, qui réchauffoit mes sens,
Rendit des végétaux les efforts plus puissans.
Enfin ce fier Sultan, que l'ignorance abhorre,
Me renvoie à mon Roi, qui me pleuroit encore.
Tant la reconnoissance a d'invincibles droits
Par qui l'humanité nous rappelle à ses loix!
Sans distinguer le culte et l'Empire où nous sommes,
L'homme chérit toujours le bienfaiteur des hommes!

GABRIELLE, *avec douleur.*

Quoi! l'Asie en Raoul vante son bienfaiteur,
En lui mon Souverain voit son libérateur,
Par-tout où le destin nous donna la victoire
Son nom est le premier qu'ait prononcé la gloire,
Et quand tout l'univers adore tes vertus,
Seule on m'a condamnée à ne t'adorer plus,
Moi, que chérit ton cœur, qui t'aimai la premiere?...

COUCY.

Ton ame m'appartient, malgré la terre entiere...
Eh! dépend-il de nous d'éteindre un si beau feu?
A-t-il pour s'allumer attendu notre aveu?

Ame de notre vie, il ne peut cesser d'être
Qu'avec les doux rapports qui dans nous l'ont fait naître.

GABRIELLE.

Dieu! quel oubli honteux égare nos esprits!
Tous les deux, à l'instant, nous en serons punis!....
(*Voulant s'éloigner.*)
Je triomphe en fuyant; je sors de ta présence...
Ne me voyez jamais : respectez ma défense.

COUCY, *la retenant.*

Arrêtez un moment! Promettez-moi, du moins,
Que vos jours conservés...

GABRIELLE, *l'interrompant vivement.*

Ah! quels funestes soins
De prolonger mon crime et l'horreur qui m'accable!
Je sens que chaque instant me rendra plus coupable!

COUCY.

Envers qui?... Vous!

GABRIELLE, *plus vivement.*

Envers un époux vertueux,
Qui donneroit son sang pour voir mes jours heureux....
Que j'aimerois sans toi.... mais dont mon injustice
Regarde les bontés comme un affreux supplice.
Sais-tu qu'à cet époux, ici même, en ce jour,
Mon devoir a promis d'oublier ton amour?

COUCY.

Quoi! Fayel a connu notre ardeur mutuelle?

GARIELLE.

Ta lettre est dans ses mains.

COUCY.

Vous avez pu, cruelle!...

GABRIELLE, *l'interrompant.*

Eh! n'en sois point jaloux!... Va, cet écrit vainqueur,
Sans cesse, en traits de feu, se retrace en mon cœur...
(*A part.*)
Mais où m'emporte encore un souvenir trop tendre?...
(*A Coucy.*)
Pars, sauve à ma vertu l'affront de se défendre.
Tu mourois pour l'amour; va vivre pour l'honneur!

COUCY, *avec accablement.*

Eh! qu'importe la gloire à qui perd le bonheur?

GABRIELLE.

Ton Roi que tu chéris...

COUCY, *l'interrompant.*

C'est lui qui nous sépare!

GABRIELLE, *avec vivacité.*

Sans savoir nos malheurs, ingrat! il les répare.
Tu regnes dans sa Cour; ses bienfaits...

COUCY, *l'interrompant.*

Ah! sans toi
La Cour, le monde entier n'est qu'un désert pour moi!

GABRIELLE.

Tu devrois me donner l'exemple du courage!

COUCY, *toujours abattu.*

Je dois, perdant le plus, me plaindre davantage!

GABRIELLE, *toujours vivement.*

Ton ame peut, du moins, exhaler sa douleur !
Mes chagrins renfermés vont dévorer mon cœur !...
Va gémir loin de moi ; rien ne peut te contraindre.
Laisse-moi la douceur d'être la plus à plaindre...
Allez, enfin ; songez que des murs de Vergy
Fayel, en peu d'instans, peut revoler ici.
Du bruit de votre mort sa haine détrompée
A découvrir vos pas est, sans doute, occupée.
Peut-être il sait déja qu'arrivé dans ces lieux....

COUCY, *l'interrompant.*

D'Armance étoit le seul dont je craignois les yeux ;
Mais il ne m'a point vu.

GABRIELLE, *à part, en entendant du bruit, au loin.*

Quel bruit se fait entendre ?...

(*A Monlac et Isaure.*)

Voyez tous deux.

(*Isaure et Monlac sortent.*)

SCENE VII.

COUCY, GABRIELLE.

GABRIELLE.

HÉLAS ! s'il venoit vous surprendre !..
Eh ! comment pourriez-vous échapper à ses traits ?

SCENE VIII.

ISAURE, COUCY, GABRIELLE.

ISAURE, *à Coucy.*

SEIGNEUR, c'est Fayel même.

GABRIELLE, *à Coucy.*

Ah! fuyez, pour jamais!

COUCY, *avec fierté.*

Moi, fuir?

GABRIELLE.

Veux-tu risquer mon honneur et ma vie?

COUCY, *tendrement.*

Je sors .. A votre honneur le mien se sacrifie...

(*Il fait un pas et revient.*)

(*A Isaure.*)

Mais Monlac....

ISAURE, *l'interrompant.*

Il arrête et va tromper Fayel.

(*Coucy sort par une des coulisses du devant du Théatre.*)

SCENE IX.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE.

ALLONS cacher ma honte et mon trouble mortel !

(Elle sort, par l'autre côté, avec Isaure.)

SCENE X.

FAYEL, ALBÉRIC, GARDES.

FAYEL, *à part, en entrant, par le fond du Théâtre, l'épée à la main, et regardant sortir Gabrielle.*

ELLE fuit !... Elle est seule !... Ah ! c'est Monlac, ce traître....
En osant me combattre, il a sauvé son maître....
Du moins, le téméraire est tombé sous mes coups !

ALBÉRIC, *voyant paroître Monlac, blessé, et qui marche avec peine.*

Le voici tout sanglant qui se traîne vers vous.

SCENE XI.

MONLAC, FAYEL, ALBÉRIC, GARDES.

MONLAC, *à Fayel.*

SEIGNEUR, que de ma mort votre haine contente...
Raoul .. est vertueux... votre épouse .. innocente...
J'expire.

(*Il meurt et tombe.*)

FAYEL, *à part.*

(*A Albéric.*)

L'imposteur !... Qu'on l'ôte de mes yeux.

(*Des Gardes emportent Monlac.*)

SCENE XII.

FAYEL, ALBÉRIC, GARDES.

FAYEL, *aux Gardes qui sont restés.*

QU'ON ferme ce portique. Environnez ces lieux,
Poursuivez, découvrez, amenez son complice.

(*La plus grande partie des Gardes sort.*)

SCENE XIII.

FAYEL, ALBÉRIC, GARDES.

FAYEL, *à part.*

QUE devant la parjure ici même il périsse !...
(*A Albéric.*)
Fais-la venir.

ALBÉRIC.

Seigneur, ce courroux violent...

FAYEL, *l'interrompant.*

Je vais me commander. Cachons ce fer sanglant...
(*A part, en remettant son épée dans le fourreau.*)
Tes crimes, à mes yeux, ont flétri tous tes charmes;
Mon cœur s'est endurci par tes perfides larmes !...
Non, ni pitié, ni grace !... Ah ! mes justes fureurs
Sauront de tes forfaits surpasser les horreurs !...
(*Il se promene à pas précipités.*)
Je veux, accumulant mes affreux sacrifices,
Voir les maux de Raoul accrus par tes supplices !
Ralentir son trépas pour prolonger le tien !
L'arracher de ton cœur, t'immoler dans le sien;
Et, sous des flots de sang répandus par ma rage,
Éteindre mon amour et laver mon outrage !
(*Il s'appuie sur une colonne.*)

ALBÉRIC.

Mais de tout ce complot êtes-vous éclairci ?
Pourquoi publioient-ils le trépas de Coucy ?

FAYEL, *se relevant avec fureur.*

Que sais-je ? aux pieds du Roi dès que j'ai pu paroître,
Parmi les Courtisans ne voyant point le traître,
J'ai su qu'avec mystere on l'avoit vu partir.
J'ai jugé qu'en ces lieux il venoit me trahir,
Et, sans plus m'informer, sans vouloir rien entendre,
J'ai revolé soudain pour le pouvoir surprendre....
Le mensonge, fertile en détours si divers,
Les a tous épuisés dans ces deux cœurs pervers!
Tantôt, lorsque l'ingrate employoit la priere
Pour rester, loin de moi, dans ce lieu solitaire,
Son refus obstiné de me suivre à la Cour
De son amant ici ménageoit le retour.
Ce lâche confident, ce précurseur du crime,
(Qui dut être, en effet, ma premiere victime)
De son maître, avec art, vient devancer les pas ;
Il couvre son retour du bruit de son trépas.
On me laisse ravir cette lettre odieuse,
De l'imposture encor recherche industrieuse ;
Et la parjure affecte un aveu plein d'honneur
Pour pouvoir, sans danger, recevoir son vainqueur !...
Mais on ne revient point !... Il échappe à ma haine !

ALBÉRIC.

Je conçois trop, Seigneur, que toute excuse est vaine ;
Leur entrevue ici prouve assez leurs amours....
Mais pourquoi cette lettre et tous ces noirs détours ?
Il faut qu'avec tant d'art cette trame tissue
Ait voilé des projets...

FAYEL, *l'interrompant.*

N'en vois-tu pas l'issue?
Monlac, dans son transport, m'alloit percer le sein!...
Son maître, en se cachant, a le même dessein;
(*Se promenant encore.*)
Et l'ingrate... Ah! souvent une épouse infidelle,
Dans le sang d'un époux plonge sa main cruelle!
Elle se lasse, enfin, d'attendre son bonheur
D'une mort, qu'en secret peut hâter sa fureur;
Et, suivant des forfaits la pente trop rapide,
Quelquefois l'adultere entraîne au parricide....
(*A part.*)
Oui, ma mort est l'objet de tes lâches amours...
Je ne puis plus t'aimer, que m'importent tes jours?...
Allons, il faut du sang à ma vengeance avide!...
(*A Albéric.*)
A mes yeux, dans l'instant, amene la perfide;
Je le veux.

(*Albéric sort.*)

SCENE XIV.

FAYEL, GARDES.

FAYEL, *à part.*

MAIS, plutôt, pour se faire un effort
Je sens en ce moment mon courroux assez fort....
Que ma rage tranquille en soit plus implacable!

Imitons Gabrielle en son art détestable !
Prêtons un front serein aux plus noires fureurs ;
Et, pour que son supplice ait encor plus d'horreurs,
Laissons-lui quelque tems sa crédule alégresse,
Paroissons ignorer les piéges qu'on nous dresse.

SCENE XV.

ALBÉRIC, FAYEL, GARDES.

ALBÉRIC, *à Fayel.*

LA voici.

FAYEL, *à part, en mettant la main à son poignard, et puis s'arrêtant.*

Dieu ! commande à mon bras égaré !...
(*A Albéric.*)
Cours, vois si son amant va m'être enfin livré.
(*A tous les Gardes.*)
Je t'attends... Vous, restez sous la voûte prochaine.

(*Albéric, sort, d'un côté, et les Gardes se retirent d'un autre.*)

SCENE XVI.

GABRIELLE, FAYEL.

FAYEL.

MADAME, auprès de vous mon amour me ramene.
Prêts à nous séparer, sans doute, pour long-tems,
Je viens vous confier quelques soins importans.
Vous voulez fuir la Cour, et j'y souscris, sans peine.
Seul, je suivrai Philippe aux rives de la Seine;
Puisqu'Autrey désormais a pour vous tant d'appas,
De ces lieux si chéris vous ne sortirez pas.
J'ai su près du Monarque excuser votre absence.
De vos justes raisons j'ai senti la puissance:
Votre vertu craignoit de revoir un amant,
Et doit plus que jamais le craindre en ce moment;
Car, je n'en doute pas, vous êtes informée,
Que Raoul, démentant la vaine renommée,
Vit et revient vainqueur? Jugez si, dans ce jour,
Où j'ai connu par vous sa flamme et votre amour,
J'approuve et je chéris la noble retenue
(*Avec ironie.*)
Qui fuit, si prudemment, les dangers de sa vue?
Mon cœur à des soupçons ne peut plus s'arrêter;
Je sais sur vos sermens combien je dois compter.
Vous n'abuserez point du tems de mon absence
Pour souffrir de Raoul la coupable présence,

Et si dans ce Palais il osoit pénétrer,
(*Avec menace.*)
Vous-même, à mes vengeurs il faudroit le livrer.

GABRIELLE.

Seigneur, sans mon aveu, si sa flamme indiscrette
Osoit chercher ma vue et troubler ma retraite,
Je croirois que l'honneur, l'exilant sans retour,
Et vous révélant tout, fléchiroit votre amour.

FAYEL, *impétueusement.*

Rien ne le sauveroit de ma fureur extrême !...
(*A part.*)
Je m'emporte.

GABRIELLE, *à part.*

Gardons de me trahir moi-même !

FAYEL, *plus tranquille.*

Ce nouvel Écuyer, dans ma Cour inconnu,
Au nom de votre amant est peut-être venu ?

GABRIELLE, *tremblante.*

De Raoul !... vous croiriez ?...

FAYEL, *l'interrompant.*

Que j'aime à voir ce trouble !
(*Ironiquement.*) (*Gabrielle paroît encore plus effrayée.*)
Il me rassure... Eh ! quoi, votre frayeur redouble !
Quel en est donc l'objet ?

GABRIELLE, *se remettant.*

Rien ne doit m'effrayer;
Sans mystere, en ces lieux, j'ai vu cet Écuyer.
Monlac a su, par lui, le retour de son maître.

FAYEL.

Monlac l'attend ailleurs, pour peu d'instans, peut-être.
Mais l'ami de Rhétel devroit-il se cacher?

GABRIELLE.

Il est parti.

FAYEL.

J'en doute, et je le fais chercher....
(*Amérement.*)
Comme il connoît Raoul, je lui voudrois apprendre,
S'il songe à me tromper, le sort qu'il doit attendre...
(*A part, avec joie, en voyant entrer ses Gardes.*)
Il vient, j'entends du bruit...

SCENE XVII.

ALBÉRIC, GARDES, FAYEL, GABRIELLE.

FAYEL, *à Albéric.*

EH! bien?

ALBÉRIC, *bas.*

C'est vainement
Qu'on le cherche au Palais; on croit qu'en ce moment
Dans la ville....

FAYEL, *l'interrompant.*

(*Bas.*) (*Haut, à Gabrielle.*)
J'y cours... Il faut qu'en mon absence
D'Autrey, contre le Duc, j'assure la défense :
Aux soins de mon départ mes ordres vont pourvoir ;
Mais, dans quelques instans, je pourrai vous revoir...
(*Après avoir fait quelques pas pour sortir et s'arrêtant, à part.*)
Ma flamme à son aspect, malgré moi, se ranime :
Tout prêt à la frapper j'adore ma victime !

(*Il sort avec Albéric et les Gardes.*)

SCENE XVIII.

GABRIELLE, *seule et anéantie.*

DE mon accablement j'ai peine à revenir !...
Quels sont ces noirs transports qu'il sembloit retenir ?
Sauroit-il que Raoul ?...

SCENE XIX.

ISAURE, GABRIELLE.

GABRIELLE.

AH ! viens, ma chere Isaure !
Apprends quel est l'effroi, l'horreur qui me dévore.
Si j'en crois de Fayel le courroux inquiet,
Il a su de Raoul le voyage secret.
Monlac, en le quittant, a-t-il frappé ta vue ?
Et de leur entretien sait-on quelle est l'issue ?

ISAURE, *avec saisissement.*

Madame, la terreur est dans tous les esprits.
Sur les fronts consternés vos malheurs sont écrits.
Tout semble en ce Palais se troubler, se confondre.
Quand j'interroge à peine on ose me répondre.
Quand je nomme Monlac on me fuit en tremblant.
J'ai cru voir un Soldat cacher son bras sanglant.

GABRIELLE, *avec éclat.*

Ah ! c'en est fait. Voilà le signal du carnage :
Monlac est le premier qu'ait immolé leur rage !...
(*A part.*)
O malheureux Coucy ! qu'allez-vous devenir ?...

(*A Isaure.*)

Viens; que j'aie, avant lui, le bonheur de mourir,
Et que Fayel, enfin, dans sa haine barbare,
Rejoigne, en les perçant, ces deux cœurs qu'il sépare !

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE.

ISAURE, vainement tu me veux rassurer,
Dans mes sens éperdus l'espoir ne peut rentrer!
Autour de nos remparts cette garde assemblée,
Que Fayel, en partant, a même redoublée,
M'annonce que Raoul n'aura pu les franchir;
Et tant qu'il est ici puis-je ne point frémir?

ISAURE.

Dans les remparts d'Autrey quand il seroit encore,
Que craignez-vous pour lui, puisque Fayel l'ignore?
Pensez-vous, si Fayel l'eût jamais soupçonné,
Que, sans rien éclaircir, il se fût éloigné?
Votre époux, vers Paris, vient de suivre Philippe.
Qu'au moins par son départ votre effroi se dissipe!
Eh! n'avez-vous pas vu, dans ses tendres adieux,
Que le soupçon jaloux ne troubloit plus ses yeux?

GABRIELLE.

Ce honteux sentiment soigneux de se contraindre,
Donne aux cœurs qu'il remplit l'habitude de feindre.

ISAURE.

Mais toujours de Fayel les transports enflammés
Décelent, malgré lui, ses chagrins renfermés.
Je n'ai plus retrouvé sur son visage empreinte
D'un jaloux inquiet la pénible contrainte.

GABRIELLE.

Hélas! en un moment peut-il ainsi changer?
C'est ce calme suspect, dans son ame étranger,
Qui redouble l'effroi dont je me sens frappée.
A m'observer, moi-même, en secret occupée,
Peut-être que mon trouble a mal jugé du sien.
D'ailleurs, avec Monlac son paisible entretien,
Le récit qu'en ont fait Albéric et d'Armance,
Sont autant de raisons contre ma défiance;
Mais je ne pourrai voir mon tourment adouci
Qu'on ne m'ait répondu des destins de Coucy.
Vois, du moins...

ISAURE, *l'interrompant.*

Je voudrois qu'il pût encor paroître;
Qu'un dernier entretien lui fît enfin connoître
Que vos jours exposés par un nouveau retour
Révolteroient ensemble et l'honneur et l'amour,
Qu'un Héros, un amant généreux et fidele
Doit à votre repos une absence éternelle.
Vous seule à ces raisons donneriez tout leur poids.
L'amant désespéré n'entend plus qu'une voix:

L'arrêt qui le résout à s'immoler, lui même,
Doit être prononcé par la bouche qu'il aime.

GABRIELLE.

Non, ce n'est pas de moi qu'il le doit recevoir.
Épargne moi plutôt le danger de le voir.
Que, depuis ce matin, son aspect m'épouvante !
O terrible réveil d'une ardeur si puissante !
Isaure, ce n'est plus cette douce langueur
Qui nourrissoit ensemble et consumoit mon cœur ;
C'est un feu dévorant, que rien ne peut contraindre,
Irrité des efforts que j'ai faits pour l'éteindre :
C'est lui qui me soutient, et son fatal poison
A ranimé mes sens, en troublant ma raison.
Si je pouvois bannir Raoul de ma mémoire....
Je sens que j'en mourrois, en pleurant ma victoire !...
Je maudis les vertus que je veux embrasser ;
Je déteste mon crime, et n'y puis renoncer !

ISAURE.

Ah ! revenez à vous ; ces honteuses alarmes....

GABRIELLE, *l'interrompant.*

Que ne puis-je effacer, par de plus dignes larmes,
La honte de ces pleurs que je verse en ton sein !
Ah ! remplis, par pitié, ton devoir inhumain !
Ose, avec dureté, me reprocher mon crime :
Dis-moi que ton amie a perdu ton estime ;
Redouble, aigris ma honte afin de me guérir.
On revient d'une erreur à force d'en rougir.
Va, s'il est dans ces lieux, porte à ce cœur fidele
D'un éternel exil la sentence mortelle....

Mais adoucis les traits dont il faut l'accabler.
Hélas ! en le frappant, cherche à le consoler.
Dis-lui que ses malheurs font toute ma souffrance,
Dis-lui que j'ordonnois... et pleurois son absence !...
Quel emploi je te donne !... Ah ! la seule amitié
Sait joindre le courage à la tendre pitié !...

(*Appercevant Coucy*)

Va... Le voici... Fuyons

SCENE II.

COUCY, GABRIELLE, ISAURE.

COUCY, *à Gabrielle, en entrant par où il est sorti au commencement de l'acte précédent, et arrêtant Gabrielle, qu'il voit s'éloigner.*

AH ! souffrez ma présence.
Cruelle ! je rougis de mon obéissance,
D'avoir fui, par votre ordre, un horrible danger,
Qu'avec vous et Monlac je reviens partager.

GABRIELLE.

Ce danger cesse, enfin. Mais l'honneur vous exile.
Fayel ignore tout ; il est parti tranquille.
Monlac, l'éblouissant de discours captieux,
Pour le mieux abuser, est sorti de ces lieux.
Au récit qu'on m'a fait j'ai dû même comprendre,
(Si l'on ne cherche pas, du moins, à me surprendre)

Que Monlac vous attend assez près de nos murs.
Allez, vous connoissez tous les sentiers obscurs...

COUCY, *l'interrompant.*

Mais, puisque nul péril ici ne vous menace,
D'un dernier entretien je demande la grace.

GABRIELLE.

Non.

COUCY.

Le plus saint devoir veut que vous m'écoutiez.

GABRIELLE, *voulant sortir.*

Il veut que je vous fuie.

COUCY, *l'arrêtant, et se jettant à ses pieds.*

Ah! je meurs à vos pieds.

GABRIELLE.

Vous m'osez retenir?

COUCY.

Oui, je l'ose, inhumaine!

GABRIELLE, *avec impétuosité.*

Téméraire! c'est-là le vrai soin qui t'amene;
De mon fatal amour tu veux m'entretenir,
De mes regrets honteux m'accabler à loisir,
M'enivrer de mon crime!... Ah! ce transport coupable
Enfin à ma vertu te rend moins redoutable.
Raoul veut devenir indigne de mon cœur;
Il faudra le haïr... c'est mon plus grand malheur!

COUCY, *la retenant encore.*

Ingrate! rougissez d'un soupçon qui m'outrage...
A vous parler encor c'est l'honneur qui m'engage...

(*Elle commence à l'écouter.*)

Tantôt du foible amour les plaintives douleurs,
En nous attendrissant, ont relâché nos cœurs ;
La mort fut votre espoir et votre unique envie :
Je veux qu'un beau triomphe assure votre vie.
C'est moi qui la troublai, seul j'en fais le tourment ;
Renoncez .. pour jamais... à ce funeste amant...

(*A part.*)

Ciel !... et Raoul prononce un arrêt si terrible ?...

(*A Gabrielle.*)

Oui, j'exige de vous ce qui m'est impossible.
Mais nos cœurs ont besoin, dans ce moment cruel,
De se prêter encore un secours mutuel.
Pour régler mon destin, c'est vous que je contemple,
Et ma vie, ou ma mort dépend de votre exemple.
Fixez, encouragez mes esprits éperdus ;
L'un à l'autre, en tout tems, nous dûmes nos vertus.

GABRIELLE, *avec douceur.*

Eh ! bien, mon cher Raoul, que des chaînes si belles,
Que formoient ces vertus, soient toujours dignes d'elles !...

(*Avec une véhémence qui s'échauffe par degrés.*)

Les grandes passions naissent dans un grand cœur :
Qui les sent fortement sait en être vainqueur.
Le courage n'est point dans la froideur stoïque ;
C'est une ame de feu qui seule est héroïque.
Je sens que notre amour ne se peut étouffer,
Mais c'est en l'épurant qu'il en faut triompher !...
Songe, en nos premiers ans, quelles rapides flâmes,
Au seul nom de vertu venoient saisir nos ames ;

Comme,

Comme, leur union redoublant leur vigueur,
Toutes deux s'exciroient, se portoient vers l'honneur!
Comme l'amour, lui-même, à la gloire fidele,
Fut un flambeau de plus qui nous guida vers elle!
Tu viens de ralumer le même zele en moi;
Je vois qu'à mes discours il se réveille en toi.
Prévenons, à l'instant, dans l'ardeur qui nous presse,
Quelque lâche retour, quelque indigne foiblesse.
Profitant du transport qui vient nous émouvoir,
Promettons-nous de vivre, et de ne plus nous voir...
Tandis que, loin des Rois, je vais dans ces asyles
Consacrer tous mes jours à des vertus tranquilles;
Sur un plus grand Théatre, en triomphe porté,
Oracle de la France et de l'humanité,
Présentez aux mortels le flambeau du génie;
En éclairant le monde, honorez la Patrie.
Ami de votre maître, allez devant ses pas
Etre encor son Égide au milieu des combats;
Et, de vos grands succès m'offrant toujours l'hommage,
Quand l'amour vous viendra retracer mon image,
Alors de vos vertus me croyant le témoin,
Pour les accroître encor prenez un nouveau soin...
C'est ainsi qu'éloignant l'ombre même du crime
Notre amour deviendroit un sentiment sublime,
Et que, malgré l'hymen, le devoir et le sort,
Nous pourrions, à jamais, nous aimer sans remord!

COUCY, *à part.*

Où suis-je?... quelle ivresse en mes sens excitée!...
Par un torrent de feu mon ame est emportée!

Que je sens de plaisirs et de tourmens divers !
Quel cœur m'avoit choisi ! quelle amante je perds !
Son excès de vertu me désole et m'enchante !...
(*A Gabrielle.*)
Vergy, par votre voix que la gloire est puissante !...
(*A part.*)
Quel est de la beauté le charme séducteur !
Qui peut contre elle-même armer un foible cœur ?...
(*A Gabrielle.*)
C'en est fait ; je dois compte au monde, à ma Patrie,
Des trésors dont par vous mon ame est enrichie.
Combien je serois vil de les ensevelir !
C'est votre ouvrage en moi qu'il me faut embellir.
Sûr d'être encore aimé, je renais pour vous plaire.
Je vivrai pour la France à nos deux cœurs si chere !
Pour tant d'infortunés... qui le sont moins que nous.
Je veux entendre dire à cent Héros jaloux :
« Raoul, sans nul espoir, privé de Gabrielle,
» Eut la force de vivre et d'être aussi grand qu'elle ! »

GABRIELLE.

Je reconnois Raoul ! Ce glorieux vainqueur
S'il l'eût moins mérité n'auroit pas eu mon cœur !...
Il est tems d'exercer ma constance et son zele...
(*D'un ton ému.*)
Allons... séparons-nous.

COUCY, *en frémissant, et après un peu de silence.*
Mon courage chancele !

GABRIELLE, *le regardant avec fermeté.*
Non, Seigneur.

COUCY.

Pardonnez !... Prêts à se séparer,
Nos cœurs, par plus de nœuds, semblent se resserrer...
(*A part.*)
Triomphe douloureux plein d'horreurs et de charmes!

GABRIELLE.

(*A part.*)
Eh ! me coûte-t-il moins ?... Dérobons-lui mes larmes.
(*Elle s'éloigne.*)

COUCY, *la suivant.*

Ah ! je les sens tomber jusqu'au fond de mon cœur !

GABRIELLE, *s'arrêtant.*

Cher Raoul !... pour jamais... Hélas !...
(*Avec effort et vivement, en s'éloignant davantage.*)
Adieu, Seigneur !

COUCY, *s'éloignant de son côté.*

Adieu !

GABRIELLE, *à Isaure.*

Toi, va l'aider à cacher sa retraite.

(*Il sort par la coulisse par laquelle il est entré, et Isaure le suit.*)

SCENE III.

GABRIELLE, *seule.*

TA loi sévere, ô Ciel ! doit être satisfaite...
Nous venons d'épuiser, dans ces combats cruels,
La constance permise à de foibles mortels !
A tes puissans secours mon ame s'abandonne :
Ta bonté met un prix aux vertus qu'elle donne.
Prends soin de ce Héros, de ses jours précieux...
L'aurois-tu ramené pour le perdre à mes yeux ?...
(*Entendant un bruit éloigné.*)
Mais .. j'entends retentir le signal des alarmes...
Le bruit croît, il approche ; et le fracas des armes...

SCENE IV.

ISAURE, GABRIELLE.

GABRIELLE.

AH ! que devient Raoul ?

ISAURE.

Madame, il est perdu !

GABRIELLE, *à part, voyant paroître Fayel et Coucy se combattant.*

Que vois-je ?

SCENE V.

FAYEL, COUCY, ALBÉRIC, GARDES, GABRIELLE, ISAURE.

FAYEL, *à Coucy, qui se débat contre lui et ses Gardes, et en lui voulant faire rendre son épée.*

RENDS ce fer !

COUCY.

Tu ne m'as point vaincu !
Je brave encor le nombre !

(*Son épée tombe de sa main, et Albéric s'en saisit.*)

FAYEL, *à Albéric.*

Albéric, qu'on l'enchaîne...

(*Albéric met Coucy aux fers.*)

(*A Coucy.*)

Va, tout étoit prévu : la résistance est vaine !...
(*A quelques-uns des Gardes.*) (*A Coucy et à Gabrielle.*)
Vous, ouvrez ce portique... Et vous, vils scélérats,
Voyez votre complice immolé par mon bras.

(*On leur montre, dans la coulisse, Monlac mort.*)

GABRIELLE, *à part.*

Ciel !

COUCY, *à part.*

Monlac égorgé !

GABRIELLE, *à Isaure.*

Que n'as-tu pu me croire !

COUCY, *à part, allant vers le corps de Monlac.*

(*A Fayel.*)

O mon ami !... Jouis de ta lâche victoire,
Monstre !

FAYEL, *tranquillement, en lui montrant Gabrielle.*

Voilà l'essai des châtimens affreux
Que mon juste courroux vous réserve, à tous deux....
(*Avec fureur*)
Traître ! tu prétendois voiler ta perfidie,
Comme en ce jour de crime où, partant pour l'Asie,
Ton amour insolent vint ici m'outrager;
Mais toi-même as pressé l'instant de me venger !
Tantôt, à mon retour, ma recherche inutile
M'a fait voir qu'en secret retiré dans la ville,
Tu paroîtrois bientôt au bruit de mon départ,
Et moi, qui dédaignois les souplesses de l'art,
Jusqu'à feindre à mon tour il m'a fallu descendre.
Te voilà dans le piége où tu m'as cru surprendre;
Et que vos noirs complots, vos infâmes détours
Tendoient à mon honneur, et peut-être à mes jours...
(*Il le prend par la main et le traîne vers Gabrielle.*)
Viens, que ton sang sur elle à l'instant rejaillisse !...
(*A Gabrielle*)
Malheureuse, sa mort commence ton supplice !
(*Il veut percer Coucy de son épée.*)

GABRIELLE, *se jettant sur Fayel.*

Arrêtez !

ALBÉRIC, *à Fayel, en l'arrêtant aussi.*

Ah ! Seigneur !

COUCY, *à Fayel.*

Ah ! tigre furieux !
Frappe !... Je meurs content, si je meurs à ses yeux !
Mais ne fais point outrage à ses vertus sublimes !
Faut-il, pour m'immoler, lui supposer des crimes ?
Qui ? nous ! contre tes jours tramer quelque dessein !...
Sans doute, quand tes feux m'alloient ravir sa main,
Si de ce coup fatal j'avois eu connoissance
Tu m'aurois vu bientôt, armé par la vengeance,
Même aux yeux de son pere, osant te défier,
L'obtenir, ou la perdre en digne Chevalier.
Mais toi, pour m'égorger, sans armes, sans défense,
De forfaits inventés tu noircis ma vaillance !
Eh ! bien, vil imposteur ! j'ose te démentir.
Devant la France entiere, avant que de mourir,
Je déclare innocens Monlac, moi, Gabrielle...
Tu n'es plus son époux ; tu t'es armé contre elle.
La loi des Chevaliers, que trahit ta fureur,
A sa gloire, à ma mort, promet plus d'un vengeur !

FAYEL.

La loi des Chevaliers ? c'est moi qui la réclame !
Je respecte ton titre, en méprisant ton ame...
(*A ses Gardes.*) (*A Coucy*)
Qu'on lui donne une armure.... Allons au champ d'honneur :
Ma justice y remet son glaive à ma valeur.
Je pourrois te punir ; j'en ai le droit, sans doute.
Tu croirois, en mourant, que Fayel te redoute.

Non, François, comme toi, l'honneur de me venger
M'offre un plaisir de plus à l'aspect du danger.
(*Albéric ôte les fers de Coucy, et des Gardes lui donnent des armes.*)

COUCY, *montrant Gabrielle.*

Ah! ton cœur une fois s'est montré digne d'elle!...
Marchons.

GABRIELLE, *se mettant entr'eux.*

Qu'allez-vous faire? eh! quelle horreur nouvelle!...
(*A Coucy.*)
Téméraire! arrêtez... Qui? vous! barbare! vous!
Plonger vos bras sanglans au sein de mon époux!
Vous, charger ma vertu d'un affreux parricide?
Je maudis et l'amour et l'espoir qui vous guide.
Votre abord en ces lieux m'apportoit le trépas
Vous deviez le prévoir... et je ne m'en plains pas!
Vous hasardiez vos jours en exposant ma vie.
Mais que votre imprudence et la mienne s'expie;
(*Montrant Fayel.*)
Et, si nous ne pouvons détromper son courroux,
C'est à vous de mourir, puisque je meurs pour vous....
(*A Fayel.*)
Vous, Seigneur, écoutez...

FAYEL, *l'interrompant, avec la derniere violence.*

Que pourrois-tu me dire
Qui de ton lâche amour ne servît à m'instruire?
A mes yeux, malgré toi, perçant de toutes parts,
Tu m'en rends le témoin; il parle en tes regards.
Dans tes moindres discours mon déshonneur s'imprime...

(*Montrant Coucy.*)

Il t'aime, il est aimé ! voilà ton double crime !...
Ah ! tu portes la mort et l'enfer dans mon cœur !...

(*Montrant Coucy.*)

Tu mourras avec moi... quand il seroit vainqueur !...

(*Aux Gardes, en leur montrant Gabrielle.*)

Soldats, loin de mes yeux, entraînez l'infidelle.
Sur l'ordre d'Albéric vous disposerez d'elle.

(*Des Gardes entraînent Gabrielle.*)

COUCY, *aux Gardes.*

Barbares ! de ses jours vous répondrez au Roi !

FAYEL, *aux Gardes.*

Seul, je réponds pour vous ; n'obéissez qu'à moi !...

(*A Coucy, en le prenant par la main.*)

Viens assouvir la soif qui tous deux nous dévore,
L'ardente soif du sang d'un rival qu'on abhorre !...

(*A Gabrielle.*)

Ingrate ! puissions-nous l'un par l'autre périr !...
Que tout ce qui t'aima se puisse anéantir !

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

(*Le Théatre représente un cachot où l'on voit une table de pierre et deux siéges. La table est en partie cachée par un pilier.*)

SCENE PREMIERE.

GABRIELLE, *seule, assise près de la table, sur laquelle il y a une lampe.*

AH ! que ma derniere heure est douloureuse et lente !...
(*Considérant le cachot où elle se trouve.*)
Voici donc mon sépulchre !... On m'y plonge vivante !
O suprême justice ! après tant de rigueur,
Daignez juger vous-même entre vous et mon cœur.
Hélas ! un cœur sensible est un présent céleste,
Pourquoi de tous vos dons est il le plus funeste ?
Tant de traits, dont le mien s'est senti déchirer,
Quel crime volontaire a pu les attirer ?
Est-il, dans l'univers, une ame infortunée
Qui voyant mes malheurs plaignît sa destinée ?...
Mais on ne m'apprend rien de ce combat cruel.
Ou vainqueur, ou vaincu, je crains tout de Fayel;

Sans doute il me réserve à quelque horreur secrete....

(*Avec vivacité.*)

Raoul est en danger et mon sort m'inquiete....
Raoul, les Sarrasins ont épuisé ton flanc;
Comment défendrois tu les restes de ton sang?
De tes bras affoiblis à peine as-tu l'usage,
Tes languissantes mains vont trahir ton courage!..
Que fais-je? O mon époux! pleine d'un lâche effroi,
Mon ame formeroit quelques vœux contre toi!....

(*Elle se leve.*)

Non, fais-moi périr seule; et par mes justes peines,
Taris, avec mon sang, la source de vos haines.
Gardez tous deux vos coups aux rivaux des François;
Laissez ce faux honneur, le pere des forfaits.
Eh! pour qui bravez-vous l'humanité trahie?
Est-ce à moi de coûter un fils à la Patrie?...

(*Voyant paroître Albéric.*)

On m'apporte la mort, mes destins sont trop doux!

SCENE II.

ALBÉRIC, *suivi de deux Gardes ;* GABRIELLE.

GABRIELLE, *à Albéric, en hésitant.*

EH! bien? Fayel, Raoul?..

ALBÉRIC.

Vous n'avez plus d'époux.

GABRIELLE, *à part.*

Grand Dieu!

ALBÉRIC.

Près de la Tour que sa crainte cruelle,
Pour mieux veiller sur vous, confioit à mon zele,
J'ai vu ce long combat, où la seule fureur,
Madame, a remplacé l'adresse et la valeur.
Deux guerriers n'ont jamais, dans un champ de carnage,
Laissé tant de débris témoins de leur courage.
Leurs lances dans les airs ont volé par éclats.
Les glaives fracassés sont semés sous leurs pas.
De cent coups redoublés les casques retentissent.
Des boucliers rompus mille éclairs rejaillissent :
Mais, par un coup plus sûr mortellement percé,
J'ai vu de son coursier votre époux renversé,
Et Raoul, triomphant sur la sanglante arène,
S'élancer vers ces lieux pour briser votre chaîne.

GABRIELLE,

GABRIELLE, *avec véhémence.*

Courez, contre Raoul, défendre ce Palais;
Je m'immole à ses yeux s'il y rentre jamais!

(*Albéric sort, avec quelques Gardes, et en laissant deux à la porte.*)

SCENE III.

GABRIELLE, DEUX GARDES.

GABRIELLE, *à part.*

CRUEL! dans ces climats conduit par la vengeance,
Voilà de ton retour l'objet et l'espérance!
Et pendant ce combat peut-être la terreur
A parlé pour toi seul dans le fond de mon cœur...
Peut-être, d'un époux trahissant la mémoire,
Je ne vois que tes jours sauvés par ta victoire!...

(*Avec un sombre accablement.*)

O malheureux Fayel! ô crime! affreux remord!
Pour prix de ton amour, j'ai pu causer ta mort!
Je suis donc parricide?... Ah! son ombre plaintive
Poursuivra, l'œil en feu, son épouse craintive;
Jusques dans les enfers il sera mon bourreau!...

(*Avec éclat.*)

Anéantis, grand Dieu! dans la nuit du tombeau

Cette coupable, hélas ! que ta haine a formée
Pour percer, en tout tems, les cœurs qui l'ont aimée...
(Voyant Fayel qu'on apporte blessé.)
Mais quel spectacle horrible effraie encor mes yeux ?
Mon époux expirant qu'on apporte en ces lieux !

SCENE IV.

FAYEL, ALBÉRIC, GABRIELLE, GARDES, *avec des flambeaux.*

GABRIELLE, *à Fayel.*

PUNISSEZ-MOI, Seigneur ; votre mort est mon crime.

FAYEL, *blessé, soutenu par des Soldats, et le corps entouré d'une écharpe.*

(Aux Gardes, en montrant Gabrielle.)

Tu seras satisfaite... Éloignez ma victime.
Que mes ordres vengeurs soient promptement suivis.
Vous la ramenerez quand ils seront remplis.

GABRIELLE, *qu'on emmene.*

Ah ! je vois vos malheurs, voilà mes vrais supplices !

SCENE V.

FAYEL, ALBÉRIC, GARDES.

FAYEL, *à part, en s'asseyant près de la table.*

JE t'en réserve encor, dont je fais mes délices!...
C'est le soin qui m'amene en ces murs ténébreux.

ALBÉRIC.

Eh! quoi, blessé d'un coup, peut-être dangereux...

FAYEL, *l'interrompant.*

Raoul ne m'a porté qu'une atteinte peu sûre;
Il se croyoit vainqueur en voyant ma blessure.
Relevé par d'Armance et prompt à me venger,
Au sein de mon rival mon bras s'est pu plonger.
Nous mourons satisfaits, teins du sang l'un de l'autre....
(*A part.*)
Perfide! ton trépas suivra de près le nôtre!

ALBÉRIC.

Calmez ce noir courroux! Je vous ai dit, Seigneur,
Qu'au bruit de votre mort Gabrielle en fureur,
Et maudissant Raoul...

FAYEL, *l'interrompant.*

Est-elle moins coupable?
Leurs secrets entretiens et leur fourbe exécrable....

Par le sang de Raoul leur forfait est écrit.
Le Ciel fut notre Juge et le Ciel le punit...
(*Aux Gardes.*)
Soldats, cachez sa mort : je veux que la cruelle,
En croyant qu'il triomphe, ait son cœur devant elle.
(*Un Soldat sort pour porter cet ordre.*)

SCENE VI.

FAYEL, ALBÉRIC, GARDES.

ALBÉRIC, *à Fayel.*

MAIS votre sang versé...

FAYEL, *l'interrompant.*

Les restes de ce sang,
Par la rage alumés, bouillonnent dans mon flanc!
Il semble que soudain, de mon cœur élancées,
Des flammes ont rempli mes veines épuisées!...
Va, je ne mourrai pas de ce coup incertain;
Quand je serai vengé, je mourrai de ma main.

ALBÉRIC.

Quel projet! Ah! vivez...

FAYEL, *l'interrompant.*

Je déteste la vie.
Il n'est plus au pouvoir de ce cœur en furie,
Qui cherche le trépas, mais qui veut le donner,
De survivre à l'ingrate, ou de lui pardonner!...

(*A part.*)

Si le trône du monde eût été mon partage
Je ne l'aurois aimé que pour t'en faire hommage....
Je te donne, en pleurant, la mort que je te doi !..!
Que puis-je pour l'amour ?... M'immoler après toi...

(*A Albéric.*)

Albéric, quand l'amour s'empara de mon ame,
Je prévis cette fin de ma funeste flamme.
Je ne sais quel effroi, quelle sombre douleur
Vint troubler les transports de ma naissante ardeur.
Un noir pressentiment, une horreur inouie
M'annonça dans l'amour le malheur de ma vie.

SCENE VII.

UN GARDE, *apportant un vase couvert et une lettre, qu'il pose sur la table ;* FAYEL, ALBÉRIC, GARDES.

FAYEL, *à part, voyant le vase et la lettre.*

Tout est prêt... Repaissons mes yeux de ses tourmens....
J'en contemple à loisir les premiers instrumens !...

(*Il prend la lettre et la montre à Albéric.*)

Reconnois le billet, où leur lâche imposture
M'enseigna l'art cruel de venger mon injure...

(*Mettant la main sur le vase.*)
Tu recevras ce don par Raoul inventé....
Ce don devient affreux par mes mains présenté !...
(*Découvrant le vase.*)
Sur ce cœur tout sanglant qu'ici ton cœur gémisse !...
(*Le recouvrant.*)
L'objet de ton amour en sera le supplice!

ALBÉRIC.

Quoi !...

FAYEL, *l'interrompant.*

Quel plaisir pour moi quand son œil égaré,
S'arrêtant sur le cœur qui me fut préféré,
Verra, pour châtiment, ce gage de ses crimes !
Je mourrai triomphant près de mes deux victimes....
(*Voyant paroître Gabrielle et frémissant à sa vue.*)
Elle vient.

SCENE VIII.

GABRIELLE, FAYEL, ALBÉRIC, GARDES.

GABRIELLE, *à Fayel.*

TERMINEZ l'horreur où je me vois !
L'attente de la mort fait mourir mille fois !

FAYEL.

T'a-t-on dit que Raoul, pour fruit de sa victoire,
De t'enlever d'ici recherche encor la gloire?

Qu'après m'avoir, pour toi, percé du coup mortel,
Pour forcer ta prison il n'attend que Rhétel ?

GABRIELLE.

Frappez, et prévenez sa coupable espérance !

FAYEL, *lui donnant le billet.*

(*Lui montrant le vase.*)

Tiens, voilà ton arrêt... Et voici ma vengeance.
Prends... Juge si Raoul doit encor m'alarmer !

(*En allant prendre le vase, qu'elle croit rempli de poison, elle jette un regard tendre sur Fayel, et il la retient.*)

(*A part.*)

Arrête !... Son regard vient de me désarmer...
Il faut craindre ses pleurs, son désespoir extrême,
Et détourner les yeux en frappant ce qu'on aime !...
Ma fureur est au comble.... et mon amour plus fort.
Oui, je veux qu'elle meure... Et ne puis voir sa mort.
Sortons.

(*Il sort. Albéric et les Gardes le suivent, en emportant les flambeaux, et il ne reste qu'une lampe pour toute lumiere.*)

SCENE IX.

GABRIELLE, *seule, tenant encore la lettre.*

Que je le plains !... Mais l'écrit qu'il me laisse....
(*Regardant le billet, et reconnoissant que c'est celui de Coucy.*)
Hélas ! traçant ces mots si chers à ma tendresse,
Raoul ne croyoit pas vivre encore après moi...
(*Elle lit.*)
« Mon cœur est plus heureux, il reste auprès de
» toi.... »
(*Elle pose la lettre sur la table.*)
Allons... Voici la fin de mon affreux supplice ;
(*Elle regarde le vase couvert.*)
Et des dons de Favel le seul que je chérisse.
Mon cœur vers ce poison s'élance avec transport !...
(*Elle s'approche de la table, met la lettre dessus et pose la main sur le vase.*)
Raoul, tu me survis ! je dois bénir mon sort !...
(*Elle découvre le vase, et jette un cri terrible.*)
Ciel !... un cœur tout sanglant ! ô noirceur effroyable !...
(*D'une voix sourde et brisée.*)
Ah ! Raoul ! C'en est fait.

(*Elle tombe sur un siége. Il est nécessaire d'observer encore que le vase est fait de maniere que le Spectateur ne voit rien.*)

SCENE X.

ISAURE, GABRIELLE.

ISAURE, *parlant aux Gardes qui sont à la porte en-dehors.*

Vous la croyez coupable!
Je suis donc sa complice, et le suis sans remord!
Laissez-moi partager ses tourmens et sa mort!...
(*A Gabrielle, qui lui fait un geste sans pouvoir parler.*)
Quoi! que me montrez-vous avec tant d'épouvante?...
(*Ayant regardé le vase.*) (*A part, voyant que Gabrielle s'évanouit.*)
O crime!... Gabrielle!... Ah! je la vois mourante,
Immobile, l'œil fixe, attaché sur ce cœur,
Qui semble sur lui seul concentrer sa douleur;
Pâle, froide, insensible et comme anéantie.
Tâchons de soulever sa tête appesantie..
(*Elle lui souleve la tête, et voit qu'elle s'efforce inutilement de vouloir lui parler.*)
Elle veut me parler. Ses efforts impuissans
Ne trouvent dans son sein que des gémissemens..
C'est la mort... oui, ce sont ses muettes alarmes,
Meurtrieres douleurs qui n'ont ni cris, ni larmes...
(*Gabrielle se leve avec une espece de convulsion.*)
Mais quels profonds sanglots, et quels transports soudains!

GABRIELLE, *égarée, à part.*

Raoul ! mon cher Raoul !...

(Elle retombe.)

ISAURE.

Permettez que mes mains

Éloignent....

(Elle veut ôter le vase.)

GABRIELLE, *à part, et arrêtant Isaure.*

Sur ton cœur, ah ! que le mien expire.

ISAURE, *recouvrant le vase, le met derriere le pilier, auquel la table est appuyée.*

De ses sens égarés déplorable délire !

GABRIELLE, *à part, regardant à l'endroit où étoit le vase, et croyant toujours le voir.*

Cher amant ! le voilà sous mes yeux éperdus
Ce cœur où je régnai, mais... où je ne suis plus !
Errante autour de lui, ton ame fugitive
Se plaint, m'appelle, attend que la mienne la suive...

(Elle se releve.)

Ce cœur auprès du mien semble se ranimer,
Dans ce vase odieux je vois ton sang fumer...

(Elle retombe)

ISAURE.

Non, vous ne voyez plus ce triste objet d'alarmes.

GABRIELLE.

Je veux l'ensevelir dans un torrent de larmes.
Hélas ! mes yeux glacés cherchent en vain des pleurs,
Mes cris sont étouffés sous le poids des douleurs !

ISAURE.

Madame, votre pere entré dans cette ville....

GABRIELLE, *à part, et montrant toujours la place où étoit le vase, sans écouter Isaure.*

De tous les opprimés ce cœur étoit l'asyle !

ISAURE.

Reprenez vos esprits. Votre pere et Rhétel
Arrivoient à l'instant, et demandoient Fayel.
Ils vont, trop tard, hélas ! détromper sa furie...
Mais pour l'amour d'un pere il faut souffrir la vie.

GABRIELLE, *à part, et, dans son égarement, croyant voir son pere.*

C'est vous, mon pere ?... Eh ! bien, contemplez mes malheurs,
Ce sang, ce cœur, ces morts, cet appareil d'horreurs ;
Qui plongea votre fille en cet abîme immense ?
Qui ?... L'abus de vos droits et mon obéissance.
(*Elle retombe appuyée sur la table et affaissée par la douleur.*)

ISAURE, *à part, entendant un bruit prochain, et voyant paroître Fayel.*

Quel bruit ai-je entendu ?.... C'est son barbare époux...
Éploré, chancelant, il se traîne vers nous.

SCENE XI.

FAYEL, ALBÉRIC, D'ARMANCE, GARDES, GABRIELLE, ISAURE.

ISAURE, *à Fayel.*

TIGRE! viens voir encor, dans ton infâme joie,
Sous tes coups se débattre et palpiter ta proie!

FAYEL, *à part, les cheveux épars, et dans le plus grand désordre.*

Qu'ai-je appris? Ah! cruels! laissez-moi mon erreur...
Rhétel, en m'éclairant, tu combles mon malheur!...
Elle étoit innocente! O crime irréparable!...
(*A ses Soldats.*)
Vengez-vous, vengez-la d'un monstre impitoyable!....
Je viens d'offrir au monde, au Ciel épouvanté,
Un prodige d'horreurs, par moi seul inventé!...
(*A Albéric, en tombant dans ses bras, pour se dérober à la vue de Gabrielle.*)
Mais parle... Je ne puis lever les yeux sur elle.
Respire-t-elle encore?

ALBÉRIC.

Oui, Seigneur.

FAYEL, *d'une voix foible, à Gabrielle, en s'approchant d'elle.*

Gabrielle!

GABRIELLE,

GABRIELLE, *toujours égarée, lui jettant un coup-d'œil, sans le voir, et le prenant pour son pere.*

Mon pere!.... approchez-vous.... Ouvrez-moi donc
vos bras...
(*Fayel lui tend les bras, et elle s'y jette.*)
J'y meurs digne de vous, et vous n'en doutez pas!
J'immolois mon amant à l'époux qui me tue!...
Mais empêchez Fayel de venir à ma vue
Compter tous les degrés de mes affreux tourmens,
Insulter et sourire à mes derniers momens!

FAYEL, *désespéré.*

Non; je viens implorer le plus cruel supplice!

GABRIELLE, *à part, le reconnoissant, à la voix, et se rejettant sur la table, avec un cri d'horreur.*

Ah!... je meurs!

FAYEL, *lui présentant son épée.*

Prends ce fer... Que ta main me punisse.
Qu'il déchire mon cœur, par la douleur brisé,
Dévoré de remords, par la honte écrasé!
Mes yeux, avec terreur, ont vu ton innocence!....
C'est à mon désespoir à remplir ta vengeance.
(*Il veut se tuer.*)

ALBÉRIC, *le désarmant.*

Seigneur, que faites-vous?

FAYEL.

Rendez-moi, par pitié,
Ce fer, le seul secours que me doit l'amitié!...

Donne.... ou frappe, toi-même.... Ah! ma femme outragée
Mourra moins malheureuse en se voyant vengée!
Que ses derniers regards, tournés vers son époux,
Sur un monstre puni s'arrêtent sans courroux!

GABRIELLE, *à part, revenant de son évanouissement, et regardant le vase.*

Raoul!...

FAYEL, *à un Garde, en lui donnant le vase.*

Délivrez-la de ce spectacle horrible.

(*Le Garde emporte le vase.*)

SCENE XII et derniere.

FAYEL, GABRIELLE, ALBÉRIC, D'ARMANCE, ISAURE, GARDES.

GARIELLE, *à part, tendant les mains machinalement.*

IL t'arrache à mes mains, objet cher et terrible!
Eh! quel nouveau forfait a-t-il donc apprêté?...
(*A Isaure, en regardant Fayel.*)
Isaure, le vois-tu?... Ce tigre ensanglanté
S'acharne à déchirer les restes du carnage!...
Vois ce cœur palpitant que frappe encor sa rage!...
Sous les couteaux tranchans j'entends ce cœur gémir!..
(*Fayel désolé tombe sur un siége.*)

Vois ses lambeaux épars, que Fayel vient m'offrir !...
(*A Fayel.*)
Arrête, monstre ! arrête !.... Eh ! quoi, tes mains fumantes
Osent porter ce cœur sur mes levres sanglantes !

FAYEL, *à part.*

Dieu ! suis-je assez puni ?

GABRIELLE, *à part, respirant à peine, et d'une voix éteinte.*

Ce coup finit mon sort,
Tout mon sein se remplit des glaces de la mort...
(*Elle prend la lettre et la contemple un moment.*)
O moitié de mon cœur, à qui l'autre ravie
Dans un trépas si long vécut anéantie,
Avec toi je la sens enfin se réunir !
Je tenais un moment à mon dernier soupir !
(*Elle expire.*)

FAYEL, *à part, se levant, avec transport.*

Elle meurt !... Je la suis... J'en vois la route sûre...
O parricides mains, déchirez ma blessure !
Que mon ame et mon sang, qui brûlent de sortir,
Par ce triste chemin se puissent affranchir !
(*Il veut arracher l'appareil qui est sur sa blessure.*)

ALBÉRIC, *à d'Armance.*

Secondez-moi, d'Armance, arrêtons sa furie !

FAYEL, *repoussant Albéric qui veut s'approcher de lui, et se jettant sur d'Armance, lui prend son poignard et se frappe.*

Mon bras seul m'est fidele, il termine ma vie !...

(*Il tombe aux pieds de Gabrielle.*)

Ah ! j'expire à ses pieds... Amis, qu'un seul tombeau

(*Désignant le cœur de Coucy.*)

Avec elle.... et ce cœur... enferme leur bourreau...

(*A Gabrielle, en lui prenant la main.*)

Ton ame fuit en vain mon ame qui l'adore !

Qu'à ta main, malgré toi, ma main s'unisse encore !....

Impitoyable amour ! où nous as-tu conduits ?...

(*En se montrant.*) (*Montrant Gabrielle.*)

Les crimes... les malheurs... voilà tes dignes fruits !

FIN.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

Th
Univers
D

For failure to
fore the last dat
will be a fine of
charge of one cen